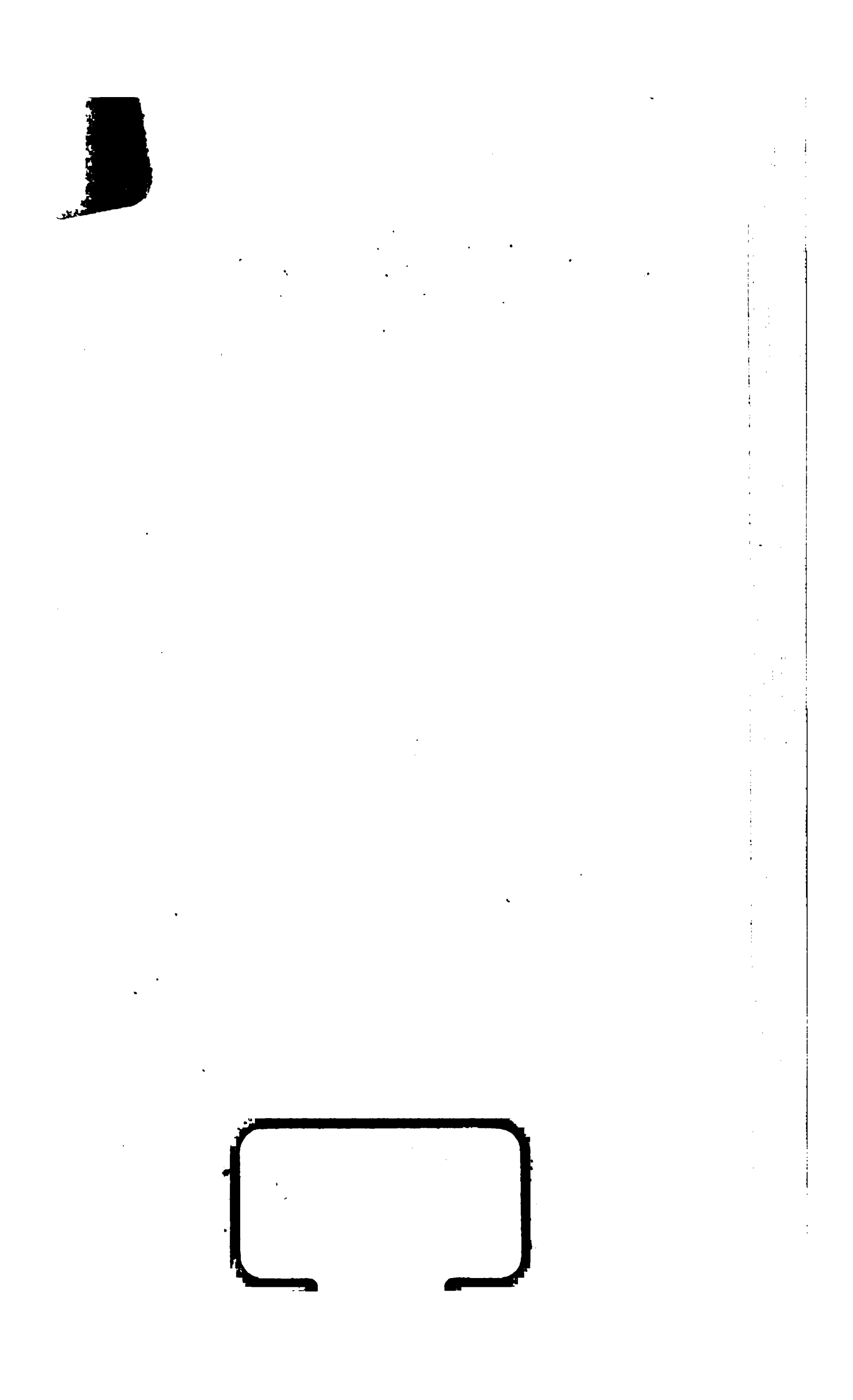

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579578 5

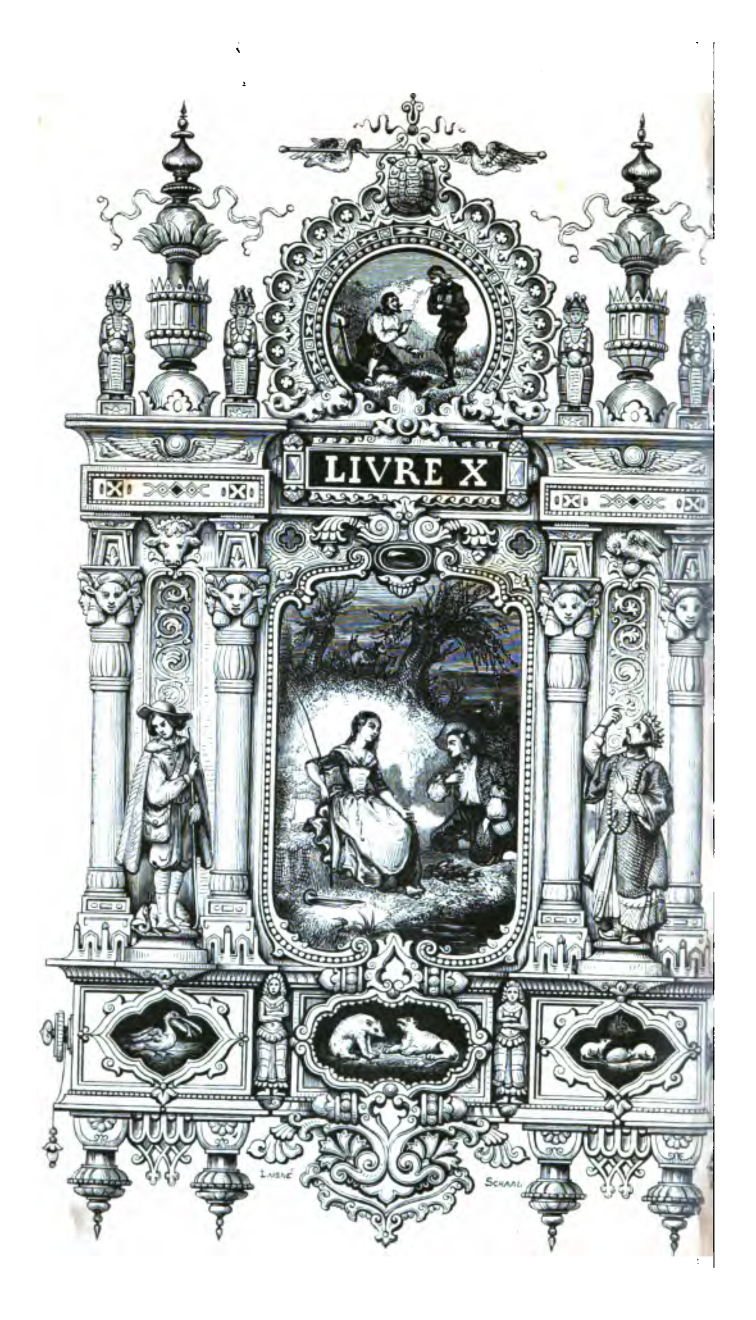




LES TROIS HARMONIES,

CHANSONS ET POÉSIES.

Paris.—Imprimerie de BUREAU, rue Coquillière, 22.
Tiré sur presses mécaniques par ARISTIDE.


LIVRE X
SCHAAL

LES

TROIS HARMONIES,

Chansons & Poésies,

PAR

M. A. CONSTANT DE BAUCOUR.

> Tout culte alors n'étant que l'harmonie,
> Aux cieux jamais Dieu ne dit : soyez sourds.
>
> BÉRANGER.

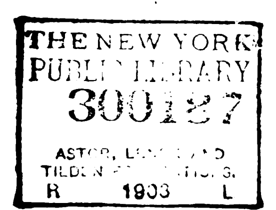
PARIS,

MM. FELLENS ET DUFOUR, ÉDITEURS,

RUE SAINT-THOMAS-DU-LOUVRE, 30 (PALAIS-ROYAL),

Bureaux de l'Écho des Feuilletons.

1845.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
300127
R 1903 L

PRÉFACE.

On a dit que la chanson ne saurait périr en France, peut-être parce que la France, toujours pleine d'avenir, doit toujours conserver, malgré ses déceptions et ses tristesses, quelque chose de cette joie intime du cœur et de cette espérance enfantine qui sont en quelque sorte l'âme de la chanson.

En effet, la chanson peut pleurer, mais, à la manière des enfants, avec un sourire au bord des lèvres, et s'il est vrai qu'espérer et aimer c'est être vraiment religieux, on pourrait supposer qu'en ce sens du moins, la chanson est une prière, en admettant que, selon le dire de Béranger, notre maître à tous, tout culte ne soit que l'harmonie.

Cette harmonie qui existe dans toute la nature, lorsqu'elle est conçue par notre esprit et sentie par notre cœur, devient en nous

ce qu'on appelle la poésie : aussi la poésie, lorsqu'elle se communique au moyen du langage harmonieux et mesuré qui lui convient, est-elle justement appelée le langage du ciel.

Etant donc l'expression des harmonies universelles, la poésie doit suivre la marche de toutes choses; elle part de l'unité, se développe par l'analyse et se résume dans l'unité. Son premier élan est un cri de joie timide encore, ou de tristesse mêlée d'espérance, aux premiers spectacles de la vie; puis elle en parcourt successivement les merveilles, interroge les effets, rêve les causes, compare la réalité à ses rêves, et fait de tout cela des tableaux merveilleux où les grâces de la nature se reflètent en se nuançant des teintes vagues que l'imagination humaine semble emprunter à l'infini; puis, soit qu'elle courbe la tête devant le voile qui nous cache la vérité, soit que, dans son espérance ardente, elle le déchire d'avance et recueille déjà avidement les rayons qui s'en échappent, elle chante son hymne de résignation ou de triomphe; et le chant religieux du génie qui s'éteint ou qui se transfigure, est aux yeux intérieurs du croyant la chanson d'une nouvelle enfance et le prélude d'une autre existence poétique dans un degré plus élevé.

En un mot, on berce les enfants avec des chansons, on amuse les hommes avec des fables, et l'on relève avec des hymnes l'espérance immortelle des vieillards, triple fonction maternelle du bel ange de la poésie, que Dieu semble avoir chargé de nous égayer le matin, de nous distraire pendant le jour et de nous endormir le soir.

L'enfance, avec ses jeux folâtres, ses gaîtés qui ne doutent de

rien, ses larmes si vite essuyées, ses brillantes et merveilleuses chimères, sa poésie qui s'ignore elle-même, et ses douces promesses qui nous bercent comme des refrains, n'est-elle pas en quelque sorte la gracieuse et mensongère chansonnette de la vie? Tout ce qui sourit à notre existence éphémère, cet orgueil si souvent brisé, ces amours si trompeurs et si doux, ces sciences si gravement moqueuses, cette fortune qui s'entend avec la mort pour nous mystifier, tout cela n'est-il pas une fable dont la moralité nous poursuit quand nous la suivons, et souvent nous échappe quand nous la cherchons? Puis l'espérance qui survit à tant de déceptions et de chimères, la foi de la vertu, qui attend la vie malgré la mort, le soupir immortel de la pensée qui se sent défaillir, n'est-ce pas l'hymne le plus sublime qui puisse s'élever de la terre au ciel? Voilà la poésie que j'ai rêvée, voilà les voix que j'ai entendues et dont j'ai cherché à répéter quelques paroles, voilà les trois harmonies que j'ai cru comprendre et dont j'ai essayé de saisir et de répéter quelques lointains échos.

Il y a donc une pensée au fond de ce recueil de mes essais, et cette pensée est indiquée par le titre : c'est celle de l'unité dans les arts, dans les sciences, dans la religion même, car tout est dans tout; c'est, si l'on veut, l'enfant avec ses chansons folâtres, l'homme avec les fictions de son intelligence, la femme avec ses élans d'amour : car l'humanité a trois termes, comme la lumière a trois couleurs, comme... Mais il est bon de s'arrêter, car le domaine de l'analogie est immense et l'on peut facilement s'y perdre. Revenons à nos chansons.

Je donne au public ce que j'ai à lui offrir. Si j'avais pu mieux faire, j'aurais mieux fait; et si j'avais cru mal faire, je n'aurais rien publié. Ceci répond d'avance aux reproches qu'on pourrait m'adresser; et quant à la récompense que j'espère de mon travail, ce sera la sympathie et l'indulgence des penseurs de bonne foi et des cœurs de bonne volonté.

A. CONSTANT D. B.

LES TROIS HARMONIES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHANSONS.

La Chanson.

Air : *Comme faisaient nos pères.*

« Écoute ma simple leçon,
Toi, mon joyeux élève, »
Un jour me dit en rêve
La déesse de la chanson.
  Nymphe vermeille,
  Sous une treille

Sa main vers moi penchait une bouteille.
Sous un doigt le bouchon pressé
Captivait l'esprit empressé
Qui pétillait, brûlant d'être versé.

De la chanson légère
La pointe peu sévère
Doit se tremper dans l'écume du verre.

Si tu sais boire élégamment,
Si ton ivresse est bonne,
Si Momus l'assaisonne
De son badinage charmant;
Ma source est prête,
Sois ma conquête,
Sois mon amant plutôt que mon poëte;
Et dernier fils de l'âge d'or,
Sois toujours, après ton essor,
Digne de boire et de chanter encor.

De la chanson, etc.

L'ennui prit naissance à Paris
Dans un poëme en prose;
L'amour dans une rose,
Et la chanson parmi les ris.

Mousse légère,
Moins qu'éphémère,
Elle déborde et fuit le long du verre.
C'est un parfum de la gaîté,
Un éclair de sincérité,
Un cri de joie et de fraternité.

De la chanson, etc.

L'univers a de Béranger
Adopté la patrie.
Pour sa muse chérie
Quel cœur est encore étranger?
Mais il soupire,
L'amour l'inspire....
Dieu! Quelle fleur voltige sur sa lyre!
De plaisir sa bouche a souri,
Et des grâces le favori
Caresse encor son brillant colibri.

De la chanson, etc.

Quand la colombe d'un vieillard
Vers sa tête inspirée
Se penchait enivrée
D'un vin tendrement babillard;

De poésie
Toujours choisie
Son doux babil respirait l'ambroisie,
Et son aile avec sa chanson
Flattaient, dans leur mol abandon,
Le songe heureux du vieil Anacréon.

De la chanson, etc.

Chantons ainsi, chantons toujours,
La parque file encore;
Que sa trame se dore
Des beaux vers qui font les beaux jours
Que la folie
Chez nous s'allie
A l'amitié qui permet la saillie.
Pour l'amitié cueillons des fleurs,
De la vertu séchons les pleurs,
Et soyons gais pour devenir meilleurs.

De la chanson, etc.

Si de myrtes et de lauriers
Les colombes d'Horace
Nous couvrent avec grâce,
Renvoyons la gloire aux guerriers.

Mais, pour que vive
La gaîté vive,
Joignons au myrte et le pampre et l'olive;
Et quant aux oiseaux ingénus
Par nos caresses retenus,
Pour un baiser rendons-les à Vénus.

De la chanson légère
La pointe peu sévère
Doit se tremper dans l'écume du verre.

L'Orgie des Dieux.

Air : *Elle aime à rire, elle aime à boire.*

Un jour, dans les yeux d'une grâce
Le vieux Jupiter absorbé,
Par la malicieuse Hébé
Laissa deux fois remplir sa tasse.
Alors son noir sourcil jaloux
Oublia d'ébranler le monde.
Le nectar pétille à la ronde :
Les Dieux sont gris, amusez-vous.

Les amours viennent par derrière :
L'un lui caresse le menton,
L'autre, en souriant à Junon,
A fait des cornes au bon père.

Un autre enchaîne ses genoux
Avec des pampres et des roses.
Cueillez, cueillez les fleurs écloses;
Les Dieux sont gris, amusez-vous.

Jupin, pour tâter si la joie
Ne lui grossit pas le cerveau,
Laissa tomber dans un tonneau
Son foudre qui fume et s'y noie.
De ses feux le nectar plus doux
Bouillonne et fuit jusqu'à la terre.
Buvez, humains, c'est du tonnerre:
Les Dieux sont gris, amusez-vous.

Minerve faisait l'inhumaine,
Mais Bacchus traversant les cieux
Lui met une main sur les yeux,
A la bouche une tasse pleine.
La prude, en feignant le courroux,
A bu la liqueur enivrante.
Ne veillez plus, troupe savante:
Les Dieux sont gris, amusez-vous.

De Vulcain la tête en délire
Tombe en ronflant sur ses bras nus,

Mars boit son nectar, que Vénus
Lui verse avec un doux sourire.
Le guerrier près du vieil époux
Laisse dormir épée et lance,
Bons maris, prenez patience,
Les Dieux sont gris, amusez-vous.

Les yeux troublés le vieux Saturne
Craint déjà de frapper à faux;
Contre un thyrse il change sa faux
Et s'endort penché sur son urne.
Hébé, non sans rire en dessous,
Doucement efface ses rides.
Ne craignez plus les ans rapides:
Les Dieux sont gris, amusez-vous.

Celui qui tient un caducée
Portait nos prières aux Dieux,
Lorsque ce festin si joyeux
Distrait son aile et sa pensée.
Au lieu de leur parler de nous,
Il ne leur demande qu'un verre...
Rends-nous-le plein, c'est notre affaire:
Les Dieux sont gris, amusez-vous.

Pluton laissant sa porte ouverte
Accourt aux célestes lambris.
Soudain les amours et les ris
Envahissent sa cour déserte.
Des torrents d'un vin pur et doux
Éteignent les feux du Ténare.
Ne croyez plus au gouffre avare :
Les Dieux sont gris, amusez-vous.

Anacréon.

AIR : *Des trois couleurs.*

Si des beaux jours de l'antique Hellénie
Je revoyais le soleil éclipsé,
Et si pour moi les rêves du génie
Daignaient ouvrir les trésors du passé,
Je laisserais la gloire me sourire;
Mais, plus jaloux du calme de mes jours,
D'Anacréon je choisirais la lyre,
Et la chanson qui berce les amours.

Qu'est-il resté des leçons du portique?
De la raison le ton froid nous endort.
C'est en chantant que la sagesse antique
Aima la vie et sut charmer la mort.
Qu'importe au monde un livre qu'on oublie!...
Le plaisir vole et les moments sont courts.
D'Anacréon j'aime mieux la folie,
Et la chanson qui berce les amours.

Sur cette roue où le destin nous lie
Pourquoi compter nos jours et nos douleurs,
Puisque le ciel, qui veut qu'on les oublie,
Paie en nectar l'usure de nos pleurs!
Pour m'oppresser d'un rêve de tristesse,
Si la vertu m'endort par ses discours,
D'Anacréon je préfère l'ivresse,
Et la chanson qui berce les amours.

Pour le plaisir ce vieillard jeune encore
Vit à sa voix les grâces s'attendrir,
Et, plus heureux que l'époux de l'Aurore,
Sous leurs baisers il sembla rajeunir.
Près de ces fleurs, pour son hiver écloses,
Que de lauriers sont flétris pour toujours!
D'Anacréon je préfère les roses,
Et la chanson qui berce les amours.

L'aigle a volé de rivage en rivage
Pour que sa chute effrayât l'univers.
Le peuple, hélas! n'a senti son passage
Que pour changer de douleurs et de fers.

De sa dépouille en vain s'orne la tombe,
Un grand cercueil ne vaut pas d'heureux jours :
D'Anacréon j'aime mieux la colombe,
Et la chanson qui berce les amours.

Sur nos tombeaux pourquoi verser des larmes?
Le monde, hélas! est noyé de douleur!...
D'un doux sourire éternisant les charmes,
Lui, plus humain, nous légua son bonheur.
Moi, dans l'espoir qu'un Dieu viendra nous rendre
Le temps moins dur et les soucis moins lourds,
D'Anacréon je chérirai la cendre,
Et la chanson qui berce les amours.

Le Toucher.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

D'un sens quelquefois indiscret
Si j'osais chanter les délices,
Je demanderais le secret
A vos indulgentes malices.
Le toucher n'est pas sans douceurs,
Mais, s'il fait peur à ce qu'on aime,
Le respect, qui touche les cœurs,
Est plus doux que le plaisir même.

L'avare en comptant son trésor
Le couve d'un regard farouche;
Le bonheur pour lui, c'est de l'or:
Il ne croit plus qu'à ce qu'il touche.
Son cœur, sans âme et sans désirs,
Dont ce métal devient l'emblème,
Croit que l'instrument des plaisirs
Est plus doux que le plaisir même.

Voyez cette fleur voltiger :
C'est l'amant des roses nouvelles ;
Mais le toucher le plus léger
Ternirait l'azur de ses ailes.
Ainsi la timide pudeur
Craint les baisers de ce qu'elle aime,
Et le jeune éclat de sa fleur
Est plus doux que le plaisir même.

Elle craint et fait désirer
Le fruit qu'un baiser fait éclore.
Ce n'est plus assez d'admirer,
Il faut toucher ce qu'on adore.
Le plaisir fuit les yeux du jour
Comme la fleur que le soir aime,
Car le mystère de l'amour
Est plus doux que le plaisir même.

Le temps, qui doit toujours marcher,
Lasse enfin notre poésie ;
On s'use à force de toucher,
Et le désir se rassasie.

Alors que du sombre avenir
On craint de sonder le problème,
Parfois un tendre souvenir
Est plus doux que le plaisir même.

Puis vient l'âge où l'on n'aime plus,
Où le baiser fuit notre bouche,
Où les regrets sont superflus,
Où la vieillesse enfin nous touche.
Heureux les cœurs qui de bienfaits
Entourent leur moment suprême !
L'aspect des heureux qu'ils ont faits
Est plus doux que le plaisir même.

L'Oiseau captif.

AIR : *De la bonne Vieille.*

L'oiseau captif aux maîtres de sa cage
Disait un jour dans sa triste chanson :
Voyez mon aile autrefois si volage
Briser sa plume aux fers de ma prison.
Je veux revoir les voûtes éternelles ;
Leur bel azur me rendra ma gaîté.
Cachez les cieux à ceux qui n'ont pas d'ailes :
Pour les oiseaux Dieu fit la liberté.

Oui, je chantais, messager téméraire,
Près des cachots où dormaient vos captifs ;
Coupable écho des soupirs de leur mère,
Je réveillais des murmures plaintifs ;
Mais des proscrits vous craignez peu les haines,
Le peuple est las d'un triomphe avorté ;
Laissez-moi fuir leur ivresse et leurs chaînes :
Pour les oiseaux Dieu fit la liberté.

Rendez-moi donc l'azur et ses nuages,
L'oubli folâtre et l'espoir des beaux jours.
Le passereau n'est pas fait pour les cages
Que les veneurs forgent pour les vautours.
Je n'irai plus, hirondelle royale,
De vos palais choquer la majesté.
A mon bonheur trop d'audace est fatale :
Pour les oiseaux Dieu fit la liberté.

J'irai bercer sur la rive fleurie
D'un pauvre enfant le généreux sommeil ;
Déjà peut-être il rêve une patrie.
Ah ! retardons son pénible réveil !
J'attendrirai mes cadences légères
Pour assoupir son espoir agité :
Dieu fit l'enfant pour le baiser des mères,
Pour les oiseaux Dieu fit la liberté.

Laissez-moi fuir : je veux revoir Adèle,
Et de chansons égayer ses amours ;
Je veux encore en revenant fidèle
Lui reprocher de m'oublier toujours.

Pour qu'à jamais le bonheur me préserve
De gazouiller contre la royauté,
Laissez-moi fuir et que Dieu vous conserve :
Pour les oiseaux Dieu fit la liberté.

Espérez-vous que, malgré mes entraves,
Ma voix flatteuse aura des chants joyeux ?
Mais, pour jouir de ses chansons esclaves,
Au rossignol il faut crever les yeux.
D'ailleurs, ma muse aveugle et prisonnière
Fatiguerait votre orgueil attristé ;
Car si les grands n'aiment pas la lumière,
Pour les oiseaux Dieu fit la liberté.

Le Tombeau de Napoléon.

AIR : *du Mont Saint-Jean.*

Pleurez, vieux soldats de l'Empire,
Reliques de Napoléon;
De l'Empereur le règne expire,
L'étranger ne craint plus son nom.
Puisque la France à la victoire
Ne doit pas ces restes glacés,
Aux funérailles de la gloire
Invitez vos beaux jours passés.

De ses grandeurs, héroïques victimes,
Escortez du héros les dépouilles sublimes;
Du monde entier rassemblez-vous,
Et revenez le garder parmi nous.

Il vient, et le ciel en silence
Du monde a respecté le deuil;
De la mer la tristesse immense
Annonce au loin le grand cercueil.

Tous nos souvenirs héroïques
Planaient à l'entour de ses mâts,
Et les vainqueurs des temps antiques
Etaient fiers de nos vieux soldats.

De ses grandeurs, etc.

Il vient!... Et voilà donc la tombe
Où vont dormir tant de splendeurs!
L'aigle a pris son vol et retombe,
Sa foudre s'éteint dans nos pleurs.
Sépulcres des deux hémisphères,
Attristés de ses derniers cris,
Ne sentiez-vous pas de nos pères
Tressaillir les nobles débris?

De ses grandeurs, etc.

Quoi! d'un siècle qui se soulève
La victoire enchaînant les flots,
Les champs sillonnés par le glaive
Arrosés du sang des héros,

De nos preux la grande hécatombe,
A nos pieds les sceptres foulés,
Devaient rendre encore une tombe
Pour base aux pouvoirs ébranlés.

De ses grandeurs, etc.

Puisse au moins la grande victime,
Rendant le calme à l'univers,
Au sein d'une paix magnanime,
Nous faire oublier nos revers!
Puisse enfin l'honneur, sans la guerre,
Permettre à notre Panthéon
De pardonner à l'Angleterre
Les cendres de Napoléon!

De ses grandeurs, etc.

Si jamais l'Europe en furie
Des rois ameutait la terreur,
Nous rassemblerions la patrie
Autour du corps de l'Empereur!

Alors leur tourbe pâlissante
Croirait voir l'ombre du géant
D'un doigt de sa main menaçante
Les replonger dans le néant !

De ses grandeurs, etc.

Mais, en attendant qu'il s'éveille,
Soyons forts de son souvenir,
Et murmurons à son oreille
Nos vœux pour un noble avenir.
Oui, nous irons où tu reposes,
Porter non des pleurs superflus,
Mais la violette et les roses,
Puisque nos lauriers ne sont plus !

De ses grandeurs héroïques victimes,
Escortez du héros les dépouilles sublimes ;
Du monde entier rassemblez-vous,
Et revenez le garder parmi nous !

L'Embarras du Chansonnier.

AIR : *du Véritable Ami.*

De la chanson pour relever l'empire,
J'en cherche en vain les sujets dispersés;
La France est vieille et n'aime plus à rire,
De Béranger les beaux jours sont passés.
D'ailleurs le peuple a des amis qui tremblent;
Depuis quinze ans on sait qu'il est heureux;
Tous les partis dans l'oubli se rassemblent,
Et les chansons ne peuvent rien sur eux.

Des grands courroux j'aurais, bravant l'orage,
Pris à leur souffle un plus sublime essor;
Mais de Thémis la balance plus sage
Mieux que des vers aime à peser de l'or.
L'esprit moqueur n'est plus une ressource:
On est vaincu dès qu'on est malheureux.
Les rois ont mis leurs raisons à la bourse,
Et les chansons ne peuvent rien sur eux.

Si, de la rue ameutant la colère,
Je déchirais un ministre incompris,
Peut-être un jour sa gloire impopulaire
Ferait sur moi retomber les mépris.
De le vanter si j'avais le courage,
Ma muse, hélas! mourrait sans amoureux;
Les dieux du jour ont un double visage,
Et les chansons ne peuvent rien sur eux.

Si des beaux vers la plaintive déesse
Loin du Forum attirait mes regards,
Je chanterais une antique Lucrèce,
Par sa pudeur consolant les beaux arts.
Mais l'éclair passe et la nuit va nous rendre
Des chants du Nord les bardes ténébreux;
Nos grands penseurs n'aiment plus à comprendre,
Et les chansons ne peuvent rien sur eux.

Puis-je chanter la paix et l'abondance,
Et le bonheur souriant au destin?
Mais, sous les pieds de l'altière opulence,
D'un monde en pleurs j'entends gémir la faim.

Pour les prier de secourir leurs frères,
Que puis-je dire à des cœurs généreux?
Quant aux méchants ils sont sourds aux prières,
Et les chansons ne peuvent rien sur eux.

Chantons toujours, mais chantons pour le sage
Dont la gaîté cultive les amours;
Du temps rapide égayons le passage:
Le globe tourne et nous changeons toujours.
Laissons broder par des grâces paisibles
Ce qu'on nous file en jours moins rigoureux;
Car du trépas les arrêts sont terribles,
Et les chansons ne peuvent rien sur eux.

La bonne Ame.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Que Jésus, ma chère enfant,
Nous bénisse et nous conserve!
Il faut quelqu'un qui le serve :
Tout le monde est si méchant!
La pauvre Elisa, ma chère,
A bien fait pleurer sa mère.
J'ai tout su par le vicaire...
Peut-être qu'il n'en est rien.

Aussi je n'en veux rien dire;
Mais on pourrait en médire,
Si l'on n'était pas chrétien.

Vous savez cette guenon
Qui fait sa dame à la messe :
Parfois va-t-elle à confesse?
Le curé m'a dit que non.

Elle a toujours l'air d'attendre
Qu'un monsieur vienne la prendre :
Ses péchés sont-ils à vendre ?
Peut-être qu'il n'en est rien.

Aussi, etc.

De la petite Suzon
La mère est fort mal notée;
Quant au père, il l'a quittée;
On dit qu'il est en prison.
La petite se désole,
Si bien qu'un gars la console;
On dit qu'à son aide *il vole*,
Peut-être qu'il n'en est rien.

Aussi, etc.

Partout le diable est fourré :
Du bedeau voyez la trogne;
Comment un pareil ivrogne
Plaît-il à notre curé ?
C'est que le bedeau, ma chère,
Courtise sa ménagère :

Même on dit qu'au presbytère...
Peut-être qu'il n'en est rien.

Aussi, etc.

J'ai si peur d'offenser Dieu,
Je crains tant la médisance,
Que sur tout ce que j'avance
Je m'aveugle même un peu.
J'ai beau voir curés, vicaires,
Bedeaux, filles et commères,
Je dis : Ce sont leurs affaires...
Peut-être qu'il n'en est rien.

Aussi je n'en veux rien dire;
Mais on pourrait en médire,
Si l'on n'était pas chrétien.

La Marseillaise des bons Pères.

AIR : *Hommes noirs, d'où sortez-vous ?*

Pour changer, c'est encor nous,
Nos soldats sont en bataille,
Philosophes, à genoux!
On vous fouettera, canaille!
Vous prétendiez donc ainsi nous chasser?
Vous vouliez au peuple apprendre à penser;
Mais vous n'avez rien fait qui vaille,
Vous serez battus, puisque nous voilà.

Nous en viendrons là,
Et ces coquins-là,
Baiseront le froc du bon Loyola.

Pour notre sincérité
Nous réclamons avec zèle

De la charte vérité
L'assistance fraternelle.
L'argent seul est roi, nous le savons bien;
Nous en amassons, les pauvres n'ont rien;
Nous tenons encor la ficelle,
La muscade est mûre, escamottons-la.

Nous en viendrons, etc.

Vos législateurs si doux
Comptant la raison par têtes,
Nous aurons toujours pour nous
La majorité des bêtes.
Sur les gros budgets qu'il faut nous voter,
Nos troupeaux soumis auront à brouter.
Messieurs les pairs, si vous en êtes,
Appuyez un peu les lois que voilà.

Nous en viendrons, etc.

Le bourreau de la raison,
Combalot, prêcheur fidèle,
A rebéni la prison
De Lamennais le rebelle.

L'*Univers*, journal peu souvent cité,
Étrangle sans bruit l'Université;
Elle ne bat plus que d'une aile :
Tirons-lui sa plume ou noircissons-la.

Nous en viendrons, etc.

Malgré vous nous nous glissons
Nuit et jour dans vos familles;
Nous fesserons vos garçons,
Car nous confessons vos filles.
Trois lettres de plus, nous y tenons peu,
La chose est à nous, vous verrez beau jeu.
Bientôt vos épouses, vieux drilles,
Se feront par nous absoudre cela.

Nous en viendrons, etc.

A notre tour nous chantons,
Nos chapeaux ne font plus rire;
Vous bêchez et nous plantons,
Puis nous mangeons sans rien dire.
Les hommes sont faits pour être bernés,
Les républicains ont des pieds de nez,

Cela suffit pour les conduire;
Le bon temps renaît et nous y voilà.

Nous en viendrons, etc.

Lorsqu'Henri Cinq règnera,
Vous verrez bien d'autres choses;
La Russie alors viendra
Découvrir le pot aux roses.
Les biens du clergé nous seront rendus,
Vous serez bannis, dévôts, ou pendus,
Vos auteurs seront lettres closes;
On doit rebrûler tous ceux qu'on brûla.

Nous en viendrons là,
Et ces coquins-là,
Baiseront le froc du bon Loyola.

Dieu.

Air : *Joyeux enfants, vous que Momus rassemble.*

Il est un Dieu, me disait la nature,
Quand le soleil lui rendant ses couleurs
D'un feu propice et d'une clarté pure,
Réjouissait les sillons et nos cœurs.
Oui, sur les mers, au ciel, sur la verdure,
Je vois partout l'empreinte de ses pas...
Il est un Dieu, disais-je à la nature,
Et les méchants ne le détruiront pas.

Il est un Dieu, m'a dit d'une voix sombre,
Du fond d'un temple, un spectre aux yeux éteints;
Nos jours en vain s'échappent comme l'ombre,
Par sa vengeance ils sont toujours atteints:

Car dans le ciel, sur un livre de bronze,
En traits sanglants, elle écrit tous nos pas...
Il est un Dieu, répondis-je à ce bonze,
Et les méchants ne le détruiront pas.

Il est un Dieu, mais ce Dieu me ressemble,
Dit le tyran pour tromper ses remords,
Quand les tombeaux, sous son trône qui tremble,
Prêts à s'ouvrir, font tressaillir les morts!
Dans les enfers la révolte est punie,
Baissez la tête et gémissez plus bas....
Il est un Dieu, dis-je à la tyrannie,
Et les méchants ne le détruiront pas.

Il est un Dieu! — Non, murmure un athée,
Le hasard seul commande à l'avenir,
Et la nature, industrieux Panthée,
Renaît sans cesse et change sans finir....
Lors une mère à nous s'est présentée,
De son enfant guidant les premiers pas....
Il est un Dieu, répondis-je à l'athée,
Et les méchants ne le détruiront pas.

Il est un Dieu, dit le pauvre qui pleure,
Et cependant les méchants sont heureux;
La faim cruelle ignore leur demeure,
Et les hivers n'ont que des fleurs pour eux.
—Mais des vertus connaissent-ils les charmes?
Lui dis-je alors en lui tendant les bras;
Il est un Dieu qui voit couler tes larmes,
Et les méchants ne le détruiront pas.

La Mort.

Air : *Du Dieu des bonnes gens.*

Il faut mourir, c'est une loi commune;
Alors, amis, couronnez-moi de fleurs,
Et défendez qu'une voix importune,
De l'agonie augmente les douleurs.
Je veux passer comme un bluet qui tombe
Sous la faucille au jour de la moisson,
Et que l'amour m'endorme dans la tombe,
Avec une chanson.

Comme la mousse embaumée et légère
Que fait jaillir le champagne joyeux,
Mon âme alors, brillante messagère,
Ira porter vos plaisirs jusqu'aux cieux.
Si le portier du séraphique empire,
Pour mes papiers faisait quelque façon,
Pour le gagner, je le ferais sourire
Avec une chanson.

Que des couplets, pour cantiques funèbres,
Sur mon tombeau prennent un doux essor;
Dans le séjour d'éternelles ténèbres
Ma bouche, hélas! voudrait chanter encor.
Point de cyprès, mais un feuillage tendre,
Et quelques fleurs sur un lit de gazon,
Pour que l'oiseau vienne y charmer ma cendre
Avec une chanson.

Si le bonheur est sur l'autre rivage,
De nous enfin le ciel aura pitié,
Car devant nous, pour sonder le passage,
Il fait partir la divine amitié.
Nous rejoindrons cette âme qui s'envole,
La nôtre aussi changera d'horizon;
En attendant, heureux qui se console
Avec une chanson.

Pourrais-je alors, de ma sphère azurée,
Parfois descendre avec la paix du soir;
Mon ombre irait, des sages implorée,
Nourrir d'amour leur courageux espoir;

Je reviendrais aux beaux rêves d'Adèle
Des vrais plaisirs apprendre la leçon,
Et mériter encore un baiser d'elle
Avec une chanson.

Je reviendrais bercer l'enfant qui pleure,
Et de sa mère apaiser le sommeil;
Au prisonnier j'irais abréger l'heure,
Dont la paresse accuse le soleil.
Du vieux docteur qui rêve un noir système,
Par un sourire éclairant la raison,
Je lui ferais résoudre son problème
Avec une chanson.

La mort vaut mieux que les sermons d'église,
Car elle endort sans discours superflus;
Elle vaut mieux que le vin qui nous grise:
Ceux qu'elle endort ne se réveillent plus.
Donc, si jamais à ce convive aimable
Je puis offrir un dîner sans façon,
Le verre en main, je veux l'attendre à table
Avec une chanson.

L'Hermitage poétique.

AIR : *Des cris de Paris.*

Vous qui voulez rire,
Parler sans médire,
Rimer sans écrire,
Vivre sans souci,
Dormir sans mollesse,
Boire sans ivresse,
Travailler sans presse,
Accourez ici.
  Sous nos feuillages
  Les Dieux des sages
  Dans leurs ouvrages
Nous parlent encor.
  Et d'Ambroisie
  La poésie
  Nous rassasie
Dans sa coupe d'or.

De tendre chimère
Si la fable mère
Eût dans cette terre
Trouvé les pinceaux,
D'une paix sacrée
Sa joie enivrée
Eût des jours d'Astrée
Refait les tableaux.
Des vieux poètes
Je vois les fêtes;
De leurs retraites
L'accès m'est permis.
Je veux les suivre,
Je prends un livre,
Ils vont revivre....
Bonjour mes amis!

Sages sans grimaces,
Dévots sans besaces,
Rayonnantes faces
Que Momus choya;
Penseurs, qui du verre
Savez le mystère,

Saluez le père
De Gargantua.
  Ames humaines,
  Curés sans haines,
  Saintes bedaines
Qu'arrondit le ciel,
  Héros du centre,
  Si forts.... en ventre,
  Aimez le chantre
De Pantagruel!

Lorsqu'à la saillie
La raison s'allie,
J'aime la folie
Son masque à la main;
J'aime un fol emblême
Qui fait sans système
Rire de lui-même
Le bon genre humain.
  Miroirs comiques,
  Nez héroïques,
  Profils bachiques
Artistement laids;

Trogne rougie,
Savante orgie,
C'est la magie
Du gai Rabelais.

Avec vos gros rires
Venez, vieux satyres;
Doucereux tytires,
Enflez vos pipeaux;
Modeste Virgile,
Viens dans cet asile
Du nom d'Amarylle
Charmer les troupeaux;
Tendre Tibulle,
Dans ma cellule
Viens à Catulle
Parler de Tibur;
Au sage Horace
Qui vous embrasse
Versez de grâce
Un vin toujours pur.

Ici votre élève,
Quand l'aube se lève,

Voit dans un beau rêve,
Enfant du matin,
Vos muses riantes,
Ces vierges brillantes
En robes volantes,
Aux yeux de lutin.
   Puis d'un trophée,
   De jonc coiffée
   Ma bonne fée
Me parle tout bas,
   Métempsycose
   Tout autre chose,
   Nains à la rose
Et sylphes lilas.

Sous les frais ombrages
De nos doux rivages;
Fleurs de tous les âges
Couronnent en paix
Amitiés touchantes,
Sornettes charmantes
Et grâces décentes
S'il en fut jamais.

Las du faux culte
Dont on l'insulte,
Par le tumulte
Le bonheur banni,
Voulant peut-être
M'avoir pour prêtre,
M'a fait connaître
Adolphe et Jenny.

Mon Ambition.

AIR : *Qu'il va lentement le navire.*

De vivre au temple de mémoire
Ma bure a caché le désir;
Tant que le rêve de la gloire.
Fut pour moi rêve de plaisir.
Mais avec l'âge
Devenu sage,
J'ai loin du bruit cherché la paix du cœur.
Et pure encore,
Mon âme ignore
La volupté qui n'est pas le bonheur.
Lauriers que de pleurs on arrose,
Je laisse à d'autres vos moissons;
J'ai quelques fleurs et des chansons,
C'est toujours quelque chose.

Napoléon prit le tonnerre,
Remplit l'univers de son nom;
Mais un petit trou dans la terre
Renferme enfin Napoléon.
Qu'on le renomme,
C'est un grand homme,
C'est un héros, c'est un ci, c'est un la;
Mais sur sa tombe
La feuille tombe,
Le vent murmure et le grand homme est là;
Qu'en bronze on le métamorphose,
Il n'est pas moins vrai qu'il est mort.
Moi je vis pour plaindre son sort,
C'est toujours quelque chose.

Qu'un riche attelle à son carrosse
Quatre chevaux et trois laquais,
Qu'il ait à la poche une bosse,
Et dans sa maison des parquets:
Grand bien lui fasse,
Moi je me passe
De sa voiture et j'aime autant marcher;
S'il m'éclabousse,

Je me retrousse
Et je m'essuie, encor sans me fâcher;
Les ennuis, les chagrins sans cause,
Le traînent peut-être au tombeau;
La gaîté rit sous mon manteau,
C'est toujours quelque chose.

Gilbert n'eût pas vu la misère
Flétrir sa joue et ses lauriers,
Si, chansonnier comme mon père,
Il eût fait aussi des souliers.
Pauvre poète,
Sa jeune tête
Rêva la gloire et son ventre en souffrit:
La gloire est vide,
L'homme est perfide,
A ses dépens l'infortuné l'apprit;
A l'hôpital, sombre et morose,
Il mourut en se tourmentant.
Moi, du moins, j'y mourrai content,
C'est toujours quelque chose.

Quand je vis cette jeune Adèle
Dont il me reste un souvenir,

Sans regret j'oubliai pour elle
Tous mes projets pour l'avenir.
Heures d'ivresse,
Pleurs de tendresse,
Jamais du moins je ne vous oublierai,
Et je pardonne
A la friponne
La trahison dont pourtant j'ai pleuré.
Sur la même fleur il se pose
Plus d'une abeille dans un jour:
J'eus son premier baiser d'amour,
C'est toujours quelque chose.

Le guerrier, de tuer les hommes,
Près des dames veut se vanter;
Le milord, pour de grosses sommes,
Met sa gloire à les acheter.
Le philosophe
De toute étoffe
Fait son habit et se moque des sots.
Là les monarques,
Ici les parques
Nous font marcher, partagés en deux lots.

Au laurier mariant la rose,
Le poëte veut les charmer;
Pour moi je ne sais rien qu'aimer,
C'est toujours quelque chose.

Je mourrai donc sans renommée
Et non toutefois sans honneurs,
Si sur ma cendre encore aimée
Un ami dépose des fleurs.
De ma poussière,
Sa douleur fière
N'inscrira pas l'orgueil sur un tombeau.
Pour toute histoire
Sur ma croix noire
Il gravera du bout de son couteau :
De gros bon sens il eut sa dose
Et fut toujours un pauvre gueux;
Cependant il fit des heureux,
C'est toujours quelque chose.

Ma Noblesse.

AIR : *du Roi d'Yvetot.*

Je suis dauphin d'un cordonnier ;
Le ciel, mon premier père,
Sourit par le trou d'un grenier
Au louvre de ma mère.
Qu'on soit patrice ou plébéien,
Pourvu qu'on soit bon citoyen,
C'est bien ;
Mais porter, sans baisser les yeux,
La mandille de ses aïeux,
C'est mieux.

Mon père ne m'apprit jamais
Comment on fait fortune,
Il est allé dormir en paix
Dans la fosse commune.

Des trésors du roi citoyen
A prix d'honneur grossir le sien,
C'est bien ;
Mais libre et pur vivre joyeux
Et sans souci devenir vieux,
C'est mieux.

Un voisin venait-il chez nous
Escorté de misère,
Mon père n'avait que deux sous
Et partageait en frère.
Dans son ventre enterrer du bien,
Aux yeux d'un noble et grand vaurien
C'est bien ;
Mais d'un gain pauvre et vertueux
Nourrir encor le malheureux,
C'est mieux.

Tout en rendant un juste honneur
Au progrès des lumières,
Il crut en Dieu de tout son cœur
Et m'apprit mes prières ;

Pour nos savants ne croire à rien,
Vivre en pourceau, mourir en chien,
C'est bien;
Mais mon père, en vivant heureux,
Risqua de l'être encore aux cieux,
C'est mieux.

Ma Conspiration.

AIR : *Lisette dont l'empire.*

Amis, l'orage gronde,
Et le temps est si noir,
Que la boule du monde
Tourne sans y rien voir.
Mais qu'aux nuits du Ténare
Son cours soit emporté,
L'amour allume un phare
Pour la douce gaîté.

Courtisans de la lyre,
Soyez mes partisans,
Près de vous je conspire,
Avec ma lyre,
Pour les bons enfants.

L'homme aux erreurs en proie
Doit affliger nos cœurs,

Mais du ciel que la joie
Rayonne entre nos pleurs.
L'écharpe radieuse
D'Iris au teint vermeil,
A la pluie ennuyeuse,
Fait rire le soleil.

Courtisans, etc.

4

Pour nous manger nous-même,
Faut-il faire les loups?
Bons ennemis que j'aime,
Allons, embrassons-nous;
L'animal raisonnable
Peut-il donc aimer mieux
Mourir triste et coupable
Que de vivre joyeux?

Courtisans, etc.

De la bonne nature
Le sein qui nous attend,
Est une source pure
De nectar indulgent.

Sur la terre où nous sommes,
Elle en pressa le miel :
Où donc, malheureux hommes,
Trouvons-nous tant de fiel?

Courtisans, etc.

Assez longtemps la terre
A pleuré ses enfants,
Assez longtemps la guerre
A fait peur au printemps;
Que Mars aux mains de Flore
Se laisse désarmer :
Le jour nous donne encore
Une heure pour aimer.

Courtisans, etc.

Flore trop dédaignée
Néglige ses atours,
Et la rose indignée
Se fane sans amours.
Retournons au village
Rendre à nos champs en fleurs

Tout l'or du premier âge
Et le calme à nos cœurs.

Courtisans, etc.

Si l'on voulait m'en croire,
Républicains et roi
Viendraient trinquer et boire
Pour chanter avec moi.
Au roi la république
Verserait du vin vieux,
Et le plus politique
Serait le plus joyeux.

Courtisans, etc.

Si quelqu'un loin d'un frère
Tournait des yeux aigris,
Nous remplirions son verre,
Dût-il être un peu gris.
Pourvu que la tendresse
Lui tînt lieu de raison,
L'on absoudrait l'ivresse
En faveur du pardon.

Courtisans, etc.

Diogène.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Du pédagogue d'Alexandre
Je n'ai pas suivi les leçons ;
Un maître plus sage et plus tendre
M'apprit la morale en chansons.
Des docteurs blêmes
Les noirs systèmes
Me plaisent fort, car souvent j'en ai ri ;
Mais sous l'ombrage
D'un vert feuillage,
Ou dans l'hiver près d'un feu bien nourri,
J'aime à philosopher sans gêne,
La coupe d'Aristippe en main,
Et, chez moi, Platon de son vin
Enivre Diogène.

Des soleils sur la voûte ronde
Qu'un savant mesure les pas ;

Moi je suppose que le monde
Tournera bien sans mon compas.
L'amour m'inspire,
Et sur ma lyre
Je laisse aller mes doigts capricieux;
Quand le vin brille,
Mon œil pétille,
J'entends alors les cadences des cieux.
Quand j'ai bu, ma tête est plus saine,
Car je raisonne beaucoup moins,
Et le sommeil exempt de soins
Enivre Diogène.

J'ai du saint François de la Grèce
Pris la besace et le manteau;
Comme lui, cherchant la sagesse,
J'aime à rencontrer un tonneau;
S'il n'est pas vide,
Ma bouche avide
Va recueillir de la sienne, à longs traits,
De l'existence
La nonchalance;
Riche sans faste et pauvre sans regrets,

Sans jeter mon écuelle pleine,
Je sais boire au creux de ma main...
Mais, mieux que l'eau pourtant, le vin
Enivre Diogène.

L'amour passe devant ma tonne,
Je me réchauffe à son flambeau,
Et sur son épaule friponne
J'étends un coin de mon manteau.
S'il m'intéresse,
Je le caresse;
Mais s'il m'offusque un horizon vermeil,
Avec empire
Je sais lui dire:
Fier conquérant, laisse-moi mon soleil!
Je veux bien qu'il dore la laine
Que ma parque lui laisse ourdir,
Mais la beauté sans l'étourdir
Enivre Diogène.

Un pain libre est mon ambroisie:
Jamais ma bouche sans nectar

N'ira japper la jalousie
Après la poussière d'un char.
Du bien que j'aime
Et de moi-même
Je sais jouir sans honte et sans fierté;
Mon cœur tempère
La bile amère
Dont l'orgueilleux gonfle sa pauvreté.
Si quelquefois l'ennui me gêne,
Je l'endors par une chanson,
Et la vigne d'Anacréon
Enivre Diogène.

Lorsqu'en revenant de la chasse,
La reine des champs du repos
Voudra du poids de ma besace
Décharger enfin mes vieux os,
L'antique mère
Saura me faire
Un lit d'amour pour mon dernier sommeil;
Quand la journée
Est terminée,
Je vais dormir sans songer au réveil :

Qu'importe où ce corps sans haleine
Soit bien ou mal enseveli,
Pourvu que l'éternel oubli
Enivre Diogène.

Adieux à mes jeunes Élèves.

AIR : *du Vaudeville des Amazones.*

Chers enfants, les jours ont des ailes :
Nous les passions sans les compter;
Mais du temps les mains infidèles
Nous font signe de nous quitter.
Qu'un souvenir du moins nous réunisse,
S'il vous rend bons, conservez-le toujours,
Et que parfois votre cœur le bénisse.
Soyez heureux, prolongez mes beaux jours,
Prolongez mes beaux jours.

Pour vos premiers pas il me semble
Que Dieu vous devait un soutien;
Il nous rendit heureux ensemble,
Enfants, vous ne me devez rien.

Du filet pur d'une vie incertaine,
Loin de gêner ou de troubler le cours,
Parmi des fleurs je le guidais sans peine.
Soyez heureux, prolongez mes beaux jours,
Prolongez, etc.

Vous savez si ma vigilance
Troubla jamais votre réveil,
Quand la jeunesse et l'innocence
Vous versaient un si doux sommeil;
De leur nectar quand ma classe abreuvée
Parfois dormait comme un beau nid d'amours,
Sur mes genoux je berçais la couvée.
Soyez heureux, prolongez mes beaux jours.
Prolongez, etc.

J'étais avare de vos peines,
Et dans nos jeux aux mêmes rangs
Nous mettions les Croquemitaines,
Et les ogres et les pédants.
Sur nos leçons quand débordait le rire,
A la férule au lieu d'avoir recours,

A demi-voix vous m'entendiez vous dire:
Soyez heureux, prolongez mes beaux jours.
Prolongez, etc.

Dites si je trouvais des charmes
A doctement vous ennuyer,
Et si je causai plus de larmes
Que ma main n'en put essuyer.
Toi qui pleuras le plus souvent peut-être,
Les yeux mouillés, tu m'embrassais toujours;
Vous l'aimiez tant, ce pauvre méchant maître...
Soyez heureux, prolongez mes beaux jours.
Prolongez, etc.

Ayez des larmes pour vos frères,
Mais séchez les pleurs superflus,
Souriez aux maux nécessaires,
Chantez quand vous ne m'aurez plus.
Je vois venir mon automne suivie
De longues nuits et de soleils trop courts.
Profitez bien du printemps de la vie:
Soyez heureux, prolongez mes beaux jours,
Prolongez, etc.

Sur ma pierre entre vous célèbre,
Vous que mon sourire anima,
Gravez pour éloge funèbre:
Ci gît celui qui nous aima.
Mais de la mort vous avez peu d'envie,
Et votre cœur s'attriste à ce discours;
Ah! pour qu'aussi je goûte encor la vie,
Soyez heureux, prolongez mes beaux jours;
Prolongez, etc.

Puisque tout finit dans ce monde,
Vous grandirez, je serai vieux;
Mais d'autres viendront à la ronde
Rajeunir mes refrains joyeux.
Petits enfants, répétez-les encore
Lorsqu'à vos chants mes débris seront sourds.
Sur mon tombeau, que de fleurs vont éclore!
Soyez heureux, prolongez mes beaux jours.
Prolongez, etc.

Le Philosophe du village.

AIR : *L'Hermite du hameau voisin.*

Avec un soupir ingénu
Je me souviens que mon grand-père
Me disait : J'ai pourtant connu
Un homme de bien sur la terre !
Quoique prêtre il était aimé,
On se pressait sur son passage,
Et chez nous on l'avait nommé
Le philosophe du village.

Tous les enfants sur son chemin,
Par la robe entraînant leur mère,
Accouraient lui baiser la main
Et lui réciter leur prière ;
Jamais il ne leur disait rien
Qui pût contrister leur jeune âge :
Aussi les enfants aimaient bien
Le philosophe du village.

Il était pauvre, mais pourtant
Sa main ne rebutait personne,
Et pour qu'on s'en allât content,
De son cœur il faisait l'aumône.
Qu'on demandât au malheureux
D'où lui venait tant de courage,
Il nommait, les larmes aux yeux,
Le philosophe du village.

Le tendre mais chaste désir
Ne craignait pas son presbytère ;
Le vice eût pu seul y rougir,
L'amour y parlait sans mystère.
Aussi jamais vieillard prudent
Des amants ne prenait ombrage,
Tant qu'ils avaient pour confident
Le philosophe du village.

Il n'effrayait pas la gaîté,
Son esprit la rendait plus pure,
A nos jeux s'il n'eût assisté,
On dansait mal sur la verdure.

Au hameau sous des pampres d'or
S'élève un trône de feuillage,
Où l'on croit voir siéger encor
Le philosophe du village.

Il nous fallut le voir mourir !
De fleurs sa tombe fut couverte...
Mais le troupeau qu'il sut nourrir
N'a jamais réparé sa perte :
Le hameau verrait d'heureux jours,
Aux champs on serait bien plus sage,
Si le pasteur était toujours
Le philosophe du village.

L'Éphémère.

AIR : *De la Juive.*

Il est une Ondine volage,
Qui n'aime jamais qu'un matin;
Son palais est un doux mirage,
Un soir accomplit son destin;
La brise qui réveille l'onde
La berce au bord du flot vermeil,
Et pour elle on dit que le monde
Doit mourir avec le soleil.

Quand la rive est pure et brillante,
Quand le ciel rit à son espoir,
De sa patrie étincelante
Sa robe effleure le miroir;
De l'onde poursuivant les rides
Au gré de ses légers désirs,
Elle est la sœur des néréides
Et la rivale des zéphirs.

Pour sa jeunesse toujours belle
Une heure est un siècle d'amour :
A-t-on le temps d'être fidèle
Lorsqu'on ne doit vivre qu'un jour ?
Cette heure est sans inquiétudes,
Et le bonheur de son hymen
Ne connaît ni les lassitudes
Ni les dégoûts du lendemain.

Parfois une feuille de rose
Sur l'eau nage au gré des zéphirs ;
Là mon Ondine se repose :
C'est la Délos de ses plaisirs.
Au retour de ce long voyage,
Elle salue avec amour
Les brins d'herbe de son rivage
Et ses vieux souvenirs d'un jour.

Comme l'amour elle a des ailes,
Elle passe comme un désir,
Elle change comme les belles,
Elle meurt comme le plaisir.

Son passé n'a point de mémoire,
Son avenir point de douleur,
Rivale heureuse de la gloire,
De la jeunesse et du bonheur!

Agréez ma chanson légère,
Beaux yeux dont l'azur est si doux;
Mon Ondine est une éphémère
Qui voudrait mourir près de vous.
Mes vers doivent mourir comme elle:
Mais ils rendraient à mon amour
Toute une existence immortelle,
S'ils pouvaient vous plaire un seul jour.

Les Consolations.

Air : *Te souviens-tu.*

Pourquoi pleurer? le Dieu de l'harmonie
Répand des fleurs sur mes voiles de deuil,
La pauvreté sourit à mon génie
Et l'esclavage affranchit mon orgueil.
Après l'orage un vent plus doux respire,
Et la gaîté rappelle les amours;
De pampres verts j'ai couronné ma lyre,
Et je m'endors en rêvant d'heureux jours.

Pourquoi penser? La raison nous égare;
Le vin l'endort et réjouit nos cœurs.
De vérités si le ciel est avare,
Cherchons du moins les plus douces erreurs.

Aux chants joyeux qu'un vin léger m'inspire,
Je reconnais le ciel et ses amours.
De pampres verts j'ai couronné ma lyre,
Et je m'endors en rêvant d'heureux jours.

Pourquoi prévoir? la vie est un voyage
Qui nous expose au caprice des flots;
Mais qu'un rayon dissipe le nuage,
J'entends chanter l'espoir des matelots.
A l'horizon Vénus vient de sourire:
Fille des mers, protégez nos amours.
De pampres verts j'ai couronné ma lyre,
Et je m'endors en rêvant d'heureux jours.

Pourquoi trembler? la jalouse impuissance
Creuse au plaisir des sépulcres de feu.
Moi, renversant l'autel de la vengeance,
Je hais le crime et je ne crains pas Dieu.
Aurait-il fait nos cœurs pour le maudire,
Quand son sourire a créé les amours?
De pampres verts j'ai couronné ma lyre,
Et je m'endors en rêvant d'heureux jours.

Pourquoi se plaindre? il est une autre vie
Où le plaisir ne craint plus la douleur,
Où les talents n'irritent point l'envie,
Où les vertus sont toujours le bonheur.
Vers le séjour où l'amitié respire
Je volerai sur l'aile des amours.
De pampres verts j'ai couronné ma lyre,
Et je m'endors en rêvant d'heureux jours.

Les Déceptions politiques.

Air : *De la treille de sincérité.*

Je renonce à la politique
Et je dénonce à la chanson
La république
Et la prison.

Comme l'enfant qui vient de naître
J'ignorais tout sans vanité,
Lorsqu'un journal me fit connaître
Nos souteneurs de liberté.
De conséquence en conséquence,
Suivant ces orgueilleux nabots,
Je voulais niveler la France
Au grand profit de leurs sabots.

Je renonce, etc.

Aux paresseux livrant la terre,
J'aurais dans la communauté,
Par l'universelle misère,
Vengé du moins ma pauvreté;
Et prodiguant, vaille que vaille,
Les noms de traître et de tyrans,
Ne pouvant hausser la canaille,
Je voulais raccourcir les grands.

Je renonce, etc.

On me conduisit dans un antre
Où des héros, sans feu ni lieu,
Avec des martyrs au gros ventre
Noyaient leurs pleurs dans du vin bleu.
Là de leurs bras en télégraphe
S'escrimaient cinquante farceurs,
En essayant sur l'orthographe
Leurs systèmes démolisseurs.

Je renonce, etc.

J'écrivis leurs belles tirades
Et fus sommé de par la loi

De plaider pour mes camarades
Devant le procureur du roi.
Mais toujours simple et toujours bête,
Mon discours qui leur fut rendu
N'étant pas assez malhonnête,
Ils dirent que j'étais vendu.

Je renonce, etc.

Ranimant ma triste énergie
Pour les quitter sans compliment,
Bientôt à Sainte-Pélagie
Je me rendis fort tristement.
Là des écrivains gras et minces,
Chez un tireur de pistolet,
Mangeaient au pavillon des princes
Les appointements d'un soufflet.

Je renonce, etc.

Comme de cette illustre engeance
Je prenais les affronts gaîment,
Bientôt leur sublime vengeance
M'en punit assez noblement.

De mes lettres interprétées
La police leur a fait part;
Mes phrases sont interceptées,
Et je suis déclaré mouchard.

Je renonce, etc.

Pour leur conter mon infortune,
Lorsqu'enfin je m'en vis sorti,
Je vais retrouver sur la brune
Les gens de mon ancien parti.
Mais quelqu'un me dit à l'oreille
Que les deux meneurs principaux
Venaient de s'engager la veille
Dans les gardes municipaux.

Je renonce à la politique
Et je dénonce à la chanson
La république
Et la prison.

Le Réveil de l'Italie.

Air : *Honneur aux enfants de la France.*

Noble Italie ! A toi, voici ton heure !
Sur tes débris relève ton orgueil ;
Console enfin l'univers qui te pleure ;
Un coup de foudre a brisé ton cercueil.
De Rienzi le fantôme te crie :
Absous l'espoir de mes derniers soupirs !
    Affranchis tes grands souvenirs,
    Rendons au monde une patrie.

Vois ton beau ciel rayonner libre encore,
Et ton Forum rêver ses vieux échos ;
Vois sur le pont d'un nouveau Bucentaure
Venise armée enorgueillir ses flots !
De tes aïeux la mémoire te prie,
Et tes enfants s'indignent de tes fers !
    Rendons un centre à l'univers,
    Rendons au monde une patrie.

Comme un géant qui sort de tes ruines
L'ardent Vésuve agite ses flambeaux.
Ne sens-tu pas frémir les sept collines,
Et des Brutus s'émouvoir les tombeaux?
A tes efforts que la gloire sourie,
D'anciens lauriers renaissent pour tes mains :
Rajeunissons les vieux Romains,
Rendons au monde une patrie!

Point de foyers où le peuple est esclave!
De tes Césars ton néant fut le deuil,
Et tu nourris l'eunuque du conclave
Des froids lambeaux qu'il vend sur ton cercueil;
Rendons une âme à ta race appauvrie,
Que d'un sang pur ton sol vive humecté;
Ressuscitons la liberté,
Rendons au monde une patrie.

De tes splendeurs que les Alpes altières
En rayonnant s'abaissent sous tes pas.
Montre aux Germains tes entrailles guerrières,
Et de Varus venge encor les soldats.

A tes exploits que la France s'écrie :
Quoi ! l'héroïsme a quitté mes drapeaux !
Secouons un lâche repos,
Rendons au monde une patrie !

L'aigle renaît, déjà la foudre gronde,
Les oppresseurs sur leur trône ont pâli ;
Le prêtre en vain croit disputer au monde
Un vain pouvoir dans ses mains avili !
En exilant sa vieillesse flétrie,
Faisons l'aumône au dernier des faux dieux.
La vertu seule ouvre les cieux,
Rendons au monde une patrie.

Vois les beaux-arts, délices du génie,
D'un nouveau lustre orner ton front guerrier ;
Entends couler ta divine harmonie
Qui de Virgile arrose le laurier ;
Du haut des cieux vois le Dante sourire
Et vers Florence étendre encor la main ;
Aux exilés ouvre ton sein,
Rendons au monde une patrie.

Pétition adressée aux deux Chambres

Par les Révérends Pères de la Société.

Air : *Il m'eût plus plu qu'il plût plutôt.*

Sages qui gouvernez la France,
Puisque vous êtes tolérants,
Tolérez notre intolérance
Et n'imitez pas les tyrans.
Pour maintenir en équilibre
Des droits la double majesté,
De ne pas vouloir qu'on soit libre
Accordez-nous la liberté.

Nous n'admettons pas vos lumières,
Mais nous voulons en profiter ;
Pour nos plus secrètes bannières
Qu'on nous laisse au moins recruter.

Soyez maîtres dans vos familles,
Mais pour notre Société
D'enrôler vos fils et vos filles
Accordez-nous la liberté.

Notre doctrine ultramontaine
N'a rien relâché de ses droits;
Nous voulons remettre à la chaîne
La presse, et le peuple et les rois.
Si le Français d'un sang rebelle
Paya son empire avorté,
De lui rendre un sang plus fidèle
Accordez-nous la liberté.

Que l'enfance nous soit soumise,
Nous irons vite à notre but;
Hors nos doctrines point d'église,
Hors l'église point de salut.
Vos beaux-arts font couler nos larmes,
La Charte est une impiété;
Mais de vous battre avec vos armes
Accordez-nous la liberté.

Pour faire au moins craindre au collége
Nos syllogismes triomphants,
Nous réclamons le privilége
De fouetter vos petits enfants.
Nos sermons semblent ridicules
Tant qu'ils manquent d'autorité;
De prêcher à coups de férules
Accordez-nous la liberté.

Oui de nos moyens d'existence
Tour à tour assurons les droits.
Adieu la foi, si chacun pense;
Si l'on est libre, adieu les rois.
Vous savez trop que nos systèmes
Épargnent peu la royauté;
Mais d'enchaîner les rois eux-mêmes
Accordez-nous la liberté.

Le Dieu du Peuple.

Air : ***Muse des bois et des accords champêtres.***

Surprise un jour dans les filets des traîtres,
La liberté, qui prenait son essor,
Livra sa vie à d'exécrables maîtres,
Veuve d'un fruit qu'elle espérait encor.
Abandonnant dans son aire sanglante
L'œuf populaire orphelin tant de fois,
Elle invoqua d'une voix défaillante
Le dieu du peuple et le fléau des rois.

Un aigle alors emporta dans sa serre
L'œuf redoutable encor de sang rougi;
Puis il le perce au milieu du tonnerre,
Et sous son bec un grand peuple a surgi.
L'enfant guerrier s'avance armé du glaive;
Ses mille fronts courbés sous un pavois
Ont salué l'Empereur qu'il soulève
Le Dieu du peuple et le fléau des rois.

Il est debout ce Jupiter superbe,
Sur le nuage il plane avec la mort.
Les rois tremblants frémissent comme l'herbe,
Et son regard laisse tomber leur sort.
Le peuple-roi, séduit par la victoire
Et de sa mère abandonnant les droits,
A couronné par les mains de la gloire
Le Dieu du peuple et le fléau des rois.

Pour racheter notre terre féconde,
Vainqueurs des rois jusqu'au sein des revers,
Comme une aumône il leur jeta le monde,
Et s'exila pour mourir dans les fers.
A Waterloo la France fut martyre,
Mais de l'honneur Dieu lui laissa la croix,
Lorsqu'elle vit renoncer à l'Empire
Le Dieu du peuple et le fléau des rois.

L'Aigle touchait aux voûtes éternelles,
Sous lui la foudre et sur lui l'Empereur!
Tout se taisait à l'ombre de ses ailes,
Et le soleil pâlissait de terreur.

Mais l'air manqua pour son vol trop rapide;
Et des chasseurs trop lâchement adroits
Firent tomber sous leur flèche perfide
Le Dieu du peuple et le fléau des rois.

Loin de l'Europe encore épouvantée
Et que sa chute ébranla pour toujours,
Il expira, moderne Prométhée,
Et les chagrins furent ses noirs vautours.
Mais il revit dans le ciel de l'histoire,
Et le sauveur qui mourut sur la croix
Fait près de lui reposer dans sa gloire
Le Dieu du peuple et le fléau des rois.

Le Paria.

Air : *Nostradamus qui vit naître Henri quatre.*

Je suis sans nom, sans Dieux et sans patrie;
Je hais des grands le front enorgueilli,
Des imposteurs l'avare idolâtrie,
Et d'un drapeau l'égoïsme vieilli.
Mon front n'a rien pour dormir sur la terre,
Mais je souris en regardant les cieux.
Un peu d'amour, mes chansons et mon verre,
Voilà mon nom, ma patrie et mes Dieux.

Par l'infamie achetez la noblesse,
Vous qui des grands décrottez le manteau;
De leurs limiers s'ils découpent la laisse,
Que leurs galons vous servent d'écriteau.
Mon simple habit qu'une rose décore
Craint peu des rois les crachats orgueilleux;
Mon cœur est libre, il peut aimer encore:
Voilà mon nom, ma patrie et mes Dieux.

J'ai démasqué l'imposture vénale
Comptant son or sur l'autel avili;
J'ai dit comment la foi sacerdotale
Surfait au peuple un Dieu qu'elle a sali.
Mon Dieu n'a pas de faveurs à l'enchère,
Son culte pur n'a rien d'ambitieux;
Ami du vrai, défenseur de mon frère,
Voilà mon nom, ma patrie et mes Dieux.

Que les partis agitant leur bannière
Au nom des morts séparent les vivants;
Quand je mourrai qu'importe à ma poussière
Sous quels climats la dispersent les vents!
Qu'elle aille au loin pour semer avec elle
De mes chansons quelque germe joyeux.
Gaîté française et paix universelle,
Voilà mon nom, ma patrie et mes Dieux.

Comme l'Arabe égaré dans les sables,
Dès que je trouve une oasis d'amour,
Un ciel propice et des voisins aimables,
J'y fais ma tente et j'y demeure un jour.

Famille errante et des muses chérie,
D'un siècle d'or souvenir précieux,
Vos noms proscrits, vos Dieux, votre patrie,
Voilà mon nom, ma patrie et mes Dieux.

Quand Dieu parfois veut consoler mon âme
Des jours sans joie et des roses sans miel,
A ma rencontre il envoie une femme
Dont l'amitié me fait rêver le ciel;
Je vous connais, soyez toujours bénie,
Dieu m'a pour vous laissé des chants joyeux;
De votre ami soyez le bon génie,
Soyez mon nom, ma patrie et mes Dieux.

Encore un Jour.

AIR : *Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble.*

Sombre vieillard dont l'urne que j'implore
A sur mes ans versé tant de douleurs,
De joie au moins épanche une heure encore,
Mon sol aride a besoin d'une fleur !
Vois des instants de ma vie éphémère
L'ennui stérile emporter la moitié !
Encore un jour pour la chanson légère,
Encore un jour pour la tendre amitié.

Près des autels mon enfance flétrie
Dormait des jours orphelins de soleil,
Quand le tombeau d'une mère chérie
En me brisant dissipa mon sommeil ;
De ces chagrins que la trace est amère ;
Daigne, ô vieillard, l'effacer par pitié.
Encore un jour, etc.

L'amour alors, ce tyran plein de charmes,
Vint dans mon champ commencer un sillon;
En souriant il essuya mes larmes,
Et me quitta pour suivre un papillon.
Alors du moins mon erreur me fut chère,
Mais de mes pleurs l'amour s'est ennuyé :
Encore un jour, etc.

Las des abus dont le peuple est victime,
Chantre imprudent, j'en accusais les rois;
Je me trompais, mon erreur fut un crime,
Et les cachots m'ont expliqué leurs droits.
Faible roseau, renonce à ta chimère,
Sous l'ouragan les chênes ont ployé.
Encore un jour, etc.

J'allais maudire et blasphèmer la vie,
Quand l'amitié passant par mon chemin
Vint à mes jours ignorés de l'envie
M'offrir son voile en me tendant la main.
Je vois du fond d'une simple chaumière
Sourire un ciel que mon cœur a prié.
Encore un jour, etc.

Tu refleuris sur ma peine endormie,
Vertu céleste, idole de mes chants;
Dans une sœur mon cœur trouve une amie,
Et ses enfants deviennent mes enfants.
Dans tous les vœux qu'ils forment pour leur mère,
Puisqu'en ce jour mon cœur est de moitié,
    Encore un jour, etc.

Le Curé de mon Hameau.

AIR : *de la Fête des bonnes gens.*

Vous dont le cœur sincère
Plaît au Dieu des bonnes gens,
C'est à vous que doit plaire
La chanson du bon vieux temps.
Asseyons-nous sous la treille
Qui s'arrondit en berceau ;
Chantons en vidant bouteille
Le curé de mon hameau.

C'était un joyeux chantre,
Aimant bien les gais repas ;
S'il avait un gros ventre,
Tout seul il ne dînait pas.
Avec le teint d'une pomme
Et la taille d'un tonneau,
Ah ! comme il était bon homme
Le curé de mon hameau.

Il fallait le dimanche
Voir au banquet du voisin
Comme sa gaîté franche
Faisait honneur au bon vin!
Il ne lui fallait pas dire
D'en goûter deux doigts sans eau,
Et nos chansons faisaient rire
Le curé de mon hameau.

Sa main n'était pas chiche
Ni son œil ambitieux;
Il disait je suis riche,
Lorsqu'il nous voyait joyeux.
Lui-même il nous laissait prendre
La dîme sur son caveau.
Ah! comme on allait entendre
Le curé de mon hameau!

Il n'effrayait personne;
Souvent des petits enfants
La furtive couronne
Surprenait ses cheveux blancs:

Avec sa joyeuse escorte
Il s'asseyait sous l'ormeau,
Et l'on dansait à la porte
Du curé de mon hameau.

Il était le refuge
Et du juste et du pécheur.
Je ne suis pas leur juge,
Disait-il, mais leur pasteur;
Lorsqu'il souffre et me réclame,
Puis-je chasser mon agneau?
Dieu bénisse la bonne âme
Du curé de mon hameau.

Apothéose

Adressée à un poète fort laid qui se fâchait de ce que l'auteur lui avait volé quelques fleurs dans une couronne de paille.

AIR : *Te souviens-tu, disait un capitaine.*

Qui t'a cédé n'est pas tombé sans gloire,
Je me taisais par crainte et par respect :
Mais tu le veux, je chante ta victoire,
Et mon orgueil s'abaisse à ton aspect.
Admirateur d'abord trop peu docile,
J'avais osé te donner des leçons ;
Homère ainsi fut sifflé par Zoïle,
Et je portais envie à tes chansons.

Oui, sur ton front les Muses et les Grâces
Aux lauriers verts ont marié les fleurs.
Déjà l'envie expirant sur tes traces
Vient de noyer son flambeau dans ses pleurs.

A Adèle.

AIR : *Petite fleur des bois.*

Je ne veux rien de toi,
Ange que j'ai choisie,
Fleur de ma poésie,
Idole de ma foi ;
Je ne veux rien de toi,
Rien que mon amour même.
Oh ! je t'aime, je t'aime,
Et c'est assez pour moi !

Premier rêve d'amour
De mon âme apaisée,
Matinale rosée
De mon plus heureux jour ;
Souvenir que j'adore,
Tourment que j'aime encore,
Avoir pu te chérir
Console de mourir.

Des vases du Seigneur
Tes lèvres sont l'emblême,
Et mon œil craint lui-même
D'en ternir la candeur;
Ma pieuse avarice
Epargne ton calice
Et n'ose le flétrir
Même par un désir.

Oh! sois pure toujours
Comme un soupir de l'âme,
Sois la céleste flamme
De mes saintes amours!
Et ma vie étrangère
Aux plaisirs de la terre,
Prolongée en t'aimant,
S'éteindra doucement.

Laisse-moi donc t'aimer,
Mais d'un amour de mère
Que dans un doux mystère
Mon cœur sait enfermer;

Laisse-moi, sans rien dire,
Vivre de ton sourire,
Souffrir de tes douleurs,
Et pleurer de tes pleurs.

Laisse-moi t'adorer
Dans mon âme en silence;
Laisse mon espérance
Te prier et pleurer.
Tout l'espoir que j'implore
C'est de t'aimer encore,
Jaloux de ton bonheur
Et compris de ton cœur.

Je ne veux rien de toi,
Ange que j'ai choisie,
Fleur de ma poésie,
Idole de ma foi;
Je ne veux rien de toi,
Rien que mon amour même;
Oh! je t'aime, je t'aime,
Et c'est assez pour moi!

Au Soleil de l'an 44.

Air connu.

Pourquoi voiler de si tristes nuages,
Ton fier sourire et ton front dédaigneux?
Pourquoi céder au chagrin des orages
Les champs d'azur que négligent tes feux?
De tes lenteurs la vendange murmure,
Et près du feu grelottent les amours;
Reviens, soleil, consoler la nature
Dont la fatigue implore les beaux jours!

Es-tu lassé des vices de la terre,
Et ton regard leur doit-il sa pâleur?
Rends-tu rivaux des dégoûts du tonnerre
Tes traits sans force et tes feux sans chaleur?
Du moins pardonne aux larmes de l'enfance,
Qui voudrait rire et voit qu'il pleut toujours.
Reviens, soleil, consoler l'innocence
Dont les ennuis implorent les beaux jours.

D'un siècle avare imitateur trop juste,
Veux-tu du riche affamer les sillons,
Et pour les vendre, en sa balance auguste,
Dieu suspend-il l'or pur de tes rayons?
Mais tes rayons sont la seule opulence,
Du passereau qui niche sur tes tours;
Reviens, soleil, consoler l'indigence
Dont la mansarde implore les beaux jours.

Comme un vieillard fatigué de la vie,
Énerves-tu l'effort de ton déclin?
Comme un talent qui succombe à l'envie,
As-tu brisé ton calice encor plein?
La pauvre fleur des champs et des montagnes
N'aura donc pas tes dernières amours!
Reviens, soleil, consoler nos campagnes,
Dont la détresse implore les beaux jours.

Comme les fleurs, la poésie éteinte
Pour l'avenir laisse des cœurs glacés;
L'honneur s'oublie et la liberté sainte
N'ose sourire à des succès passés;

Puisque la gloire est l'astre de la France,
Prête à ses nuits ton fraternel secours;
Reviens, soleil, consoler l'espérance
Dont l'esclavage implore les beaux jours.

Serpent qui tourne en roulant sur lui-même,
L'humanité renaît en périssant;
Demain peut-être un nouveau diadème
Rendra l'orgueil à son front vieillissant;
Phénix divin, consumé d'âge en âge,
Puisque notre âme espère et vit toujours,
Reviens, soleil, consoler son veuvage
Dont les regrets implorent les beaux jours.

Les Amours et les Chansons.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Les chansons et les amours
Ressemblent aux hirondelles,
On les voit toujours fidèles
Au sourire des beaux jours.
Quand la nue est orageuse,
Quand ma voisine est boudeuse,
Quand ma fortune est boiteuse,
Ma voix perd ses joyeux sons.

Mais l'aube revient sereine,
Et le soleil me ramène
Les amours et les chansons.

Laissons l'homme comme il est:
S'il est mal, il faut le plaindre;
S'il est beau, j'aime à le peindre;
Mais je souffre qu'il soit laid.

Pour avoir voulu refaire
Son sort et son caractère,
Le pouvoir m'apprit naguère
Le bon sens de ses prisons.

Mais la liberté m'appelle,
Et je retrouve avec elle
Les amours et les chansons.

Comme un pauvre tourtereau
Qui cherche sa tourterelle,
J'ai longtemps désiré celle
Que mon cœur voyait en beau.
J'ai parfois, sans perdre au change,
Pris le diable pour mon ange;
Car dans cette erreur étrange
J'ai puisé bien des leçons;

Mais mon âme est vierge encore,
Et les pleurs font mieux éclore
Les amours et les chansons.

Sans projets et sans soucis,
Je vais où le sort me mène;

L'Ombre de César.

AIR : *du Mont Saint-Jean.*

Dans ces jardins muets et sombres
Où des rois dort l'antique orgueil,
La plus imposante des ombres
Vient chaque nuit traîner son deuil.
Des Invalides le vieux dôme
Garde alors ses tombeaux déserts,
Et de l'héroïque fantôme
La voix murmure dans les airs :

O noble France ! ô ma belle patrie !
Ne livre pas aux fers ta dignité flétrie ;
N'attends jamais de l'étranger
L'honneur sans gloire et la paix sans danger.

Quand j'opposais à l'Angleterre
Mon astre qui la vit pâlir,
Le sang des oppresseurs du Caire
Reteignit les flots d'Aboukir.

Vainqueur des siècles et de l'onde,
De l'Orient deux fois dompté,
Je revins, grand comme le monde,
Pour épouser la liberté !

O noble France ! etc.

Si, troublant leur coupable orgie,
Même à tes yeux j'osai flétrir
Des sénateurs sans énergie
Qui devant moi n'osaient mourir,
J'ai, pour la victoire enivrante
Formé tes guerrières amours ;
J'ai sauvé ta gloire expirante,
Et ton cœur s'en souvient toujours !

O noble France ! etc.

Des Alpes et des Pyramides
Nos cris étonnant le repos,
A leurs sommets rendus timides
Faisaient saluer nos drapeaux.
Mon armée était ma frontière,
Le sol agrandi sous nos pas

Chassait l'Europe prisonnière
Devant les rangs de mes soldats!

O noble France! etc.

Souviens-toi du combat suprême
Où, si grande au sein des revers,
En reculant devant Dieu même,
Ta chute ébranla l'univers!
En tombant tu bravais la foudre,
Et vainqueur, dans son deuil altier,
Ton front ne sillonnait la poudre
Que pour replanter son laurier.

O noble France! etc.

Souviens-toi du rocher sauvage
Où ton empereur outragé
Exilait loin de ton rivage
Son trépas qu'on n'a pas vengé,
Et vois l'Angleterre insolente,
Fière de ton orgueil passé,
Rejeter ma cendre brûlante
Pour insulte à ton cœur glacé!

O noble France! etc.

Mais dans sa langueur taciturne
Ton sommeil semble méditer;
Aux rayons de l'astre nocturne
Spartacus vient de s'agiter.
L'ouragan qui veille et qui gronde
Tourmente encor mon vieux drapeau,
Et les sanglots de tout un monde
Viennent mourir dans mon tombeau.

O noble France, etc.

Si tout s'éteint dans le silence,
Si ta douleur n'a plus un cri,
Le passé dort sans espérance,
Et l'avenir naîtra flétri;
Moi, sous mon triste mausolée
Puissé-je alors trouver la paix,
Et dans ma tombe désolée
J'irai m'endormir pour jamais.

O noble France! ô ma belle patrie!
Ne livre pas aux fers ta dignité flétrie,
N'attends jamais de l'étranger
L'honneur sans gloire et la paix sans danger.

Le bon Dieu du petit Enfant.

Air à faire.

Sais-tu celui qui dans la plaine
Nourrit le petit lapin blanc?
Qui fait une robe de laine
Au beau petit agneau tremblant?
Celui qui de plumes légères
Habille l'oiseau qui grandit,
Et lui donne des petits frères
Pour qu'il n'ait pas froid dans son nid?

Sais-tu celui qui sur la terre
Fait venir de si belles fleurs,
Et qui leur donne sa lumière
Avec de si vives couleurs?
Celui qui suspend à la branche
Le fruit objet de tout désir?
Qui jusqu'à tes lèvres se penche
Pour t'inviter à le choisir?

Sais-tu celui que les étoiles
Regardent pendant ton sommeil?
Qui du matin blanchit les voiles
Pour le lever du beau soleil?
Celui par qui le pauvre espère,
Celui qu'on doit aimer toujours,
Et qui fait aux soins de ton père
Trouver ton pain de tous les jours?

Enfant, si tu veux le connaître,
Sois sage et bien obéissant,
Car à la fois il est ton maître
Et ton ami compatissant.
Tu sais déjà comme on le prie,
Ta bouche voudrait le nommer,
Mais de ta mère si chérie
L'amour seul t'apprend à l'aimer.

Quand tu seras grand, mon bel ange,
Si l'on te dit qu'il est méchant,
Que de nos erreurs il se venge,
Et qu'il tourmente son enfant,

Tu diras : le Dieu de ma mère
N'a pour moi ni tourments ni feu ;
Je vois bien qu'il est un bon père,
Puisqu'on le nomme le Bon-Dieu.

L'Espérance.

Air connu.

Il est au monde une aimable trompeuse,
Qui, toujours prête à changer son essor,
Prend nos désirs sur son aile flatteuse,
Berce nos maux avec sa harpe d'or.
Ses doux regards plaisent à l'innocence;
L'enfance avide aspire à ses leçons.
Mentez encor, mentez, belle espérance,
La vérité plaît moins que vos chansons.

Elle avait dit aux familles errantes :
Pour être heureux imposez-vous des lois,
Et confiez, brebis obéissantes,
L'herbe aux fermiers et la houlette aux rois.
Que la fortune adopte l'indigence,
Et pour vous tous vont jaunir les moissons:
Mentez encor, mentez, belle espérance,
La vérité plaît moins que vos chansons.

Vierge et naïve au matin de la vie,
Elle nous dit : l'avenir est à vous,
De vos succès faites mourir l'envie,
Par le travail domptez le temps jaloux.
Pour vous garder leurs cornes d'abondance,
L'hiver soigneux hérita des saisons :
Mentez encor, mentez, belle espérance,
La vérité plaît moins que vos chansons.

Dans l'âge heureux de nos erreurs sublimes,
Elle apparaît le front ceint du soleil;
Vertes encor, ses palmes magnanimes
Des morts qu'elle aime ombragent le sommeil.
Elle a promis longue reconnaissance
A tout martyr qui suivra ses leçons.
Mentez encor, mentez, belle espérance,
La vérité plaît moins que vos chansons.

Sur les regards de la tendre jeunesse
Du fol amour elle étend le bandeau;
Elle assoupit l'importune sagesse,
Et du plaisir protège le flambeau;

Des sylphes d'or elle conduit la danse,
Qu'arrête en vain l'épine des buissons.
Mentez encor, mentez, belle espérance,
La vérité plaît moins que vos chansons.

A la mort même elle a prêté son voile,
Et sur le front du squelette hideux
En souriant elle pose une étoile;
Puis son doigt prêche en nous montrant les cieux.
En vain le prêtre a parlé de vengeance,
Sa main divine apaise nos frissons.
Mentez encor, mentez, belle espérance,
La vérité plaît moins que vos chansons.

Quand tout s'en va dans la nuit sans aurore,
Son doux regard, fidèle à nos douleurs,
A l'avenir nous rend dévots encore,
Et fait briller ses rayons dans nos pleurs.
Croisant ses bras, la sombre expérience
En vain nous crie : Hélas! nous périssons!
Mentez encor, mentez, belle espérance,
La vérité plaît moins que vos chansons.

La Politique.

AIR : *Elle aime à rire, etc.*

Vous voulez que je vous apprenne
L'art qui fait vivre dans les cours ;
Moi, j'ai pour princes les amours,
Et leur politique est la mienne.
De l'autre ne parlons jamais,
Si ce n'est à propos d'histoire ;
Ma politique est de bien boire,
Et de laisser le monde en paix.

S'il faut pourtant que je vous dise,
Deux mots de ce monstre proscrit ;
Tibère, au temps de Jésus-Christ,
L'enfanta pour damner l'Église.
Mais des vieux et nouveaux Romains
Elle a dévoré l'héritage.....
Ma politique est d'être sage,
Et d'aimer les pauvres humains.

Flatter les sots sans être sotte,
Plaire à la fois à deux jaloux,
Entraîner le troupeau des fous,
En s'emparant de leur marotte;
Telle est la sagesse des rois,
Je suis trop fou pour en médire :
Ma politique est de bien rire,
Et de laisser passer les lois.

Le grand art, surtout dans notre âge,
C'est de voler sans être pris,
De mentir sans être surpris,
D'être estimé sans être sage....
Laissons le monde aller son cours,
Rose et moi ne saurions qu'y faire :
Ma politique est de lui plaire,
Et d'être absous par les amours.

Si l'un de nos grands diplomates
A vendu son cœur pour de l'or;
Croyez-vous qu'un sale trésor
Refasse une âme aux automates?

C'est par le cœur qu'on est heureux,
Dans la paix d'un sage équilibre :
Ma politique est d'être libre,
Et d'aimer les cœurs généreux.

Mais l'or, pâle et froide richesse,
De nos jours a tout envahi :
Par ses enfants on est trahi,
On est volé par sa maîtresse.
Donc à des amis indulgents,
Si ma muse arrache un sourire,
Ma politique est d'y souscrire,
Et de fêter les bonnes gens.

Le Juif errant.

A M. EUGÈNE SUE.

AIR : *Vois-tu bien mon enfant.*

Voyez-vous ce vieillard blanc comme les montagnes,
Courbé par l'ouragan s'avancer nuit et jours?
Ses pas comme le soc travaillent les campagnes;
L'ouragan se repose, et lui, marche toujours.
Fantôme populaire,
Exilé désormais,
Le ciel, dans sa colère,
Le fait marcher, marcher, sans arriver jamais!

Ce triste pèlerin, c'est le pauvre qui pleure,
Et qui passe étranger sur la terre des rois,
Pour avoir repoussé de son humble demeure,
Un pauvre comme lui qui tombait sous sa croix.
Fantôme, etc.

Il a laissé le Christ entre les mains des prêtres,
Et de son testament ardents à s'emparer,
D'un ingrat affranchi devenus les seuls maîtres,
Au nom de leur victime ils se font adorer!

Fantôme, etc.

Il n'a plus ni parents, ni maison, ni patrie;
A travers la tempête il poursuit l'avenir;
De ses pieds défaillants la vieillesse est meurtrie,
Il demande la mort et ne peut l'obtenir.

Fantôme, etc.

Pitié pour l'ouvrier : c'est le juif de notre âge,
La faim marque son front d'un sceau réprobateur ;
Il va, vieux pèlerin, de rivage en rivage,
Trouver partout la peine et jamais un sauveur.

Fantôme, etc.

Oh! pauvre juif errant, fais quelques pas encore :
La victoire de l'homme aura son lendemain;

La nuit couvre la terre et te promet l'aurore,
Des frères t'ont compris et te tendent la main.
Fantôme populaire,
La croix doit te sauver :
Le ciel dans sa colère,
Te fait marcher encor, mais tu dois arriver.

La Polka.

AIR : *De Nostradamus.*

(Le refrain se chante sur la mesure de la Polka).

Le choléra, las d'un trop long voyage,
S'est endormi sur des os décharnés :
Devant l'Anglais la gloire a fait naufrage,
De l'avenir les pas sont enchaînés.
Le juif errant touche au bout de sa course,
Mais la folie espère encor des fleurs :
Paris aura la Polka pour ressource,
Formons la danse (*bis*), oublions nos douleurs.
Allons donc, frappez du talon,
Ébranlez théâtre et salon :
Tra la la,
Dansez la Polka,
Dansera,
Demain qui pourra;
Faites sonner vos éperons,
Levez la jambe et nous rirons.

Le peuple, las de triomphes sans gloire,
Courbe la tête et ne croit plus à rien.
Car nos rhéteurs déshéritant l'histoire
Ont fait mentir le nom de citoyen.
A nos enfants notre torpeur funeste
De l'infamie impose le devoir.
Les dieux s'en vont; mais la Polka nous reste:
Formons la danse (*bis*), oublions notre espoir.
Allons donc, etc.

Tout pour de l'or! c'est le cri de notre âge;
Qu'y fait la gloire? elle ne se vend pas.
Mais des boursiers l'infâme agiotage
A des martyrs exploité le trépas.
La femme impure, indigne d'être amante,
Vend ses baisers et les surfait toujours.......
Mais la Polka n'en est pas moins charmante:
Formons la danse (*bis*), oublions nos amours.
Allons donc, etc.

De nos drapeaux quand se rit l'Angleterre,
Pour cette paix, qui n'est pas dans son cœur,
Combien d'affronts nous ramassons à terre,
Sans essuyer notre indigne rougeur!

Echauffons-nous, dansons, pauvres esclaves,
Fardons ainsi nos visages guerriers;
Applatissons la cendre de nos braves,
Formons la danse (*bis*), oublions nos lauriers.
Allons donc, etc.

Pour nous prouver que nous vivons encore,
Agitons-nous, trépignons avec bruit;
Pour nous cacher aux jours qui vont éclore,
Illuminons les pompes de la nuit.
Le Panthéon, c'est le jardin Mabille,
Chassons des morts l'ennuyeux souvenir.
L'archet frémit, la grisette sautille,
Formons la danse (*bis*), oublions l'avenir.
Allons donc, etc.

De nos aïeux les mœurs étaient barbares;
De nos plaisirs la grâce leur manqua;
Enfin pour nous les siècles moins avares
Ont de leur urne épanché... la Polka.
A ce nom seul, les partis se confondent,
La chambre oublie un discours commencé,

De l'avenir les héros se morfondent,
Formons la danse (*bis*), oublions le passé.
Allons donc, frappez du talon,
Ebranlez théâtre et salon :
Tra la la,
Dansez la Polka,
Dansera
Demain qui pourra;
Faites sonner vos éperons,
Levez la jambe et nous rirons!

Le bon Dieu à Paris.

Air : *Je vais Margot, etc.*

Parmi nos livres à tous prix,
On a fait le diable à Paris :
La chose est assez ordinaire.
Moi pour vous étonner un peu,
J'y veux amener le bon Dieu.
Père éternel,
Soyez bien paternel,
Ne vous mettez pas trop en colère.

Dans un parachute azuré,
Il descend du parquet ciré,
Où glisse parfois la prière,
Ses longs cheveux poudrés à blanc,
L'œil fixe et le menton tremblant.
Père, etc.

A Notre-Dame tout d'abord
Il va s'asseoir auprès d'un mort
Qui payait un beau luminaire.
Le bedeau lui dit : Vieux barbu,
Sortez d'ici, vous avez bu.
Père, etc.

Chez l'archevêque de Paris
Il veut s'introduire à tout prix ;
Mais il rencontre la portière.
Il dit son nom : Raison de plus,
Dit-elle, on ne vous reçoit plus.
Père, etc.

Il veut aller s'en plaindre au roi.
On le reçoit... comment? ma foi,
Je n'en dirai pas la manière.
— Tant pis, disait un tonsuré,
Le roi n'a pas été sacré.
Père, etc.

A la chambre des députés
Il voit des orateurs portés

Pour ou contre le ministère.
Mais lui, qui voit les cœurs ouverts,
Dit : Ces orateurs sont trop chers!
Père, etc.

Dans l'eau qu'il voulait enjamber,
Un omnibus le fait tomber;
Pauvre vieillard! que va-t-il faire?
Malgré le public inhumain,
Une fille lui tend la main.
Père, etc.

Voyant beaucoup de monde entrer,
A la Bourse il va se fourrer;
Mais on y rit de sa misère.
Sur son titre un juif, plus décent,
Veut lui prêter à vingt pour cent.
Père, etc.

Pour s'entendre louer le soir,
A Lorette il ne peut s'asseoir,

La chaise, hélas ! était trop chère....
Le bon Dieu remonte en ballon,
Et laisse tout à l'abandon.
Père éternel,
Soyez bien paternel,
Ne vous mettez pas trop en colère.

La Fille sans Nom.

Air : *Jeune fille aux yeux noirs.*

Pauvre fille sans nom, triste Fleur-de-Marie,
Qui te rendra l'espoir et les pures amours?
C'en est fait pour jamais, ta jeunesse est flétrie,
Et le monde à ses pieds te foulera toujours!
Plus de mère,
Rien sur terre;
Plus de chaste amitié!
Et personne
Ne lui donne
Un regard de pitié!

Quand le soir, exposée aux affronts de la rue,
Tu marchandes l'outrage avec ta faible voix,
Oh! dis-nous si ton âme aussi se prostitue,
Et si ton cœur espère un salut sur la croix?
Plus de mère, etc.

Quand le soleil tiédit les brises amoureuses,
Songes-tu quelquefois, sur ton lit profané,
Qu'il en éclaire aussi d'autres qui sont heureuses,
Et qui sur un sein pur bercent leur nouveau-né?
Plus de mère, etc.

Jamais dans ton enfer la paix ne doit descendre,
Plus de terme à tes maux dévorés tour à tour!..
Et peut-être le ciel t'avait fait un cœur tendre,
Où la vertu facile eût épuré l'amour!
Plus de mère, etc.

Ton asile est la tombe, ô pauvre enfant proscrite!
Cache avec soin tes pleurs, feins de ne rien sentir.
Les pleurs n'ont plus d'espoir, et ce monde hypocrite,
Ami du crime heureux, insulte au repentir.
Plus de mère, etc.

Pour toi, pauvre maudite, est-il une autre vie?
Si j'en crois ces arrêts émanés des autels,
Ta vie est un enfer d'un autre enfer suivie,
Et tes chagrins affreux seront seuls immortels.
Plus de mère, etc.

Mon cœur saigne pour toi quand je te vois sourire.
Sauve donc, ô mon Dieu! ton enfant qui se perd :
Son crime a devant toi les horreurs du martyre,
Et c'est être innocent que d'avoir tant souffert.
Plus de mère, etc.

L'Enfance d'Adèle.

AIR : *Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse.*

Enfant chérie, ô mon aimable Adèle,
Ange du Ciel sur ma route envoyé!
Comme un parfum d'une rose nouvelle,
J'ai près de toi respiré l'amitié.
Que chaque jour elle croisse embellie,
La jeune fleur, la rose que j'aimais!
Tu grandiras tous les jours plus jolie,
Mais nos amours ne vieilliront jamais.

Quand tu souris, il semble qu'un génie
D'un doigt folâtre efface mes douleurs,
Et dans mon âme une tendre harmonie
Mêle à ta voix ses concerts enchanteurs.

En vain pour moi le plaisir a des ailes,
Il t'a prêté son sourire et ses traits :
Le temps emporte au loin nos deux nacelles,
Mais nos amours ne vieilliront jamais.

Tu rajeunis ma précoce vieillesse
Des souvenirs de mon premier bonheur,
Et des ennuis de la froide sagesse
Ton cœur si pur a réveillé mon cœur.
En badinant tu m'as nommé ton père;
Que ce doux nom soit le mien désormais.
D'autres un jour te nommeront leur mère,
Mais nos amours ne vieilliront jamais.

Dans cette vie, oh! puissent, mon Adèle,
Tes pas légers ne trouver que des fleurs!
Mais souviens-toi de ton ami fidèle,
Si tes beaux yeux répandaient quelques pleurs!
Et si parfois la douleur nous rassemble,
Au sein de Dieu nous chercherons la paix,
Entre ses bras nous pleurerons ensemble :
Mais nos amours ne vieilliront jamais.

Sais–tu pourquoi nos yeux sont pleins de larmes,
Quand de tes yeux je contemple l'azur?
C'est qu'il est doux de rêver sans alarmes,
A la douceur d'un amour chaste et pur.
Le temps qui fuit doit-il jamais renaître,
Et mon bonheur prévoit-il des regrets?
Tu grandiras, nous vieillirons peut–être,
Mais nos amours ne vieilliront jamais.

La Liberté.

Air nouveau.

La liberté, vieux rêve du jeune âge,
Trahit toujours ses amants au réveil;
Mais loin des cours prolongeons, sous l'ombrage,
De notre espoir le crédule sommeil.
L'illusion, propice à la nature,
Dans les cités craint de se renfermer.
Dans les champs seuls, avec une âme pure,
On est libre encor de s'aimer.

Que nous faut-il pour être heureux au monde?
Un peu d'amour, de silence et d'oubli.
Laissons rouler au tourbillon qui gronde
Les hurlements d'un vulgaire avili!
D'amis vendus quand le peuple s'honore,
Loin du scandale allons cacher nos vœux.
Lorsqu'on est jeune et lorsqu'on s'aime encore,
On est libre encor d'être heureux.

Non, d'un tyran la puissance usurpée
Ne peut des cœurs emprisonner l'essor.
L'âme immortelle échappe à son épée,
Et nos mépris appauvrissent son or.
La vertu seule est libre sur la terre.
Le vice en vain croit se faire adorer;
Lorsqu'il triomphe en bravant le tonnerre,
    On est libre encor de pleurer.

Laissons rugir les haines de la rue:
Dieu seul est roi; son ministre est l'amour.
Tout oppresseur affranchit ceux qu'il tue,
Et les martyrs brisent les Dieux d'un jour.
Dans sa fierté quand notre âme s'exile,
Nul ne saurait l'atteindre et la flétrir :
Pour vivre pur lorsqu'on n'a plus d'asile,
    On est libre encor de mourir.

La Conversion du Diable.

AIR : *Un jour le bon Dieu, etc.*

Ayant dîné, le Diable, un soir,
Mit ses lunettes pour mieux voir.
En interrogeant ses registres,
De saint Ignace il vit les cuistres
Escamoter dévotement
Le monde et son gouvernement :
De la leçon, dit-il, moi je profite,
Cachons notre queue, et faisons-nous jésuite,
Faisons-nous, faisons-nous jésuite.

Quoi ! par trois siècles ébranché,
Cet arbre n'est pas arraché !
Et pour en replanter la graine,
La pauvre mécanique humaine

A creusé, d'un soc impuissant,
Des sillons inondés de sang!
De la raison la chute était prédite.
Cachons notre queue, etc.

Après trois jours d'un faux réveil
Le peuple est tombé de sommeil;
Pour le bercer dans ses lisières
Il faut des contes de grand'mères;
Puis, garrotté pendant qu'il dort,
Il va du sommeil à la mort.
La mort nourrit le corbeau parasite,
Cachons notre queue, etc.

A deux rois tombés, Dieu merci!
Le sacre a très mal réussi;
L'huile a fait glisser leur parure.
Les rois, depuis cette aventure,
Ne se font plus graisser le front:
Aussi leurs couronnes tiendront;
Mais pour user leur puissance maudite,
Cachons notre queue, etc.

Les ministres qui se font vieux
Lorgnent le royaume des cieux ;
Leurs employés vont pour salaire
Obtenir le saint scapulaire,
Et nous donnerons aux guerriers
Du buis bénit pour des lauriers.
Quand je vieillis, je dois me faire ermite,
Cachons notre queue, etc.

Puisque je ne crois plus à rien,
Je veux mourir en bon chrétien ;
Et quand la raison, par envie,
S'obstine à terminer ma vie,
Aux bigots je veux par écrit
Léguer ma griffe et mon esprit.
Ils vont prier pour que je ressuscite !
Cachons notre queue et faisons-nous jésuite,
Faisons-nous, faisons-nous jésuite.

Cesser d'Aimer!

Air : ***Soleil si doux au déclin de l'automne.***

Quoi vous doutez si je vous aime encore,
Quand mon cœur souffre et languit loin de vous!
Et cet amour que mon exil adore,
Vous l'outragez par des soupçons jaloux!
Lorsqu'à mes pleurs en secret je me livre,
Lui seul pourtant m'encourage à souffrir :
Sans être aimé si mon cœur ne peut vivre,
Cesser d'aimer serait deux fois mourir.

Je vous aimais au temps où nos deux âmes,
Rayons jumeaux du foyer créateur,
Montant au ciel sur quatre ailes de flammes.
Sentaient doubler leur vie et leur bonheur.
Par quelle erreur, vers leur chute entraînées,
Ont-elles pu s'isoler pour souffrir?
Puisque le ciel unit leurs destinées,
Cesser d'aimer serait deux fois mourir.

Quoi vous doutez si je vous aime encore!
Et le soleil sourit suave et pur,
La fleur renait aux soupirs de l'aurore,
Et les oiseaux palpitent dans l'azur!
Dieu n'a donc pas oublié la nature,
Et seul pourtant vous me laissez souffrir!
Mourir n'est rien quand l'âme est encor pure:
Cesser d'aimer serait deux fois mourir.

Je vous aimais quand votre âme naïve,
D'un saint retour payant encor ma foi,
Crédule aux soins de l'absence plaintive,
Ne pensait pas qu'on pût douter de moi.
Notre bonheur dût-il ne plus renaître,
Pour moi, jaloux de croire et de souffrir,
Douter de vous serait mourir peut-être:
Cesser d'aimer serait deux fois mourir!

Les Hirondelles.

AIR : *Depuis longtemps, gentille Annette.*

Déjà par bandes fraternelles,
Se rassemblent les hirondelles ;
On voit autour du vieux clocher,
Leur peuple entier se rapprocher.
Passez, passez, petites belles,
Passez, légères hirondelles :
Volez toujours,
Toujours, toujours.
Vous reviendrez quand viendront les beaux jours,
Vous reviendrez avec les amours.

Ainsi je vois ma pâle automne
Dégarnir mon front qui grisonne,
Et mes chansons prendre l'essor,
Me quitter, revenir encor.

Passez, passez, petites belles,
Passez, légères hirondelles :
Volez, etc.

De mes amours l'essaim volage
Fuit loin d'un arbre sans feuillage,
Et de mes jours, trop bien comptés,
S'en vont les folles voluptés.
Passez, passez, petites belles,
Passez, légères hirondelles :
Volez, etc.

Belle Aglaé, petite folle,
Reprends-moi ce baiser frivole ;
Rose, le jeu de tes beaux yeux
Me semble encor trop sérieux.
Passez, passez, petites belles,
Passez, légères hirondelles :
Volez, etc.

Adieu, beaux rêves de l'enfance,
Espoir d'amour, folle espérance,

Adieu, jeunesse aux traits si doux,
Adieu, gloire aux désirs jaloux.
Passez, passez, petites belles,
Passez, légères hirondelles :
Volez, etc.

Pour nous combien d'aimables choses
Ont l'immortalité des roses !
Et que de roses l'avenir
Refleurira de souvenir !
Passez, passez, petites belles,
Passez, légères hirondelles :
Volez, etc.

Après cette ombre qu'on ignore,
On dit qu'il est un jour encore.
Après l'hiver des jours mortels.
Est-il des printemps éternels?
Passez, passez, petites belles,
Passez, légères hirondelles :
Volez toujours,
Toujours, toujours,
Vous reviendrez quand viendront les beaux jours,
Vous reviendrez avec les amours.

La Folle.

Chanson composée à l'occasion de la mort de Mme Flora Tristan.

Air : *Quoi! morts tous deux dans cette chambre close.*

Il fut naguère une folle sublime,
Qui, pour le peuple abjurant son repos,
De la misère osa sonder l'abîme,
Et dans son cœur amassa nos sanglots;
Du genre humain rêvant d'être la mère,
Pour l'enfanter à son lointain bonheur,
Elle expira d'une immense douleur,
Sans imprimer de traces sur la terre!

Vous qui plaignez les bons cœurs égarés,
Sur son tombeau taisez-vous et pleurez!

Elle croyait qu'à la voix d'une femme
Le peuple enfant comprendrait l'avenir;
En un seul corps dont l'amour serait l'âme,
Les malheureux sans doute allaient s'unir.

Sa maternelle et crédule magie
Soufflait en l'air des palais enchantés,
Quand de la mort les pâles majestés
N'ouvraient qu'un temple à sa sainte énergie.

Vous qui plaignez les bons cœurs égarés,
Sur son tombeau taisez-vous et pleurez !

Forte d'amour et folle d'espérance,
Elle avait dit : l'univers m'entendra !
Lorsqu'à son aide elle appelait la France,
De la pitié le bel ange pleura.
Que de chagrins l'attendaient au passage !
Le peuple, hélas ! ne croit plus aux héros :
Craignant toujours qu'on n'exploitât ses maux,
De son amie, il navrait le courage.

Vous qui plaignez les bons cœurs égarés,
Sur son tombeau taisez-vous et pleurez !

N'ayant plus rien pour convaincre l'envie
Toujours habile à douter de son cœur,
Sans lui répondre elle donna sa vie,
Et prit l'essor vers un monde meilleur.

Elle mourut sans embrasser sa fille
Et sans revoir son fils abandonné.
Au pauvre peuple elle avait tout donné,
Ses pleurs, son sang, son âme et sa famille.

Vous qui plaignez les bons cœurs égarés,
Sur son tombeau taisez-vous et pleurez !

Notre âge impie est sourd aux voix qui pleurent,
Et les vertus tourmentent son orgueil;
Mais sa pitié doit croire à ceux qui meurent,
Et d'une femme épargner le cercueil!
Elle mourut heureuse et belle encore;
Sa cendre attend nos larmes et nos fleurs,
Mais son esprit vivra dans tous les cœurs
Qu'un saint amour alimente et dévore.

Vous qui plaignez les bons cœurs égarés,
Sur son tombeau taisez-vous et pleurez !

Unissez-vous pour l'aimer et la plaindre,
Vous ses enfants, pauvres et travailleurs :
Souvenez-vous que sa voix, sans rien craindre,
Dans l'atelier venait chercher nos cœurs !

Vous écrirez sur sa modeste pierre :
Elle mourut pour nous avoir aimés !
D'un noble cœur restes inanimés,
Que du trépas la nuit vous soit légère.

Vous qui plaignez les bons cœurs égarés,
Sur son tombeau taisez-vous et pleurez !

La Rêveuse.

A Mademoiselle Noemi ***.

Air : *Des amazones.*

Quoi ! vous aimez les jolis songes
Qui viennent bercer votre cœur,
Et de leurs gracieux mensonges,
Vous attendez un vain bonheur !
Pourquoi chercher ainsi loin de vous-même
L'ombre des biens que vous pourriez trouver !
Si vous m'aimiez autant que je vous aime,
Moi, j'aurais peur, j'aurais peur de rêver.

Parfois la nuit j'ai vu des anges,
Que vous pourriez rendre jaloux :
Des amours les tendres phalanges
N'ont rien d'aussi charmant que vous.

Si j'étais femme, ou déesse, ou mortelle,
Et si le ciel, soigneux de m'éprouver,
Ainsi que vous, m'avait fait douce et belle,
Moi, j'aurais peur, j'aurais peur de rêver.

Vous languissez, belle dormeuse,
Parmi vos songes bien aimés,
Et la nature est moins heureuse,
Car alors vos yeux sont fermés.
Oh! près de vous, pour inspirer ma lyre,
Si quelquefois heureux de me trouver,
J'entrevoyais vos regards me sourire,
Moi, j'aurais peur, j'aurais peur de rêver.

Si parfois la nuit indiscrète,
Abusant mon cœur endormi,
Fait qu'en sommeillant je répète
Le nom si doux de Noémi,
Je hais ce rêve et sa douceur cruelle,
Puisqu'au réveil je ne dois rien trouver;
Mais si le jour me ramenait près d'elle,
Moi, j'aurais peur, j'aurais peur de rêver.

Oui, je crains les jolis mensonges,
Depuis que j'ai vu vos beaux yeux;
Ils sont le plus doux de mes songes,
Et sans dormir j'en rêve mieux;
Ma chanson même alors cherche à vous plaire;
Punissez-la d'oser tant s'élever :
Mais si pourtant vous étiez moins sévère,
Moi, j'aurais peur, j'aurais peur de rêver.

Les petits ronds.

AIR : *Le premier pas.*

Les petits ronds sont toute la science
Du pauvre monde où nous nous égarons.
Voyez les jeux de la naïve enfance :
Elle se plaît à former, par sa danse,
Des petits ronds (*bis*).

Les petits ronds sont l'ébauche première
De l'artisan qu'au ciel nous connaîtrons ;
Lorsqu'il rêva le soleil et la terre,
Enfant peut-être, il s'amusait à faire
Des petits ronds (*bis*).

Les petits ronds sont toute la richesse
Des sots mortels qu'envain nous honorons.
A quoi se passe et languit la jeunesse ?
A ramasser pour la triste vieillesse
Des petits ronds (*bis*).

Des petits ronds embellissent la vie
Près d'un bon feu lorsque nous nous serrons;
Et l'amitié, par le bonheur suivie,
Aime à former, en dépit de l'envie,
Des petits ronds (*bis*).

Les petits ronds, sur la machine ronde,
Ouvrent la source où nous nous enivrons.
Dieu, sur le sein que son amour féconde,
N'a-t-il pas mis, pour le bonheur du monde,
Des petits ronds (*bis*).

Les petits ronds couronnent le poète,
Et font ces rois sous lesquels nous pleurons.
Que de grands cœurs ont bravé la tempête
Pour avoir droit de placer sur leur tête
Des petits ronds (*bis*).

Les petits ronds, quand la fortune augmente,
Font à l'avare aimer tous les affronts;
Le commerçant s'agite et se tourmente
Pour ajouter au chiffre de sa rente
Des petits ronds (*bis*).

Les petits ronds à notre premier père
Ont fait des maux qu'en vain nous déplorons.
Moi, si je vois tout en bien sur la terre,
C'est quand le vin laisse au fond de mon verre
Des petits ronds (*bis*).

La Fin du Monde.

Air : *Bon Désaugiers, mon camarade.*

Malgré la maladie anglaise
Qui compromet notre avenir,
A la bonne gaîté française
Donnons encore un souvenir.
En rêveurs notre siècle abonde
Et n'en est pas moins attristé ;
Paix, liberté,
Fraternité,
Gloire et vertu, tout n'est que vanité :
Et ce sera la fin du monde,
Quand nous perdrons notre gaîté.

De nos rimailleurs d'élégie
On ne lit plus les chants forcés :
C'est la tristesse dans l'orgie,
Ce sont des fous aux cœurs glacés.

De leur abondance inféconde
Craignons les superbes leçons :
Pauvres garçons!
J'ai des frissons
Quand leur beau feu s'endort sur des glaçons.
Et ce sera la fin du monde,
Quand je comprendrai leurs chansons.

Mais sur tes fleurs, ma douce amie,
Laisse mes lèvres se poser ;
Dis à ta pudeur endormie
D'oublier un tendre baiser.
En vain la vieillesse nous fronde,
Quand le ciel ne peut nous blâmer :
Pour nous former,
Nous animer,
D'un feu céleste il dut nous enflammer.
Et ce sera la fin du monde,
Quand nous ne pourrons plus aimer.

Mes amis, remplissez mon verre,
C'est la source de mon espoir.
En fait de deuil, moi, sur la terre,
Je n'aime que le raisin noir.

Ma cruche a la bedaine ronde,
Et mon coude n'est pas perclus.
Le ciel infus
Dans ce doux jus
Rayonne en moi par flux et par reflux,
Et ce sera la fin du monde,
Quand le vin ne coulera plus!

La Balayeuse.

Air : *De Nostradamus.*

De l'Éternel la servante soigneuse
Foulant aux pieds sceptres, bâtons et croix,
De l'univers, tranquille balayeuse,
Prépare à Dieu cette auberge des rois.
Des pieds mortels elle efface la fange
Et tout vain nom sur la poudre tracé :
Que l'avenir attende un nouvel ange,
La mort balaie, et le siècle est passé !

Que de faux noms ont attristé la gloire
Des vains succès de l'orgueil impuissant !
Que de débris ont encombré l'histoire
Où nous marchons sur des traces de sang !
Mais si la paix doit consoler la terre,
Et du plaisir couronner les élus,
Aux mains des rois Dieu reprend son tonnerre,
La mort balaie, et les rois ne sont plus !

Pour l'attirer vers des jours plus propices,
Quand l'espérance au peuple tend la main,
Que de flatteurs, brillantes immondices,
Fumier des cours, lui ferment le chemin;
Dieu fait un signe, et son doigt dans la tombe
Marque une place à tous ces fronts courbés;
Vers les petits redescend la colombe:
La mort balaie, et les grands sont tombés!

Les yeux troublés et la face rougie,
Buvant du pauvre et le sang et les pleurs,
Qu'un riche infâme épuise son orgie,
De son beau jour qu'il salisse les fleurs!
La nuit descend; son ivresse pesante
Dort sous la table où son corps s'est gorgé.
Dieu voit d'en haut cette ordure vivante:
La mort balaie, et le pauvre est vengé!

Le monde, hélas! est comme un temple auguste,
Poudreux encor des éclats du marteau;
La nef déserte espère un peuple juste,
Les murs naissants blanchissent leur cordeau.

Du grand penseur machine obéissante,
L'homme reçoit un salaire en sortant;
L'ouvrier siffle et le manœuvre chante;
La mort balaie, et l'univers attend!

La paix alors, pour nous séduire,
Sut remuer dans tous les cœurs
Ces chaînes que le ciel créa pour nous conduire,
Ces attraits dirigés par l'instinct du bonheur !
Oublions, etc.

Le mal disparaît de la terre,
Le mal c'est l'erreur du désir;
L'ensemble harmonieux a fait cesser la guerre,
Et l'usage prévient les abus du plaisir.
Oublions nos erreurs passées,
Le Ciel bénira l'avenir;
Chassons nos haines insensées:
Les fils de Dieu sont créés pour s'unir.

A Béranger.



Air : *Des troubadours.*

Patriarche de la chanson,
Nestor de l'allégresse,
Permets à ma jeunesse
De glaner après ta moisson.
Nos jours sans gloire
Et sans mémoire
Par tes chansons vont consoler l'histoire :
L'avenir doit nous protéger,
S'il ne garde pour nous juger
Que les beaux vers du charmant Béranger.

Va, ma chanson légère,
Va saluer ton père ;
Apprends de lui l'art de rire et de plaire.

Salut, toi, de Napoléon
Le Pindare et l'Homère!
Ce héros populaire
Légua son âme à ta chanson.
De nobles larmes
Baignant ses armes,
A ses lauriers tes fleurs mêlaient leurs charmes;
Toujours tes roses sans apprêts
Renaissant avec nos regrets,
Rajeuniront ses immortels cyprès.
Va, ma chanson, etc.

Combien plaît la simplicité
De ta sage folie,
Quand ta mélancolie
Sourit encore avec bonté!
Douce et sans haine
Elle m'entraîne
A plaindre aussi la pauvre espèce humaine.
Libre comme un oiseau des champs,
Sans courroux tu fuis les méchants,
Et tes désirs sont purs comme tes chants.
Va, ma chanson, etc.

Ta lyre a gâté les amours :
Car ces enfants volages,
Fous désormais ou sages
Sont sûrs d'être excusés toujours :
Quel front morose
Ta voix n'expose
A tout souffrir de Lisette ou de Rose.
Du plaisir qui s'est échappé
Ton rêve est-il préoccupé?
Ta muse au moins ne t'a jamais trompé.
Va, ma chanson, etc.

Si Minerve un soir assez tard
Chez Lisette attirée,
De Champagne enivrée,
Se montre nue à ton regard;
De ta malice
L'amour complice,
Par ses baisers défend qu'elle en rougisse,
Et sa pudeur si doucement
Sent tomber son voile charmant,
Qu'elle s'oublie et rit en s'endormant.
Va, ma chanson, etc.

La censure et ses vils procès,
Honte de notre histoire,
Des tourments de ta gloire
Ont affligé nos cœurs français.
La tyrannie,
Déjà punie,
De ses frayeurs accusait ton génie!
Mais les ombres de nos héros,
Troublant leurs timides bourreaux,
Jetaient des fleurs à travers tes barreaux.
Va, ma chanson, etc.

A toi, mon vieil Anacréon,
Repos, tâche accomplie,
Et colombe jolie,
Prix de ta dernière chanson!
Aux Dieux sévère,
Qu'elle préfère
A leur nectar la mousse de ton verre!
Moi, passereau sans aile encor,
Je cherche, en rêvant mon essor,
Les grains tombés près de tes gerbes d'or.
Va, ma chanson légère, etc.

Le Laboureur.

Air : *Du bon vieillard.*

Le ciel se couvre et l'éclair étincelle,
A l'horizon le nuage s'étend ;
Rien ne distrait le laboureur fidèle :
Sur sa charrue il s'appuie en chantant.
Laissons le soin des vents et des nuages
Au grand pasteur pour qui nous travaillons ;
Malgré l'éclair, la foudre et les orages
Le laboureur doit finir ses sillons.

Naguère on vit la puissance usurpée
Vaincre et punir un siècle ensanglanté :
Le travailleur pour soc prit une épée,
Et sillonna le monde épouvanté.
Puis, quand plus tard la liberté mourante
Vint se dresser devant ses bataillons,
Il répondit à l'Europe tremblante :
Le laboureur doit finir ses sillons!

Fils du destin, martyr humanitaire,
L'homme inspiré travaille ainsi les cœurs :
L'envie encor le poursuit sur la terre,
Quand le ciel s'ouvre à ses mânes vainqueurs.
Mais en vain gronde ou la haine ou la foudre,
Entre ses dents broyant tous les baillons,
La vérité met les sceptres en poudre !...
Le laboureur doit finir ses sillons,

Le laboureur, c'est le sort, c'est Dieu même !
L'homme à son joug n'est qu'un taureau soumis;
En vain s'étend le sillon du blasphème
Dans les cœurs vils de ses fiers ennemis,
L'orgueil bâtit ses Babels déicides,
Mais l'ouragan tient prêts ses tourbillons :
Malgré remparts, cités et pyramides,
Le laboureur doit finir ses sillons.

Le Messager.

Air : *Il faut partir, Agnès l'ordonne.*

On dit que la sybille antique
Jetait aux vents son livre obscur.
De mon œuvre moins prophétique
Je veux un messager plus sûr.
Si j'avais un ramier fidèle,
Je lui dirais : Bien loin des cours
Porte mes refrains sous ton aile,
Messager de paix et d'amours (*bis*).

Loin du bouge où l'on vend la gloire,
A des critiques impuissants,
Loin de l'envie à la dent noire,
J'aurais caché mes vers naissants.
Mais pour dire à ma jeune Adèle
Que son ami l'aime toujours,
Porte mes refrains sous ton aile,
Messager de paix et d'amours.

Ne va pas réveiller la haine
Qui sommeille au sein des pervers;
Crains aussi d'insulter la chaîne
D'un peuple amoureux de ses fers!
Mais pour que la saison nouvelle
Fasse encor chanter les beaux jours,
Porte mes refrains sous ton aile,
Messager de paix et d'amours!

S'il est un bon cœur solitaire,
Où l'amour se laisse adorer,
S'il est un ange de la terre
Qui sache encor rire et pleurer;
Vers une âme aussi fraternelle,
Qui peut-être attend leur secours,
Porte mes refrains sous ton aile,
Messager de paix et d'amours.

Si tu vois un pauvre qui pleure
Seul et proscrit dans l'univers,
Ne crains pas sa triste demeure,
Fais sous son toit glisser mes vers.

S'il sourit et s'il te rappelle,
Vers lui tu reviendras toujours.
Porte mes refrains sous ton aile,
Messager de paix et d'amours!

Tiens, voici ton léger message,
Prends ton vol, mes chants sont finis :
Sans l'affronter souffre l'orage,
Et que tes efforts soient bénis!
Que la carrière te soit belle!
Va donc, et prends garde aux vautours!
Porte mes refrains sous ton aile,
Messager de paix et d'amours.

LE RÊVE DE PROMÉTHÉE.

DEUXIÈME PARTIE.

LES TROIS HARMONIES.

DEUXIÈME PARTIE.

LE RÊVE DE PROMÉTHÉE.

Esquisses d'après l'Antique.

> Durant les souffrances, les heures, les années, les générations surviennent et s'oublient ; mais ensuite, affranchi de la loi présente, le génie aura vaincu : c'est sa pensée... Elle le soutient plus haut que les abîmes où il laisse se perdre par intervalle ce soupir d'une âme forte, cette parole inquiète et courageuse : *peut-être !* Et sans cesse le vautour revient, et le bruit de son aile livide est la seule réponse qui retentisse dans l'espace.
>
> (DE SÉNANCOURT, *les Rêveries*.)

LIVRE PREMIER.

Le Poète à l'Enfant.

Or, voici ce que dit le poète à l'enfant :
Embellis sur ton front mon laurier triomphant,
Et qu'à ton jeune orgueil mon amitié soit chère,
Car mes vœux sont rivaux des désirs de ta mère ;
Et si tu ne viens pas, docile, chaque soir,
Pour m'écouter chanter auprès de moi t'asseoir,

Et payer mes leçons par un tendre sourire,
Mes doigts vont oublier les cordes de ma lyre.
Viens, de soins délicats je veux t'environner;
T'aimer sans te le dire et sans t'importuner,
Comme un vieux chien fidèle aime son jeune maître
Et comme un serviteur l'enfant qu'il a vu naître.
Je veux suivre tes pas, deviner tes désirs,
Être heureux de ta joie et fier de tes plaisirs,
Que gardera longtemps mon oreille discrète.
Mais toi, sois fier aussi, jeune ami d'un poëte;
Car je suis ton abeille, et mon vol embaumé
N'est pas infructueux dans un parterre aimé,
Et je veux dans ton sein, ruche aimable et choisie,
Déposer un miel pur de belle poésie.
Viens donc auprès de moi : mes pinceaux aujourd'hui
Offriront à ton cœur des traits formés pour lui.
Je veux avec son voile et sa blanche tunique
T'amener par la main la poésie antique,
Applanir sous tes pas l'Olympe radieux,
Autour de ton sourire enchaîner tous les Dieux,
Et rajeunir pour toi les fleurs des anciens âges,
En t'offrant leur nectar conservé par les sages.
Au baiser des neuf sœurs, à leurs chastes amours,
Je veux apprivoiser le loisir de tes jours,

Et des vers dont Homère enrichissait Virgile,
Rendre à tes vœux la grâce indulgente et facile.
Ainsi la muse antique, offerte à tes plaisirs,
Préviendra la pudeur de tes premiers désirs,
Comme la nymphe habile à former l'ignorance,
D'un jeune adolescent attire l'innocence,
Le fait, timide encore, asseoir sur ses genoux
Et lui parle tout bas d'un ton flatteur et doux;
Ménage par degrés, aussi sage que belle,
Sa caresse prudente et presque maternelle;
Puis lui prend une main qu'elle fait approcher
De son sein qu'il admire et qu'il n'ose toucher;
Lui suggère tout bas ce qu'il tremble de dire,
Enhardit sur sa lèvre un plus malin sourire,
Accroît son trouble heureux qu'elle feint d'apaiser,
Et prête à sa rougeur le voile d'un baiser.

La Bacchante endormie.

Qui les réveillera dans l'antique Hellénie,
Ces doux rêves d'amour, de gloire et de génie,
Ces dieux aimant la vie et faibles comme nous,
Quand Vénus excitait ou calmait leur courroux?
Apollon, le poëte à la jeunesse blonde,
Neptune impétueux et changeant comme l'onde,
Hermès au doux langage, Hiacchus deux fois né,
Par l'enfant de Paphos Alcide efféminé,
Et la verte Cybèle et la Vénus marine,
Entrouvrant la blancheur d'une perle divine,
Et berçant ses attraits à demi découverts
Sur le duvet léger de l'écume des mers?

Qui nous rendra le Dieu, père de la vendange,
Son thyrse dédaigneux des dépouilles du Gange,
Tant que de raisins murs il rit environné,
Et son front virginal de pampres couronné;

Les satyres dansant autour du vieux Silène,
Ou poursuivant en vain les Nymphes dans la plaine?
Tandis que la Bacchante, aux vêtements épars,
Des faunes fatigués provoquant les regards,
Couvre de ses cheveux son urne renversée,
Et dort en souriant par l'ivresse bercée,
Deux folâtres amours ont vu fermer ses yeux :
L'un pose sur sa bouche un doigt mytérieux,
L'autre, avec un raisin qu'il presse sans rien dire.
De la folle dormeuse humecte le sourire...
La Bacchante murmure et s'agite en dormant;
Sa bouche à ce doux jus s'entrouvre mollement,
La flamme des rubis peint sa lèvre arrosée,
Et les songes heureux lui tombent en rosée.
Et toi, maître des Dieux, souverain Jupiter,
Tu laisses sommeiller la paresse de l'air.
Vas-tu donc, loin des yeux de Junon qui s'indigne,
Caresser une belle avec l'aile d'un cygne,
Ou, taureau trop aimé, nageant malgré ses pleurs,
D'Europe sur la mer disperses-tu les fleurs?
Remonte, ô Jupiter, sur la nue éclatante,
Balance de ton front la parure flottante,
Et de tes noirs cheveux que les frémissements
Ébranlent le Tartare et ses durs fondements!

Mais ton jour est fini, rayonnante chimère,
Et tu dors à jamais sur l'oreiller d'Homère.
Qu'il soit permis du moins de rêver tes autels
Et de pleurer un Dieu si semblable aux mortels!
Oui, tu vivras toujours dans les rêves des sages,
Les arts protégeront tes antiques images,
Et peut-être qu'un jour caché dans l'avenir
Rajeunira nos chants de ton vieux souvenir :
Car notre ingratitude a tant gémi dans l'ombre,
Le ciel en s'éloignant est devenu si sombre,
Et depuis que l'enfer a proscrit les amours,
Tant d'erreurs ont passé dans l'ennui de nos jours,
Que notre muse, en deuil de ses roses profanes,
Semble être parmi nous, vierge parmi les mânes,
La Nymphe que Pluton sur son char entraîna,
Et que pleurent encor les campagnes d'Enna!

Le Créateur.

Commençons par l'amour : l'amour a tout fait naître ;
Des hommes et des Dieux c'est le souverain maître.
Sa tristesse est la nuit, son sourire est le jour,
Et rien dans l'univers ne vit que par l'amour.
L'amour a tout fait naître et n'a point d'origine :
C'est le foyer brûlant de l'essence divine,
C'est le feu des esprits, et sa féconde ardeur
A du premier soleil allumé la splendeur.
Lui seul des éléments a terminé la guerre,
Quand l'air, la flamme et l'eau se disputaient la terre,
Et quand sur l'infini le chaos suspendu
Dormait d'un lourd sommeil dans l'espace étendu.
Du carquois de l'amour les flèches de lumière
Sillonnèrent d'abord la masse tout entière ;
Puis au sein du chaos lui-même il s'élança,
Sur les vagues de l'être en riant se berça,

Laissant autour de lui se soulever les ombres,
Et de l'antique nuit rouler les voiles sombres;
Puis d'un souffle vivant prompt à la pénétrer,
Pour créer l'univers, il n'eut qu'à respirer.
Enceinte de l'amour, la terre maternelle
Arrondit comme un œuf son écorce fidèle
Qui dissipe les eaux par ses douces chaleurs,
Et transpire l'amour en mille jets de fleurs.
Bientôt du créateur les flammes renfermées
S'échappèrent au jour en formes animées.
Sa colère forma les lions furieux;
Ses ruses, le serpent aux plis insidieux;
Sa douceur, la brebis et la colombe pure,
Les candides amours de toute la nature.
On vit alors la vigne embrasser les ormeaux,
Et la génisse en feu chercher les fiers taureaux.
Tout vécut, tout aima, tout s'empressa de naître :
Mais au monde naissant l'amour gardait un maître.
Quand son berceau de fleurs ombragé de forêts,
Quand le ciel et la terre et les eaux furent prêts,
Lui-même corrigeant ses ébauches difformes,
En lui de l'univers il résuma les formes,
De sa retraite alors s'élança triomphant,
Et vint sourire au ciel sous les traits d'un enfant;

Puis façonnant l'argile à son heureuse image,
Du premier des humains il orna le visage,
Et donnant à sa bouche un souffle ambitieux,
Il jeta dans son sein la semence des Dieux.

Vénus.

O Vénus aphrodite, ô belle Cythérée !
Les amours attelés à ta conque dorée,
Effleurant de leur vol la surface des mers,
Sous leurs pieds enfantins calment les flots amers.
De tes cheveux pesants ta main rose et divine
Presse le sel humide et la senteur marine,
Et les flots exprimés, gouttes de diamant,
Pleurent sur ton beau corps et glissent lentement.
Souriante à demi, penchant un peu la tête,
De la terre et des cieux tu rêves la conquête;
Et ton orgueil oublie, à ta suite entraîné,
Des sauvages tritons le cortége enchaîné,
Et les monstres des mers et les phoques difformes,
Qui traînant après toi leurs nageoires énormes,
Sillonnent longuement le crystal enchanté
Applani sous un ciel qu'épure ta beauté.

Salut, fille de l'onde et reine des tempêtes,
Que le printemps de l'âge assemble sur nos têtes,
Du soir et du matin, flambeau toujours chéri,
Nos jours sont consolés quand ton astre a souri,
Et de tes fureurs même insatiable amante,
Notre âme suit toujours ta main qui la tourmente.
Beauté, pouvoir divin, miroir délicieux,
Qui seul à notre amour fais comprendre les Dieux,
Des amours et du monde insidieuse mère,
Si cruelle à servir dans ta douleur amère,
Quoi que puissent tes yeux nous garder de douleur,
Sois pour nous cependant la mère du bonheur!
Et puissent les flots purs de la mer applanie
De leur voix à tes pas accorder l'harmonie,
Ou si ton pied léger daigne fouler encor
La terre des humains veuve du siècle d'or,
Puissent les noirs rochers t'offrir des fleurs écloses
Et les déserts surpris se cacher sous les roses;
A tes pieds délicats les tigres se coucher,
Les lions pour te voir en tremblant s'approcher,
Et l'homme, de ta gloire encor nouveau trophée,
Plus ému qu'aux accords de la lyre d'Orphée,
Sentir à ton aspect son cœur se ranimer,
Et renaître en pleurant au doux besoin d'aimer!

Chronos.

L'amour créa la terre et l'onde et le feu pur
Et l'immense Uranus au vêtement d'azur.
Je dirai d'Uranus les caresses cruelles
Et de la terre en pleurs les douleurs maternelles,
Quand d'un avare époux les efforts étouffants,
Dans son sein déchiré repoussaient ses enfants.
Le puissant Uranus au front paré d'étoiles,
Qui traîne lentement l'azur de ses longs voiles,
Étouffait dans le sein de leur mère Vesta
Trois fils que sa frayeur d'avance détesta.
La terre alors tira de son sein taciturne
Le fer tranchant et sûr dont elle arma Saturne,
Et lui montrant ses fils dans ses flancs outragés,
Elle en fit le sauveur de ses frères vengés.
L'invincible Chronos, le Temps à qui tout cède,
Eut pitié de sa mère et courut à son aide;
Il s'arma de la faulx, il surprit Uranus,
Osa porter le fer sur ses membres chenus,

Et du germe de vie il dépouilla son père,
Dont le sang irrité, répandu sur la terre,
Fit naître les géants et la pâle Erynnis
Et les sombres bourreaux des forfaits impunis.
Ainsi le Temps, vainqueur du ciel rendu stérile,
Apaisa les transports de son ardeur virile,
Et laissa reposer la terre en lui fermant
Le sein qu'elle épuisait d'un long enfantement.
Mais du grand Uranus la force retranchée
Dans la profonde mer, sanglante, fut cachée;
Saturne la lança parmi les flots amers,
Et le sang se mêlant à l'écume des mers
Fit naître la beauté, déesse dangereuse,
Mobile comme l'onde et non moins orageuse,
Qui pour venger sur nous la disgrâce du ciel,
Abreuve les humains de larmes et de fiel,
Et fait souvent passer le temps comme un vain songe.
Mais la faulx à la main le Temps s'éloigne et songe
Que ce fer, redouté des enfants d'Uranus,
Moissonnera bientôt les roses de Vénus.
Aux regrets des amours, vieillard inaccessible,
Il regarde couler son sablier terrible,
Et sous son pas rapide et toujours solennel,
Il compte les degrés de son cycle éternel.

Eros.

Tremble et laisse tomber ton tonnerre inutile,
Fier souverain des Dieux; vois cet enfant débile
Qui rit en apprêtant son arc et son carquois :
C'est le maître des Dieux, c'est le tyran des rois,
C'est lui qui dans les nuits où ta colère gronde,
Allume son flambeau pour rassurer le monde.
Mais aux cœurs, à son tour, lorsqu'il donne des fers,
Ton pouvoir ne peut rien pour sauver l'univers!
Présente donc tes mains aux liens qu'il t'apprête;
Soit qu'un cou de taureau doive fléchir ta tête,
Soit qu'une autre Léda d'un sein trop indulgent,
Doive presser encor ton plumage d'argent.
Crains, si tu résistais à ses premiers caprices,
De ce cruel enfant les sanglantes malices.
Taureau, d'un joug superbe il courberait ton front,
Et du fer à tes flancs il apprendrait l'affront;

Cygne, il t'enchaînerait à la conque légère,
Ou de tes vains soupirs riant avec sa mère,
Il irait, sans daigner t'honorer d'un coup d'œil,
Promener lentement ta honte et son orgueil.
Et vous, mortels, laissez l'Olympe et le Ténare
S'offenser d'un oubli qu'un peu d'encens répare;
Apaisez par vos pleurs tous les Dieux tour à tour,
Mais n'offensez jamais l'impitoyable amour.
Révérez son autel aux flammes invincibles,
Et son arc menaçant et ses flèches terribles.
Oh! redoutez surtout son sourire flatteur,
De sa naïveté le mensonge enchanteur,
Ses jeux d'enfant, sa voix si divine et si tendre,
Que la vertu soupire et s'oublie à l'entendre;
De son premier baiser les charmes innocents,
Et ce calme trompeur dont il berce nos sens.
Au sein trop confiant de la vierge timide,
Il aime à s'endormir comme un oiseau candide;
Il sommeille, elle rêve, et le souffle du Dieu,
La pénètre déjà d'une ivresse de feu.
Vierge, à quoi rêves-tu? ce n'est plus à ta mère,
Et ce Dieu trop connu par sa douceur amère,
Va rire, en s'éveillant, de tes pleurs superflus:
Mais toi, pauvre Naïs, tu ne dormiras plus!

Jupiter.

Le front majestueux du maître du tonnerre,
Indulgent et serein, s'incline vers la terre;
Sa foudre ne craint plus l'infernal ennemi
Et se tait sous les pieds de son aigle endormi.
Son sourcil calme et doux pardonne à la nature,
De paisibles clartés baignent sa chevelure,
Son paternel regard du ciel tarit les pleurs
Et réjouit la terre en travail de ses fleurs.
Mollement appuyé sur l'océan des nues,
Ses mains touchent du ciel les bornes inconnues :
L'une sous l'horizon plonge l'hiver jaloux
Et la pluie à l'œil morne et les vents en courroux;
L'autre, prête à bénir les fleurs qui vont éclore,
Ouvre aux beaux jours naissants les portes de l'aurore.
Mais lui, soleil vivant sans ombre et sans déclin,
Au-dessus des saisons toujours à son matin,

Seul il ne peut changer quand devant lui tout change,
Et des mondes épars il féconde la fange.
C'est pour nos tristes yeux, ceints du mortel bandeau,
Qu'il est né comme nous pour pleurer au berceau.
Pour nous, fils de Chronos, mais vainqueur de son père,
Il s'est fait de nos traits un voile débonnaire.
Il cherche nos plaisirs pour nous les faire aimer;
Par son divin ouvrage il se laisse charmer;
Il vient enorgueillir les humaines caresses,
Et pour leur pardonner il cède à nos faiblesses.
Mais tout ce qui séduit, tout ce qui plaît au cœur,
C'est lui, c'est son pouvoir paisiblement vainqueur.
Dans les chants amoureux qu'au poète il inspire,
C'est lui cygne divin qui renaît et soupire.
Impétueux taureau, métal insidieux,
Son pouvoir seul franchit l'océan furieux,
Rapproche les climats, comble les précipices
Et sauve des amants les jeunes artifices.
Car l'amour créateur, âme de Jupiter,
D'un souffle tout puissant féconde et remplit l'air;
Et s'il peut, sans blesser la majesté suprême,
Jusqu'aux vils animaux rabaisser Dieu lui-même,
C'est que du choc des sens ce feu mystérieux
Peut faire jaillir l'âme et renaître les Dieux;

C'est que les animaux sont les formes vivantes
Qui cachent du Logos les parcelles mouvantes :
A l'une il a dit force ; à l'autre il dit beauté.
Mais lorsqu'il nous appelle à l'immortalité,
Par les attraits divers des ombres animées,
Il attire vers lui nos âmes trop aimées,
Et quand nos yeux plus forts cherchent un nouveau jour,
Il sourit et se tait en nous montrant l'amour.

Parthénie.

Triple divinité, sévère Parthénie,
Toi, le plus immortel des rèves du génie,
Quand le monde, assouvi de molle volupté,
Fut altéré par toi d'éternelle beauté :
En révélant une âme aux Grâces amoureuses,
Tu leur donnas au ciel trois rivales heureuses,
Pour que leur jeune espoir devinât et comprît
Dans un culte à venir les grâces de l'esprit.
Mais soit que de Junon le sacré diadème
A vénérer ton front contraigne l'Amour même,
Quand de Lucine amie allumant le flambeau,
Tu rends leur innocence aux secrets du berceau,
De tes blanches vertus toujours jalouse, et belle
De la sainte beauté de l'épouse fidèle;
Soit que d'un casque d'or pressant tes cheveux blonds,
Tu fasses rayonner tes yeux glauques et longs

Sur les savants tissus où l'aiguille se joue,
Quand la lampe nocturne aime à pâlir ta joue,
Et quand le travail chaste, ennemi du sommeil,
Sait faire à ta nuit vierge attendre le soleil;
Soit qu'une jeune ardeur fasse sur le Ménale
Résonner d'un carquois ta course matinale;
Puis vienne à la fraîcheur d'un rivage abrité,
Punir en Calysto trop de crédulité,
Ou venger sur un front qu'un bois de cerf outrage
Les indiscrétions du mobile feuillage:
Reine des chastes nuits, vierge au croissant d'argent,
Prête à mon sommeil pur ton silence indulgent.
Pallas éveillera ma lampe travailleuse,
Et lui fera couler son huile ingénieuse,
Avant que de Junon l'oiseau dormant encor,
Étale au jour nouveau ses saphirs et son or.
Ainsi puisse toujours ta triade chérie
Inspirer dignement ma noble idolâtrie,
O femme à qui le ciel soumet nos premiers jours,
O mère des vertus, arbitre des amours!
Sois pure, et des humains les races seront pures;
Car Dieu sur tes enfants étend tes flétrissures,
Car, toujours malheureux, les coupables humains
Attendent l'innocence et la paix de tes mains,

Et toujours à tes pieds l'espérance fidèle
Invoquera la grâce et l'amour maternelle.
Tu viendras sur la terre, et l'Olympe à genoux
Descendra contempler tes traits humbles et doux.
Plus grande que l'orgueil, tu ne seras plus fière;
Tes lèvres fleuriront d'espoir et de prière,
Sous un nom plus divin les peuples t'aimeront,
Et mettront sous tes pieds le croissant de ton front.
Le beau nom de Marie alors aura des temples,
La vertu renaîtra de tes chastes exemples,
Et tu sauras donner, vierge et mère à la fois,
Et des fruits et des fleurs à l'arbre de la croix,
Quand, par tant d'innocence à tant d'amour unie,
La vierge expliquera le nom de Parthénie.

Pandore.

Jaloux de Jupiter, que trop d'encens honore,
Les Dieux ont médité la céleste Pandore :
Un nuage embaumé du long soupir des fleurs
De Phœbus printanier nuance les couleurs ;
Vénus y réfléchit ses formes adorées
Et les rayons flottants de ses tresses dorées ;
Cérès lui donne un corps plus pur qu'un froment pur ;
Neptune à ses regards prête un reflet d'azur ;
Les Grâces sous leurs doigts qui font naître les roses,
Entrouvrent mollement ses lèvres demi-closes,
Et viennent d'esquisser un sourire si doux,
Que celui de Vénus semble en être jaloux ;
De la jeune Vesta la main féconde et sage
Par deux globes jumeaux arrondit son corsage ;
Hébé qui les admire épanche en rougissant
Deux gouttes de nectar sur leur contour naissant ;

Minerve à ce beau corps forme une main savante ;
L'Amour, de son flambeau la touche,... elle est vivante.
Elle frémit, se cache, et s'étonne du jour,
Semble se souvenir en regardant l'Amour,
Se lève, essaie un pas, rougit, bégaie et pleure,
En rappelant de loin sa mémoire d'une heure.....
L'Amour lui prend la main, lui murmure d'oser ;
A sa bouche novice il apprend le baiser,
Il aspire et module une haleine amoureuse
Qui forme enfin ces mots : J'aime, je suis heureuse !
Heureuse mille fois, heureuse si les Dieux
N'eussent laissé tomber leur orgueil curieux
Dans cette âme d'enfant trop aisément tentée
Par un présent funeste aux fils d'Epiméthée !
Car la jalouse Iris, déguisant sa rougeur,
Apporte, de la part de Jupiter vengeur,
Une boîte fermée, en travail précieuse,
Pour tenter une main crédule et curieuse.
Sur le couvercle d'or Vulcain mit le Désir,
Enfant aux yeux bandés qui poursuit le Plaisir ;
Étendant les deux mains, il va prendre une rose
Que le Plaisir perfide en souriant arrose ;
Car il voit un serpent se glisser sous la fleur,
Et menacer déjà d'une amère douleur

Le chercheur aveuglé qui, plein de joie encore,
S'élance impatient vers un mal qu'il ignore.
Pandore a vu briller cet or insidieux,
Et reçoit le présent du Dieu rival des Dieux.
A peine de l'ouvrir elle entend la défense ;
Et d'espoir indiscret palpitante d'avance,
Avec Epiméthée elle y porte la main....
C'en est fait du repos du triste genre humain!
Car la mort, les chagrins, la famine, la guerre,
De la boîte échappés, sont tombés sur la terre.
Semences de l'enfer ! tristes fruits d'un regard!
Pour réparer ta faute il est déjà trop tard.
Ta boîte est refermée et retient l'espérance,
O Pandore! et ta main, qui fait notre souffrance,
En garde cependant un remède si doux,
Que l'homme te pardonne et pleure à tes genoux.
Symbole de la femme, hélas! qui nous égare,
On chérit de ta main les maux qu'elle répare;
Et quand du sort jaloux nous subissons la loi,
Pour trouver l'espérance il faut venir à toi :
Car le ciel indulgent, qui permet tes faiblesses,
Fait naître nos vertus d'une de tes caresses.

Apollon.

Dieu des vers et du jour, père à la lyre d'or,
De tes feux dans mon âme épanche le trésor.
Le ciel rit des splendeurs de ton divin sourire,
Et se meut en cadence aux accords de ta lyre.
Ton regard triomphant, tes accents fiers et doux
Des monstres des forêts enchaînent le courroux,
Aux plus âpres rochers apprennent la mollesse,
Et de l'homme naissant fléchissent la rudesse;
Père de la science et des saintes clartés,
Étends sur la pudeur des jeunes vérités
D'un vêtement discret la grâce transparente;
Fais-les marcher au son de ta lyre savante!
Logos, souffle vivant, verbe éternel de Dieu,
Sève de la nature, âme ardente du feu,
Toi qu'enfante en pleurant sous les traits de Latone,
L'errante humanité qui de son fruit s'étonne,

Quand Python poursuivant son fugitif amour,
Dans la nuit du trépas elle enfante le jour.
Mais tu devais percer de flèches de lumière
Le serpent de l'envie et de l'erreur grossière,
O poète Apollon, Dieu jeune au front vermeil,
Du monde et des esprits, Phœbus, double soleil.
Qu'un autre plus savant dise ton char splendide,
Et tes coursiers de flamme et leur fierté rapide;
Moi qui de l'Eridan consultai les échos,
Et de Cycnus mourant les lugubres sanglots,
Je crains que mon amante, Héliade fidèle,
Ne pleure en larmes d'ambre une chute nouvelle.
J'aime mieux te chercher aux champs, parmi les bois,
Et comme les troupeaux reconnaître ta voix.
Dieu pasteur, que souvent nos fleuves dans leur onde
Ont vu baigner le soir ta chevelure blonde,
J'aime à te plaindre encore, amant infortuné,
Couronnant tes regrets des restes de Daphné,
Ou dédaignant toujours la tête appesantie
Et les tristes regards de la pâle Clytie.
Hyacinthe expirant est si cher à mes pleurs!
Cyparisse est si beau dans ses jeunes douleurs,
Lorsque d'un cerf aimé, vengeur tendre et sévère,
Il expie en mourant un crime involontaire!

Oh! viens, bel Apollon, reviens chez les mortels!
J'ai déjà dans mon cœur relevé tes autels.
Viens, car du noir Python le sang pullule encore;
La nuit sombre s'étend et le monde t'ignore.
Viens nous sauver encor de l'ombre des forfaits
Et rendre à l'univers les beaux arts et la paix.

Diane.

La vierge des forêts, la déesse inégale,
Qui pare d'un croissant sa tête virginale,
A fait taire son arc et son brillant carquois;
L'écho ne redit plus les accents de sa voix,
Et rien n'alarme plus, sur son lit de fougère,
Les plaisirs maternels de la biche légère.
Dans les détours discrets du bois mystérieux,
Diane glisse à peine un pied silencieux,
Tremblante d'éveiller le feuillage sonore,
Et de perdre un soupir du chasseur qu'elle adore.
Pâlissante d'amour, vermeille de pudeur,
Elle vient dans la nuit cacher sa folle ardeur.
O Diane! ô déesse et trop belle et trop fière,
Que devaient épargner les douleurs de ta mère!
Tu crains donc maintenant le sourire du jour,
Tu sais enfin languir et tu connais l'amour!

Le zéphir se suspend aux rameaux qu'il balance,
Et sur le beau chasseur inclinée en silence,
Tu presses d'un baiser son front jeune et charmant
Et sa lèvre où l'espoir te sourit en dormant.
Ton char se ralentit; la nuit qui se prolonge,
De ton nouveau bonheur respecte le doux songe.
La seule Calysto que Jupiter aima,
Suivant d'un œil jaloux le sommet du Lathma,
Semble te reprocher ta pudeur trop sévère,
Insensible autrefois aux larmes d'une mère.
Mais ton orgueil de vierge est vaincu sans retour;
Ton veuvage altéré s'enivre enfin d'amour,
Et le dernier regret de ton vœu téméraire
S'en va, jouet des vents, avec la fleur légère
Et le dernier écho de tes pas dans les bois,
Et les sons oubliés de ton chaste carquois.

Antéros.

Heureux d'avoir vaincu Jupiter et le monde,
Cupidon s'endormait dans une paix profonde;
Le ciel vit son péril, car les arrêts du sort
Disent que pour l'amour le sommeil c'est la mort.
Aussitôt, pour suffire à des luttes égales,
On arme un autre enfant de six ailes rivales,
Et pour mieux de l'amour éveiller le courroux,
On lui prête un sourire et des traits aussi doux.
Industrieux enfant des arts et du génie!
Le Dieu qui par l'adresse entretient l'harmonie,
Et par des chaînes d'or doucement entrainés,
Fait marcher en troupeaux les mortels étonnés,
Le perfide Antéros naquit et prit son âme
Du sang de Jupiter et du sein d'une femme....
Mais déjà de l'amour rival insidieux,
Par ses premiers larcins il réjouit les Dieux,

Lorsqu'il prend l'arc terrible à l'enfant qui s'éveille
Et qui, pâle d'effroi d'une audace pareille,
Cherche ses traits vengeurs éprouvés tant de fois,
Et rougit en voyant qu'il n'a plus son carquois.
Alors les deux rivaux se mesurent, s'embrassent,
Leurs genoux sont tendus et leurs bras s'entrelassent,
Eros blessé d'orgueil a plus d'emportement,
Antéros est plus souple et tient plus fortement.
Leur querelle partage et les Dieux et la terre,
Et l'univers s'incline aux chances de leur guerre;
Car le sort abandonne aux jeux de ces enfants
Des empires altiers les destins triomphants,
Et ces deux grands dépits qu'un double espoir seconde,
Font en se balançant l'équilibre du monde.

Hermès.

Ce jeune Dieu si triste, à la tête penchée,
C'est Hermès : la Nature à ses pieds est couchée.
A son amant distrait elle offre ses trésors,
Et pour qu'il soit heureux s'épuise en vain efforts.
Vainqueur et dédaigneux de tant d'attraits dociles,
Il rêve en soupirant des succès moins faciles,
Et ployée à demi, sa taille de géant,
De la grandeur humaine accuse le néant.
Car si dès son enfance aux larcins aguerrie,
Il a pu de l'amour désarmer la furie;
S'il a pu du génie usurper le flambeau,
Prendre à Vénus son voile, à Thémis son bandeau,
Et de Mars éludant la vengeance trompée,
Par ruse et sans combat lui ravir son épée;
Si du Trident par lui Neptune désarmé
Se tourmente et mugit dans des ports enfermé,

Ne l'entretenez pas de sa triste victoire,
Et craignez de blesser la honte de sa gloire!
Le Commerce, il est vrai, rapproche pour sa main
Les bouts de l'univers qu'il touche avec dédain;
L'Éloquence, entraînant le cœur le plus farouche,
Nous lie aux chaînes d'or qu'elle prête à sa bouche;
Mais s'élevant toujours pour provoquer l'affront,
Son orgueil répoussé ride et pâlit son front.
Il a, poussant à bout son audace fatale,
Aux foudres du Très-Haut porté sa main rivale.
Mais de sa main brûlée en s'échappant, l'éclair
A dénoncé le crime au puissant Jupiter,
Et ce Dieu, du rebelle accablant le délire,
Joint au poids du pardon l'insulte d'un sourire.
Aussi depuis ce temps Hermès, le front baissé,
Repasse dans son cœur son effort insensé,
Et néglige à ses pieds sa bourse corruptrice,
Et de ses ailes d'or le magique artifice,
Et l'adroit caducée, emblème heureux des lois,
Qui savent accorder les serpents et les rois.

Les Carites.

Elles sont trois : l'amour à leur danse préside.
L'une a le doux maintien d'une vierge timide,
L'autre la molle ivresse et les yeux de l'amour,
La troisième a des traits aussi purs qu'un beau jour.
La première est l'enfant qui plaît sans savoir plaire,
La seconde est amante et l'autre est déjà mère.
Ainsi toute Vénus triomphe en leur beauté :
L'une rit de candeur, l'autre de volupté ;
La dernière en aimant rend la volupté pure,
Et d'un chaste sourire enchante la nature.
Les âges de la femme en ce groupe divin
Revivent immortels et se donnent la main.
Dans leur tendre abandon, simples et demi-nues,
Nul art ne fait mentir leurs formes ingénues ;
Belles de leur décence et de leur nudité,
Leurs pieds sur le gazon de rosée humecté,

En dérobent aux fleurs les perles matinales,
Aux fleurs qui de leurs doigts n'osent être rivales.
L'Æther, respectueux comme un trop jeune amant,
Dans son voile embaumé les étreint mollement;
Sur leurs flancs onduleux, sur leur sein qu'il caresse,
Le soleil de ses feux épure la tendresse;
Le zéphir captivé suspend son vol joyeux,
Touche leurs cheveux d'or et baise leurs beaux yeux;
Sur leur bouche il oublie et sa brillante épouse,
Et la rose qui meurt veuve, mais non jalouse:
Car Aglaé l'effleure, et ses faibles attraits
Vont sous des pas si doux s'effeuiller sans regrets.

Bacchus.

Evohé ! c'est Bacchus ! L'aigre son des cymbales
Et le bruit des hautbois et des doubles crotales,
Mêlés aux cris joyeux des satyres cornus ,
Accompagnent les chants des Faunes demi-nus :
Du héros de Nysa c'est le cortége étrange.
Voici le précepteur du dieu de la vendange ;
Sur son coursier grotesque il ne se soutient pas,
Sa tête sur son sein retombe à chaque pas,
Sur son ventre arrondi son sein velu se plie ;
Des petits dieux joufflus, enfants de la Folie,
Couronnent de raisins l'animal indolent,
Qui semble ménager son fardeau chancelant,
Silène est appuyé sur deux jeunes Bacchantes
Au sourire vermeil, aux épaules brillantes,
Qui remplissant sa tasse et conduisant sa main,
Aides malicieux, le barbouillent de vin.

Puis vient un chœur confus enluminé de lie :
Chèvres-pieds qui des boucs imitent la saillie,
Enfants nus et joyeux sur des chèvres montés,
Satyres ivres-morts par des Faunes portés,
Partout fracas de chants et de cris et de rire,
Danses, contorsions, hurlements et délire;
Tout répète Evohé! Tous les fronts sont en feu :
Voici,.... voici le char!.... Evohé! c'est le Dieu!
Beau de sa nudité molle et voluptueuse,
Un thyrse a soulevé sa main victorieuse,
Et des raisins dorés, diadème tremblant,
Ombragent à demi son front jeune et brillant.
Une douce langueur, satisfaite et paisible,
Fait comme sommeiller son sourire invincible;
Le repos de sa joue arrondit la fraîcheur;
Ses bras ont de Vénus la grâce et la blancheur;
Mais le tranquille orgueil dont son œil s'illumine,
Relève de ses traits la douceur féminine.
Jeune comme l'amour qu'il peut faire oublier,
Les tigres sous son joug sont heureux de plier,
Et disputent l'honneur à l'agile Panthère
De mordre les freins d'or dont Bacchus les modère.
Son char d'ivoire et d'or, avec art ciselé,
Fait voir le Gange en deuil, conquis et consolé,

Des guerriers désarmés, conduits par des Ménades,
Evan loin des banquets repoussant les Naïades,
Et le sommeil d'ivresse, heureusement rêveur,
Soumettant l'univers aux désirs d'un buveur.

Léda.

Celle qui rend les fleurs et les nymphes jalouses,
Reine entre les beautés comme entre les épouses,
Celle qui peut troubler l'Olympe radieux
En faisant soupirer le souverain des Dieux,
C'est la blanche Léda, l'épouse de Tyndare.
A l'heure où le soleil, de ses feux plus avare,
Descend, pour les cacher, au sein profond des mers,
Aux bords de l'Eurotas couronné d'arbres verts,
Elle va, dénouant sa chevelure blonde,
Confier son beau corps au silence de l'onde....
Elle est seule, et déjà ses voiles détachés
Révèlent au cristal mille trésors cachés:
Son sein, gonflé de grâce, au double fruit qui tremble,
Sa taille qui s'incline et se relève, et semble
Un ivoire poli d'un travail précieux,
Et son beau flanc mobile, au pli délicieux.

Astérie.

La mer se tait, la rive est brillante et paisible,
Et le zéphyr léger de son souffle insensible
Fait à peine frémir l'olivier de Délos,
Dont le feuillage vert s'élève au sein des flots.
Filles du vieux Nérée, aux longs cheveux humides,
Dites-nous Astérie et ses grâces timides,
Pour que Jupiter même à ses chastes douleurs
Donne encore avec vous des regrets et des pleurs !
S'indignant d'une ardeur trop peu respectueuse,
Astérie a plongé sous l'onde impétueuse,
Et du froid Océan déjà le voile amer
La dérobe aux désirs du brûlant Jupiter.
Les vierges de Doris en rougissant l'admirent;
Sans oser lui parler les Dieux marins soupirent;
Neptune en souriant veut calmer ses douleurs;
Mais toujours elle est triste, et de ses yeux en pleurs

L'amertume se mêle au sel amer des ondes;
Car la chaste exilée, en ses prisons profondes,
Croit pleurer son injure et pleure son amant.
Elle vient tous les soirs au bord du flot dormant,
A travers le cristal, revoir ce doux rivage,
Témoin de sa pudeur naguère si sauvage,
Et son bel œil rêveur qu'elle croit irrité,
Du ravisseur coupable y cherche la beauté.
Neptune qui la suit suspend sa rêverie,
Et lui dit: Vous aimez, vous aimez, Astérie!
Mais pour vous secourir dans ce malheur si doux,
Quand vous m'appellerez, mon pouvoir est à vous.
Filles du vieux Nérée, aux longs cheveux humides,
Dites-nous Astérie et ses grâces timides,
Pour que Jupiter même à ses chastes douleurs
Donne encore avec vous des regrets et des pleurs!
Elle ne répond rien, car elle espère encore
Les regrets plus soumis du grand Dieu qu'elle adore,
Et son silence même, annonçant son espoir,
A du Dieu de la mer accepté le pouvoir.
Mais un soir elle entend des plaintes sur la rive;
Elle accourt.... C'est sa sœur pleurante et fugitive,
Latone presque mère, éperdue, à genoux,
Qui de Junon jalouse implore le courroux.

Un serpent monstrueux la poursuit : affaiblie,
Elle ne peut plus fuir et Jupiter l'oublie !
Peut-être il change encor de nouvelles amours,
Et la lune huit fois n'a pas changé son cours !
Quoi, pour ma sœur !... déjà !... trahie et trop vengée !
Dit la pâle Astérie en sa douleur plongée ;
O Neptune, entends-moi ! je veux la secourir,
Et, pour punir l'ingrat,.... la sauver et mourir !
  Filles du vieux Nérée, aux longs cheveux humides,
Dites-nous Astérie et ses grâces timides,
Pour que Jupiter même à ses chastes douleurs
Donne encore avec vous des regrets et des pleurs !
  Elle dit. Son beau corps s'étend et se soulève ;
Son voile que le flot baigne comme une grève,
Grandit en s'avançant comme un port assuré.
Latone a vu surgir l'asile inespéré ;
Son pied tente déjà cette blancheur flottante,
Et ne reconnaît pas Astérie expirante,
Dont les cheveux verdis en touffes de roseaux
Pour se plaindre du ciel semblent sortir des eaux.
Ainsi la chaste sœur, rivale magnanime,
A de la sœur trop faible abrité le doux crime,
Et la pauvre Astérie est changée à jamais,
Heureuse de mourir en cachant ses bienfaits !

Maintenant c'est Délos, c'est l'île hospitalière,
Où l'amante au tombeau protége encor la mère,
En prêtant le soutien de sa virginité
Aux fruits de cet amour qu'elle n'a point goûté.
C'est ainsi qu'à l'objet de sa flamme outragée
Elle se fait pleurer trop noblement vengée,
Et laisse un Dieu trompeur, confus d'un tel effort,
Moins divin qu'Astérie et jaloux de sa mort.

Filles du vieux Nérée, aux longs cheveux humides,
Dites-nous Astérie et ses grâces timides,
Pour que Jupiter même à ses chastes douleurs
Donne encore avec vous des regrets et des pleurs!

La mer se tait, la rive est brillante et paisible,
Et le zéphyr léger de son souffle insensible
Fait à peine frémir l'olivier de Délos,
Dont le feuillage vert s'élève au sein des flots.

Le Rêve de Prométhée.

Epuisé de douleurs et de sang et de larmes,
Prométhée, étendu sur son triste rocher,
Altéré de la mort qu'il crut voir approcher,
Sourit affreusement à ses horribles charmes.
Pour la millième fois il se sentait mourir;
Sur ses regards éteints flottaient déjà les ombres.
De sa fièvre épuisée alors les rêves sombres
A ses yeux tournoyants semblèrent s'adoucir.
Le ciel sortait vainqueur du tombeau des nuages,
Et du déluge antique exilait les orages;
Il voyait Jupiter, souriant aux humains,
Pardonner leur naissance à ses coupables mains;
Les peuples, sous des fleurs foulant l'hydre étouffée,
S'assemblaient aux doux sons de la lyre d'Orphée;
Un culte gracieux d'harmonie et d'amour
D'un voile transparent revêtait la sagesse,

Et dans la coupe d'or que tenait la jeunesse,
Versait les souvenirs et l'oubli tour à tour,
Les souvenirs du ciel et l'oubli de nos peines;
Car les attraits de Dieu, jusqu'à nous descendus,
Formaient avec nos cœurs d'harmonieuses chaînes
Pour attirer nos vœux à l'Olympe rendus.
L'Eurotas, le Pénée et leurs rives fleuries,
Voyaient se dérouler de blanches théories,
Que les vaisseaux partants, adorés par les flots,
Promettaient aux autels de Delphe et de Délos;
Le temple était ami des arts et de la gloire,
Les mœurs en conservaient l'impérissable feu,
Et, sous des noms divers, un seul et même Dieu
Permettait aux héros l'Olympe de l'histoire.
Dans ce rayonnement de grâce et de bonheur
De noirs pressentiments poursuivaient Prométhée;
Car il sentait toujours une plaie à son cœur.
Déjà le jour pâlit à sa vue attristée:
Les sombres passions, les filles de l'enfer,
Ont respiré des sens la coupe enchanteresse,
Et de la volupté viennent souiller l'ivresse;
L'envie avec ses dents aiguise et tord le fer;
La débauche aux humains vend son ignominie
Et fait un pacte infâme avec la tyrannie.

Prométhée éperdu veut sauver ses enfants ;
Les dieux, trop complaisants pour cette engeance ingrate,
Lui prêtent le langage et les traits de Socrate,
Dont la vertu s'oppose aux vices triomphants ;
De l'homme qu'il relève il alarme les maîtres ;
Du ciel qu'il rend plus pur il offense les prêtres ;
Les serpents de l'envie ont enlacé ses pas,
Et ses rares amis ne le sauveront pas.
Déjà sa noble main tient la coupe fatale,
Et le monde oubliant la mort qu'il va tarir,
Ne sourit même pas du fou qui va mourir !
En sanglots étouffés son âme alors s'exhale ;
Sa bouche trouve encor d'anciens gémissements ;
Un affreux cri de joie avertit son oreille ;
Il reconnaît déja ses éternels tourments ;
Sa blessure éveillée en sursaut le réveille....

Il saignait étendu sur son lit de douleur,
Et son vautour cruel lui déchirait le cœur.

Le monstre a fatigué son bec longtemps avide ;
Et le vengeur sanglant des éternelles lois
De sa victime enfin laisse encore une fois
Le désespoir sans larme et la poitrine vide.

Prométhée expirant n'espère plus la mort,
Et dans un long sanglot sa faiblesse l'endort;
De son funeste rêve il poursuit le délire.....
Le ciel est pur encor, mais l'homme est enchaîné :
L'autel d'or fait mentir l'oracle profané,
Et les rois du poète ont acheté la lyre.
Déjà toute grandeur tombe avec la vertu;
Le Parthénon désert n'inspire plus les sages;
Vénus vend sa ceinture à d'indignes outrages,
Et de la chasteté le temple est abattu.
Mais la honte du maître ennoblit les esclaves;
Et tandis qu'au Forum un troupeau de rhéteurs,
Du pouvoir vieillissant pâles adulateurs,
Veulent des dieux muets affranchir ses entraves,
Au fond des cœurs aigris le sang a bouillonné...
Spartacus en tombant a fait trembler la terre.
On entend fermenter l'universelle guerre,
Car l'esclavage meurt et le vrai peuple est né!
L'intelligence enfin va dominer la force.
Par de lâches erreurs les dieux défigurés
Vont céder au vrai Dieu leurs temples épurés,
Et l'âme va percer sa fabuleuse écorce.
Le cœur encor saignant du supplice éternel,
Prométhée est caché sous des traits populaires;

Il veut fléchir de Dieu le courroux paternel,
Et du monde coupable épuiser les misères ;
Il menace les grands d'être petits un jour.
Mais c'est par la douceur qu'il résiste au superbe,
Et sous le nom de Christ, organe pur du verbe,
Il prêche le pardon, la justice et l'amour.
Mais un peuple volage et curieux d'idoles
Compromet la candeur de ses saintes paroles ;
Des prêtres envieux le dénoncent aux rois ;
Pour juger l'innocent les deux pouvoirs s'unissent ;
Ses disciples tremblants s'en vont ou le trahissent,
Et le vainqueur des dieux va mourir sur la croix !
Déjà sur son front pâle et déchiré d'épines
Une lente agonie a jeté son horreur :
Ses yeux qu'un ciel de fer presse de sa terreur,
Mêlent un sang plus rare à ses larmes divines ;
Jusqu'à lui des bourreaux s'élèvent les mépris ;
Sa mère abandonnée à ses pieds est assise ;
Le ciel ne répond plus à sa voix qui s'épuise,
Et ses enseignements n'ont pas été compris !
Mais il espère en vain le trépas qu'il implore :
Une douleur atroce a pénétré ses flancs,
Il sent sa chair frémir sous des ongles sanglants,
Rugit un cri terrible et se réveille encore.....

Il saignait étendu sur son lit de douleur,
Et son vautour cruel lui déchirait le cœur.

Le bourreau s'est repu des tourments qu'il aspire,
Et du sanglot vivant enfin la plainte expire:
Prométhée endormi voit la terreur des rois
A leur glaive hypocrite associer la croix.
La tyrannie a pris l'Évangile en otage
Et du peuple orphelin détourné l'héritage;
Du trône des Césars usurpateur sacré,
Sous son pied brodé d'or et du peuple adoré,
Un pontife, étalant une humilité feinte,
A foulé le contrat de l'égalité sainte;
De l'inquisition les lugubres flambeaux
Vont des premiers martyrs absoudre les bourreaux
Et le mensonge, assis dans la chaire vendue,
Éteint pour l'avenir la liberté perdue.
L'ignorance triomphe, et le peuple abruti
Traîne aux pieds des tyrans son instinct perverti.
Mais le monde asservi chancelle entre deux maîtres:
Le crime avait uni les rois avec les prêtres,
L'intérêt les sépare, et l'enfant vigoureux,
Le peuple apprend d'eux-même à s'insurger contre eux.

L'heure de la réforme a sonné ; Luther parle !
Le sang des protestants souille la main de Charle :
Il pâlit, le sien coule ; et son sceptre inhumain,
A tous ses successeurs glissera dans la main.
Les tyrans, écrasés du poids de leurs victimes,
Tendent les bras au peuple affranchi par leurs crimes ;
Le sang tardif d'un Dieu germe l'égalité,
Et le monde s'éveille en criant : liberté !
Alors plus endormi, l'insensé Prométhée
Croit voir tomber sa chaîne à ses membres ôtée ;
Il rêve de la paix un éternel retour,
Et que les traits d'Alcide ont tué son vautour.
Il se lève géant, il tend les bras, il crie
A son tour : liberté, fraternité, patrie !
Il marche, il veut courir.... Mais le rocher glissant
Le rejette meurtri dans un fleuve de sang ;
Et lorsqu'en s'agitant à peine il se soulève,
Tout a déjà changé dans son horrible rêve....
Aveugle moissonneur, le glaive du bourreau,
Promène de la mort l'effroyable niveau ;
Et du peuple vainqueur déjà les mains rougies
Des tyrans à leur tour ont absous les orgies ;
Des remords à son tour il connaît le tourment,
Et comme le salut implore un châtiment.

Alors à Prométhée il semble que la guerre
Lui présente une épée et lui montre la terre.
Il se lève, un coursier l'emporte sur son dos,
Et des peuples soumis courbe à ses pieds les flots.
Sa main, dont un signal enchaîne la victoire,
Dans le sang de l'honneur rebaptise la gloire,
Et, maîtré d'un orgueil que seul il peut guérir,
Il commande aux Français de vaincre ou de mourir.
Mais le monde envia ce sauveur trop superbe :
Un hiver vint flétrir ses soldats comme l'herbe,
Et ceux qui le suivaient pour vaincre et conquérir,
Ne le suivirent plus lorsqu'il fallut mourir!
Sous sa serre trompée il sentit fuir le monde,
Et tomba sur un roc emprisonné par l'onde,
En pleurant, d'un vain pleur, l'homme à ses fers rendu
Et sa gloire avilie et tant de sang perdu!
Alors le front brisé sous un double anathème,
Du Caucase il revoit l'inexorable jour,
Et son aigle irrité qui se change en vautour,
Et son supplice, hélas! toujours, toujours le même!

Il saignait étendu sur son lit de douleur,
Et son vautour cruel lui déchirait le cœur.

LIVRE DEUXIÈME.

PROLOGUE.

Pygmalion à Galathée.

A Mlle ***.

Ainsi votre beauté brave la beauté même,
Et vos yeux n'aiment rien de peur qu'on ne vous aime!
Tout le monde pourtant vous aime sans aveu :
Mais que serait-ce donc si vous aimiez un peu?
Vous dédaignez nos fleurs, rivale trop cruelle!
Je ne les défends pas, car vous êtes plus belle;
Mais près de vous mes vers, pâles et sans couleurs,
Seront-ils aujourd'hui plus heureux que les fleurs?

Si j'étais le sculpteur que l'antiquité vante
D'avoir su revêtir d'une grâce vivante
Le marbre caressé par un ciseau jaloux,
J'aurais fait ma statue aussi belle que vous,
Et je vous aurais dit : « O blanche Galathée,
» Qui me feriez heureux du sort de Prométhée,
» Pourquoi l'Amour rival prive-t-il de son feu
» Ces formes dont le rêve eût fait l'orgueil d'un Dieu !
» Le Génie et Vénus, en vous créant si belle,
» Auraient-ils épuisé leur puissance immortelle?
» Ou le ciel a-t-il craint, s'il vous donnait un cœur,
» De se faire un rival ou peut-être un vainqueur ?
» Que ne pourrait l'amour armé de tant de charmes!
» Mais les mortels pour vous répandraient trop de larmes,
» Et les dieux ont voulu, pour sauver les mortels,
» Que vous fussiez de marbre ainsi que leurs autels.
» Peut-être aussi votre âme a peur de trop paraître,
» Et n'attend qu'une sœur pour se faire connaître :
» Car elle ne veut pas que ses trésors divins,
» Profanés par l'amour des vulgaires humains,
» Soient avant la saison flétris comme ces roses
» Dès les premiers beaux jours imprudemment écloses.
» Peut-être que vos fleurs savent se renfermer,
» Et que vous n'aimez rien de peur de trop aimer.

» Car il faut à votre âme, ô belle indifférente,
» D'aussi belles amours que vous êtes charmante,
» Et le ciel, pour donner la vie à vos attraits,
» Médite encore un cœur aussi pur que vos traits. »

De mes jeunes essais à vous le second livre,
Ce sont des chants nouveaux qui n'aspirent qu'à vivre,
Et qui pour s'envoler et s'égayer au jour
N'attendent, comme vous, qu'un doux rayon d'amour.

Les Enfants.

La brune jeune fille à la paupière noire,
Dont un corail humide orne les dents d'ivoire,
Attire en cent détours l'enfant qui la poursuit
Jusqu'où les frais rameaux entrelacent leur nuit.
Là, son pied s'embarrasse et sur l'herbe chancelle;
Il la prend, elle tombe et l'entraîne avec elle;
Puis elle le retient s'il veut se relever,
Et demi-sérieuse elle semble rêver...
Non, reste près de moi, reposons-nous, sois sage;
Vois, l'alisier sur nous arrondit son feuillage;
Tes frères, dont ici l'on n'entend plus les pas,
S'ils veulent nous chercher, ne nous trouveront pas.
Car seule, avec toi seul j'aime à rester cachée,
Seule sur l'herbe tendre, et près de toi couchée,
Je voudrais tout le jour te voir et t'admirer,
Et te parler tout bas, et sourire et pleurer!

Je n'aime plus ces jeux qui me rendaient heureuse,
Et des enfants pour moi la joie est ennuyeuse.
J'ai treize ans, et déjà les bergers curieux
Disent que je suis belle et regardent mes yeux...
Je ne veux plus courir, laissons les fleurs éclore,
Reste assis près de moi, bien près, plus près encore...
Puisqu'on ne nous voit pas, je veux bien te laisser
Dans tes bras arrondis mollement me presser.
Ami, ne rougis pas: l'ombrage est solitaire,
Et je ne dirai pas tes baisers à ta mère.
Laisse-les me forcer de rougir à mon tour,
Et dis-moi si tu sais les secrets de l'amour.
Mon front sous tes baisers s'oublie et s'abandonne;
Vois, mes yeux sont fermés; je dors et je pardonne
Tout ce que ta malice à mon tendre sommeil
Apprendra de larcins oubliés au réveil.
Caresse mes cheveux, effleure mon visage;
Tiens, l'agrafe mobile a trahi mon corsage :
Ose... Quoi! ta main tremble! oh! moi, je n'ai pas peur,
Et pourtant mon cœur bat; tiens, sens battre mon cœur,
Il frémit de plaisir sous ta main qui le touche;
Je te dois des baisers... Tiens, prends-les sur ma bouche.
Il renaissent pour toi, volontaire moisson,
Comme on voit sous la faulx renaître le gazon.

Ah! grands dieux!... cette ronce au genou m'a blessée,
Endors avec ta main ma douleur caressée...
Dieux! si l'on nous voyait! Le feuillage a frémi,
L'on vient... fuyons!... silence! à demain, jeune ami.
  Elle a fui : sous ses pas l'herbe s'incline à peine,
Et gardant le parfum de sa naïve haleine,
L'enfant reste muet, immobile, pensif;
Il s'éloigne à la fin d'un pas inattentif
Et rougit malgré lui, sans en savoir la cause,
Quand ses gais compagnons, à la bouche de rose,
Viennent lui demander, parlant tous à la fois,
Quel jeu l'a si longtemps captivé dans les bois;
Car du joyeux printemps la saison ramenée
A couronné de fleurs sa quatorzième année;
Son âme qu'en silence il sent se réjouir,
Sous un premier baiser vient de s'épanouir;
Et pour le lendemain son désir berce encore
Je ne sais quel espoir qu'il rêve et qu'il ignore.

L'Origine des Sylphes.

Des sévères leçons jeune grâce oublieuse,
Vous venez près de moi, furtive et curieuse,
Apprendre les secrets qu'on révèle tout bas.
Je vais vous en dire un que vous n'oublierez pas.
Savez-vous quel mystère augmente les familles
Et fait au renouveau rêver les jeunes filles?
Vous avez dit peut-être à vos petites sœurs
Que les petits enfants viennent parmi les fleurs.
Eh bien, rien n'est plus vrai; ne riez pas encore.
Les âmes que du ciel un soupir fait éclore
Pour venir parmi nous chercher leur nid d'amour,
Glissent sur les rayons qu'attiédit un beau jour.
Papillons éthérés, beaux anges diaphanes,
Invisibles d'abord pour les yeux des profanes,
Ils vivent de clartés tant que le soleil luit,
Et dans les lys en fleurs ils se cachent la nuit.

La Boîte de Pandore.

Aglaé, vous savez la fable de Pandore,
Mais ce qu'assurément votre science ignore,
C'est que les dieux comme elle ont daigné vous former
Riche de tous leurs dons pour mieux vous faire aimer,
Et que, pour éprouver votre jeune sagesse,
Vénus vous a donné la boîte enchanteresse
Où dorment tous les maux à côté des plaisirs
Et l'espérance encor, nourrice des désirs.
Avec un soin jaloux cette boîte est fermée;
Mais dois-je pour vous seule, ô jeune bien-aimée!
En disant les secrets de ce don précieux
Contenter votre esprit à défaut de vos yeux?
Vous savez qu'Apollon, le père des oracles,
Du savoir pour ses fils applanit les miracles.
Or, quelquefois la nuit, il me fait en dormant
Voir de tous vos trésors le mystère charmant.

Vous peindrai-je d'abord la forme gracieuse
De ce bijou rebelle à ma main curieuse?
Comme les fruits de Perse au jus plein de fraîcheur,
Il referme sa grâce à l'image d'un cœur;
Mais si l'amour touchait sa serrure vermeille,
Il s'ouvrirait sans peine en forme de corbeille
Aux bords plus veloutés que la mousse des bois,
Où des roses d'amour fleuriraient tous les mois.
Et si votre indulgence à mon audace heureuse
Permettait d'en creuser la terre merveilleuse,
De ce rosier divin cultivé tous les jours
Les fleurs se chargeraient de beaux petits amours,
Qui, dormant arrondis dans leur coupe embaumée,
Gonfleraient le bouton de la rose fermée;
Puis la feraient éclore et volant pas essaim,
Reposés tour à tour baiseraient votre sein.
Leur lèvre, teinte encor de la rose natale,
Lui trouverait sans doute une sœur virginale,
Un bouton jeune encore, où ces enfants du ciel,
Abeilles du plaisir, puiseraient un doux miel.

A un Jeune Imprudent.

Amant des fleurs trop vite écloses,
N'en tourmente pas les boutons;
Ton rosier, quoique tu l'arroses,
N'aurait alors jamais de roses,
Et jaunirait sans rejetons.

Friand des amours d'Érigone,
Attends que le raisin plus mûr,
Répondant au vœu de Pomone,
Ombrage le front de l'automne
D'un bel or velouté d'azur.

N'agite pas la jeune branche
De ton arbre à peine fleuri;
De peur qu'à regret il n'épanche
L'espérance odorante et blanche
Du fruit que le temps eût muri.

Respecte la fraîcheur naïve
D'un myrte unique entre les fleurs ;
Ton impatience trop vive,
De l'aurore qui le cultive,
Ne doit pas en priver les pleurs !

De ton oiseau déjà rebelle
Retiens les efforts superflus ;
De peur que sa plume trop frêle
N'épuise l'effort de son aile
Et bientôt ne grandisse plus.

La fleur qui tombe est inodore ;
Les fruits verts manquent de saveur ;
Et les raisins, pressés d'éclore,
Trompent les baisers de l'aurore
Et l'espérance du buveur.

Laisse encor les beaux jours fidèles
Lentement gonfler et mûrir
Du plaisir les grappes nouvelles
Que doit cueillir la main des belles
Et que la tienne eût fait mourir.

Défends à ta main curieuse
De chercher trop vite à savoir
Ce que Vénus mystérieuse
Garde à la Bacchante amoureuse
Dont ta vigne est le doux espoir.

Si tu ravages les prémices
De ta vendange encore en fleurs,
Tu paieras bien cher tes caprices :
D'autres cueilleront les délices,
Qu'en vain poursuivront tes douleurs.

Puis de la récolte prochaine
Quand Bacchus marquera le jour,
Quand les nymphes au bon Silène
Offriront leur corbeille pleine
En chantant l'ivresse et l'amour,

A ta vigne à peine émondée
Languira, pour te faire affront,
D'une forme non décidée
Une grappe verte et ridée
Dont les Bacchantes se riront.

Ta douleur alors sera juste
En voyant les oiseaux d'amours
Dédaigner ton chétif arbuste
Et des jardins le Dieu robuste
Te deshériter pour toujours.

Les Promesses de l'Amour.

Jeune fille, ouvre-moi, je ne suis qu'un enfant;
Je suis seul, il fait froid, prends pitié, jeune belle.
N'entends-tu pas ma voix? — Ma mère me défend
D'ouvrir quand je suis seule. — Oh! ta mère est cruelle!
Jeune fille, ouvre-moi, je ne suis qu'un enfant!

Si tu m'ouvrais, jeune fille,
Je te donnerais trois fleurs:
L'une, à l'aube qui scintille,
Du matin berce les pleurs;
Le ciel la nomme Espérance,
Le soleil lui rit toujours,
Et la naïve innocence
Y voit naître les amours;
Au fond du calice humide,
Papillons ivres de miel,

Leur enfance y dort candide
Comme les regards du ciel.
La seconde est plus brillante,
Mais moins pure en ses couleurs;
Du midi l'heure brûlante
Y réfléchit ses chaleurs :
Aussi meurt-elle plus vite;
Mais sur un sein qui palpite,
Heureuse on la sent mourir.
Des voluptés c'est la rose,
Et les pleurs dont on l'arrose
La font parfois refleurir.
La troisième, fleur jolie
Que je voudrais te donner,
Au plaisir qui nous oublie
Nous engage à pardonner;
A l'heure silencieuse
Où la nature amoureuse
Fait ses adieux au soleil,
Le soir qui la fait éclore,
En la caressant la dore
D'un reflet tiède et vermeil.
Fleur pâle aux paisibles charmes,
Dont le calice d'azur

S'ouvre à nos dernières larmes,
Qu'elle éteint dans son miel pur;
Du passé riante image,
Qui nous tient lieu d'avenir,
Son arôme endort le sage:
C'est la fleur du souvenir.
Avec moi je les apporte,
Daigne au moins les recevoir;
Les vents sifflent, il fait noir,
Et je m'assieds à la porte.

Jeune fille, ouvre-moi, je ne suis qu'un enfant;
Je suis seul, il fait froid, prends pitié, jeune belle,
N'entends-tu pas ma voix?—Ma mère me défend
D'ouvrir quand je suis seule.—Oh! ta mère est cruelle,
Jeune fille, ouvre-moi, je ne suis qu'un enfant.

Si tu m'ouvrais, jeune belle,
Je t'offrirais un oiseau,
Toujours joyeux et fidèle,
Toujours caressant et beau.
Chantre à la voix merveilleuse,
Qui charmerait tes ennuis,

Et rendrait mélodieuse
La tristesse de tes nuits;
Oracle docile et tendre,
Il t'instruirait à comprendre
Les mystères de ton cœur,
Et ses chants sentis d'avance
Accorderaient leur cadence
A tes rêves de bonheur.
Alors soulevant ses voiles,
Le ciel serait ton amant,
Et ses divines étoiles
Te souriraient mollement;
Car mystérieux génie,
Cet oiseau, plein d'harmonie,
Émeut tout par ses accords,
Eveille et rajeunit l'âme,
Du ciel arrache la flamme,
Et fait revivre les morts.
Sa voix enivrante et pure
Sait de toute la nature
Répéter l'écho flatteur;
Il sait les amours des roses,
Et des lèvres demi-closes
Les soupirs et la moiteur.

Il caresse toutes choses
De la douceur de ses chants;
Sa voix s'enfle, se replie,
Roule, s'enfuit amollie;
Et comme on voit d'heureux champs
Boire à longs traits une eau pure,
Ainsi toute la nature
Aime ses accords touchants.
Il sait dire qu'on est belle,
Il sait deviner un nom,
Qu'en tremblant on se rappelle
Et que redit sa chanson.
Car toujours cet oiseau chante,
Gaîment quand l'âme est contente,
Tristement lorsqu'on se plaint,
Vaguement lorsqu'on soupire,
En tremblant lorsque l'on craint.
Même au plus profond silence
Il sait prêter des accords;
Il rassure l'innocence,
Il assoupit les remords.
Cet oiseau n'est point farouche:
Il chantera sur ta main,
Il mangera sur ta bouche,

Il dormira sur ton sein ;
Tu seras sa bien aimée...
Mais quoi ! je t'appelle en vain :
Ta porte encore est fermée !

Jeune fille, ouvre-moi, je ne suis qu'un enfant ;
Je suis seul, il fait froid, prends pitié, jeune belle,
N'entends-tu pas mes pleurs ? — Ma mère me défend
D'ouvrir quand je suis seule. — Oh ! ta mère est cruelle,
Jeune fille, ouvre-moi, je ne suis qu'un enfant.

Ouvre-moi, belle craintive,
Car je t'apporte un miroir ;
Tu n'iras plus, pour te voir,
Chercher celui de la rive ;
Le mien plus pur et plus beau
Réfléchira ta tendresse,
En donnant à ta jeunesse
Un éclat toujours nouveau.
Ce miroir a pour bordure
Les traits chéris d'un amant ;
Il saura de ta parure
T'inspirer tout l'agrément ;

Doux confident de tes larmes,
Reflet de tous tes désirs,
Il multipliera tes charmes
Et doublera tes plaisirs;
Des peines les plus muettes
Il comprendra la pudeur,
Et ses promesses discrètes
Enhardiront ta candeur.
Lui seul osera te dire
Ce qu'un beau sein qui soupire
Craint toujours de deviner,
Ce que tes rêves implorent,
Ce que tes désirs ignorent,
Ce que je puis te donner.
Il te dira, jeune belle,
Si ton espoir est fidèle,
Si ton jeune bien-aimé
Est bien celui qu'à tes songes
L'espérance avait nommé,
Ou si de trop doux mensonges
Avaient abusé ton cœur;
Et, dans sa glace enchantée,
Tu prendras, comme Protée,
Tous les aspects du bonheur.

Tu t'y verras innocente,
Puis rêveuse et pâlissante,
Puis rouge et noyant tes yeux
Dans une langueur humide,
Puis heureuse et moins timide
Dans tes soins mystérieux;
Et le miroir doux et tendre
Dira qu'on sait le comprendre:
Car ce gracieux miroir,
D'un jeune amant qui t'adore
Sans oser le dire encore,
Sera l'œil brillant et noir.
Si tu crains d'être amoureuse,
Quand tu le peux sans témoins,
Permets à ta vue au moins
D'être un instant curieuse!

Jeune fille, ouvre-moi, je ne suis qu'un enfant;
Je suis seul, il fait nuit, prends pitié, jeune belle!
N'entends-tu pas mes pleurs? — Ma mère me défend
D'ouvrir quand je suis seule. — Oh! ta mère est cruelle!
Jeune fille, ouvre-moi, je ne suis qu'un enfant.

Pour me cacher à ta mère,
Je me glisserais sans bruit

Dans ta chambre solitaire,
Comme un songe de la nuit.
Je suis beau comme un beau songe;
Et quand la lune prolonge
Ses rayons brisés sur l'eau,
Je chante comme un oiseau.
Ma bouche est une corbeille
De roses, fraîche et vermeille;
Mes yeux sont comme un miroir
Qui reflète ta pensée,
Et l'endormira bercée
Aux doux murmures du soir.
Mes mains encore innocentes,
Mignonnes et caressantes,
Lutineront tes cheveux,
Embrasseront ton corsage,
Toucheront ton beau visage
Et ton beau sein, si tu veux.
Que crains-tu de mon enfance?
Je t'apprendrai ma science,
Car je sais tous les secrets,
Et j'ai suivi Prométhée
Dans ses larcins indiscrets.
Du ciel la flamme empruntée

Obéit à mes désirs,
Et, d'une haleine facile,
Je fais tressaillir l'argile
Sous l'empreinte des plaisirs.
Donc, si tu veux, douce amie,
M'ouvrir la porte endormie,
Pour t'égayer, sur ton sein,
Sous tes yeux, à ton image,
Je formerai le visage
D'un petit enfant divin;
Tu lui serviras de mère,
Il dormira sur ton cœur;
Ses yeux verront la lumière,
Et souriront au bonheur.
Alors, par un doux mystère,
Ton sein de lait s'enflera,
Et l'enfant comme une abeille,
Avec sa bouche vermeille,
Au bouton se suspendra;
Et si, loin de ton asile,
Demain le destin m'exile,
Lui du moins te restera.
Vois-tu déjà son sourire
Reconnaître ton baiser,

Et ses lèvres se poser
Sur tes lèvres qu'il respire ?
Oh ! viens, jeune fille, oh ! viens,
C'est le bonheur que j'apporte ;
C'est un enfant, ne crains rien :
Jeune fille, ouvre la porte !

C'est ainsi que parlait le dangereux enfant.
La porte s'entrouvrit malgré la jeune belle ;
Elle oublie avec lui tout ce qu'on lui défend ;
Puis murmure, en pleurant de sa fuite cruelle :
Pourquoi l'ai-je écouté, ce dangereux enfant !.....
Jeunes filles, pleurez sur elle !....

Le Dieu des Jardins.

Parmi tous ces objets, nobles ou gracieux,
Parmi ces dieux divers, badins ou sérieux,
Dont l'antique Hellénie enrichissait son culte,
J'aime le vieux Priape avec sa barbe inculte,
Et sa faulx menaçante éloignant les voleurs,
Et son sceptre raidi toujours orné de fleurs.
De la fécondité c'est le naïf emblème :
Lui seul aux jeunes cœurs montre pourquoi l'on s'aime,
Et quel flambeau sacré répand le chaste feu
Qui nous rend créateurs à l'image de Dieu.
Car la fable, indulgente à l'amoureuse envie,
Ne versait point la honte aux sources de la vie,
Et le bonheur des sens, prémices de l'amour,
Promettait à l'esprit qu'il règnerait un jour;
Et de la volupté l'ivresse jaillissante
Caressait d'avenir l'humanité naissante;
Puisque l'âme, livrée à l'amoureux effort,
Ne peut être joyeuse en enfantant la mort.

Mais l'homme, toujours prompt à fuir dans les extrêmes,
Pour triompher des sens, flétrit les sens eux-mêmes;
Et veut, trop complaisant à de folles erreurs,
Du malheureux Athys répéter les fureurs.
Car Athys, autrefois dédaigneux de Cybèle,
Se trancha du plaisir la source paternelle,
Et, d'un culte nouveau prêtre déshonoré,
Cacha près des autels son opprobre sacré.
J'aime mieux qu'à Priape on donne pour offrandes
Des lys aux longs pistils enlacés en guirlandes,
Des ceintures qu'allonge un amoureux fardeau,
Et des voiles de lin vermeils d'un sang nouveau.
Je pense que le Dieu des jardins qu'il féconde,
De roses et d'enfants doit égayer le monde,
Sans être plus honteux que l'aurore ou l'amour,
Qui leur donne ses pleurs, ou leur verse le jour.
L'amour doit au plaisir sa rougeur enfantine;
L'aurore de la rose a la pudeur divine;
Mais la sainte pudeur, sœur de la volupté,
Ne rougit que d'amour et de timidité.
La honte est réservée à l'obscène impuissance
Dont la colère impie a trahi la vengeance,
Et dont l'orgueil jaloux voudrait anéantir
Un bonheur qu'elle outrage et ne peut ressentir.

Sans Amour.

Je ne demande pas ton cœur:
Nous ne possédons pas le nôtre;
Tu croirais le donner, qu'un autre
En serait demain le vainqueur.

Je ne demande pas ta main :
L'hymen soumet à trop de gêne,
Et légère aujourd'hui, sa chaîne
Nous serait trop lourde demain.

Je ne demande pas d'amour:
La demande serait frivole.
L'amour vient et l'amour s'envole,
Chacun doit l'attendre à son tour.

Mais je te demande un baiser
Que tes lèvres semblent attendre ;
Je te demande un regard tendre
Qui ne défende pas d'oser.

Je te demande tes bras nus,
Et tes épaules éclatantes,
Et les délices palpitantes
Sous tant de contours ingénus.

Je te demande ce flanc pur
Qui soutient ta taille élancée,
Avec sa blancheur nuancée
De petites veines d'azur.

Je te demande un seul instant
D'indulgence pour ton jeune âge,
Qui veuille saisir au passage
Le plaisir au vol inconstant.

Alors nos bras s'enlaceront.
Et nos baisers, dignes d'envie,
Se confondront, et de la vie
Tous les chagrins s'envoleront.

Tu sauras ce que mon désir
Cherchait sous la gaze envieuse ;
Et quelle est la fleur amoureuse
Que fait éclore le plaisir.

Qu'un autre aille raser l'écueil,
Qu'un autre, de sa proue avare,
Sillonne le tombeau d'Icare,
Où l'appelle un pareil orgueil !

Moi je sais un joli vallon
Entre deux collines d'albâtre ;
Une pelouse au crin folâtre
Y dessine un léger sillon.

Là je voudrais me retirer,
Las du travail et de la guerre ;
Car seul ce petit coin de terre
Me semble doux à labourer.

L'Amour muet.

Lorsqu'on sait bien aimer, on ne sait pas le dire.
L'amant qui peut songer aux grâces de la lyre,
Pour les faire avec art soupirer ou gémir,
Celui qui sait parler quand il devrait frémir,
Celui dont l'âme tiède et de chants occupée,
De la foudre à ta voix ne reste pas frappée,
Et qui peut en discours, perdant sa volupté,
Trouver des mots plus doux qu'un silence enchanté,
Celui-là de l'amour profane le mystère.
La douleur peut parler, l'amour aime à se taire.
L'océan peut mugir; mais l'abîme des cieux
Dans son immensité jouit silencieux,
Tandis que le soleil l'illuminant de joie
Étend sur son azur sa gloire qu'il déploie.
Ne me parle donc pas: laisse-moi t'adorer,
D'un avide regard longtemps te dévorer,
Et de pleurs tout baigné, sans savoir que je pleure,
[illegible]ternité dans mon rêve d'une heure.

L'Amour et Pandore.

Dans l'asile de Pandore
L'amour instruit en secret,
Devenu sage et discret,
N'est que plus aimable encore.
Il voulait donner pour prix
A sa belle hospitalière
La ceinture de sa mère
Ou la pomme de Paris.
Mais pour y bercer son rêve
D'innocence et de candeur,
Celle qu'aussi l'on nomme Ève,
Demande à son jeune élève
Le voile de la pudeur :
« Car la pudeur ingénue
« Sans voile n'est jamais nue ;

« Puis maintenant chaste et pur,
« Tu peux l'approcher sans crainte,
« Et de ses beaux yeux d'azur
« Voir la sérénité sainte ;
« Fais lui briller le désir
« Dans les cieux comme une étoile,
« Et tu lui prendras son voile
« Sans qu'elle pense à rougir. »

La Mère et la Fille.

Sur les fleurs de ma corbeille,
Ma mère, un enfant sommeille:
Il respire le baiser,
Et j'ai vu se reposer
Sur ses lèvres une abeille.
Cet enfant m'est trop connu,
Dit la mère de famille,
C'est l'amour; fuyez, ma fille,
Baissez les yeux, il est nu!
A quoi la jeune innocente :
Je n'en sais pas tant que vous;
Mais de cet enfant si doux
La candeur est si touchante,
Son front pur est si charmant,
Et ses deux lèvres de rose
Soupiraient tant doucement,
Que n'ai vu rien autre chose.

La Mort du Passereau.

TRADUIT DE CATULLE.

Pleurez, Grâces, pleurez, Amours,
Pleurez, amants dignes d'envie;
Du passereau de ma Lesbie
La mort a fini les beaux jours
Du passereau de ma Lesbie,
Ses délices et ses amours!
Il était doux et plein de grâces;
Elle l'aimait plus que ses yeux:
Il volait toujours sur ses traces.
Une vierge ne sait pas mieux
Connaître la voix maternelle;
A son beau sein toujours fidèle,
Il n'ouvrait jamais que pour elle
Son petit bec tendre et joyeux.

Maintenant le voilà dans l'ombre,
Égaré dans ce chemin sombre,
Que deux fois on ne peut franchir.
Oh ! c'est bien mal, ombres cruelles !
Eh quoi ! les choses les plus belles
Ne peuvent jamais vous fléchir !
Un si beau passereau ! méchantes !
Cher petit oiseau ! tu péris !
Et la plus tendre des amantes
Fatigue de larmes charmantes
Ses pauvres jolis yeux chéris.

Les Métamorphoses de l'Amour.

Le jeune enfant au carquois d'or
(Vous savez comment il se nomme)
Sous un baiser se change en homme,
Puis en enfance il tombe encor.
Enfant, il fait de l'innocence
Expirer la crédule enfance;
Lorsqu'il est homme et triomphant,
Il nous rend la jeunesse amère,
Et lorsqu'il redevient enfant,
La jeune fille devient mère.

Le Papillon.

Sous la forme d'un papillon
J'ai vu souvent un dieu volage
Caresser, sous un frais ombrage,
Les jeunes roses du vallon.
De ces fleurs vous pleuriez les charmes,
Et dans leur sein qui brille un jour,
Un papillon buvait vos larmes :
Ce papillon c'était l'amour.
Depuis, forcé d'être fidèle,
Il vous suit toujours, ô ma belle !
Mais comme il a trouvé vos pleurs
Plus suaves que l'ambroisie,
Il vous souffle la jalousie
Pour éterniser vos douleurs.

Le Lys et l'Abeille

Le jeune lys, amoureux de l'abeille,
Pleurait un jour de la voir s'en aller
Vers le palais d'une rose vermeille,
Et murmurait : que ne puis-je voler!
De miel pour toi ma coupe est épuisée,
Et vainement j'attendrai la rosée;
Avant le soir l'ennui va me flétrir...
Attends un peu : tu me verras mourir.
Ami, lui dit la trop fidèle image
D'une maîtresse égoïste et volage,
Il me suffit que tu sois tout à moi;
J'emporterai, dans ma course éthérée,
Ton miel choisi, ta poussière dorée;
J'emporterai ce que j'aimais en toi.

La Chute des Dieux.

ÉPODE.

I.

Jupiter, indigné des crimes de la terre,
Avait entre ses mains comprimé son tonnerre,
Et d'un ciel avili détourné ses regards;
Car l'Olympe, insultant aux souffrances du monde,
N'était pour les flatteurs qu'un cimetière immonde,
Que vendait leur bassesse aux forfaits des Césars.

Pour fuir un ciel terni d'ombres cadavéreuses,
L'aigle ayant replié ses ailes dédaigneuses,
Au bûcher de Caton retombait pour mourir;
Et ces dieux impunis, fugitifs de la vie,
Donnaient au vil serpent les ailes de l'envie,
Et remplaçaient la gloire en daignant la flétrir.

Ces tyrans dont la mort éternisait l'orgie,
S'enflaient d'un lâche encens sur la zône rougie,
Qu'à regret le soleil effleurait de son char;
Ils dormaient au long bruit des sanglots et des chaînes,
Et la vapeur du sang des victimes humaines
Distillait dans leur coupe un horrible nectar.

Ils dormaient, et l'esclave accusait le ciel vide,
Et le proscrit, laissant tomber sa faim livide,
Riait de voir aussi tomber le Parthénon :
La sagesse en mourant s'arrachait les entrailles,
Et les derniers Romains, hâtant leurs funérailles,
Disaient, le glaive au cœur : La vertu n'est qu'un nom!

II.

Or, un jour, une nuit profonde
Vers trois heures couvrit le monde;
Le soleil d'horreur se voila,
La terre en travail chancela;
Le chaos, comme une mer sombre,
Souleva les flots de son ombre;

On vit des fantômes passer
Dans l'horreur des mornes campagnes,
Et les nuages s'entasser
En épouvantables montagnes.

On vit se déployer un deuil silencieux,
Dont le mystère immense et la majesté sainte
Enveloppait la terre et l'abîme et les cieux
De tristesse et de crainte.

Alors se fit entendre un sanglot infini
Qui criait : Eloï lamma sabachtani!
Et les usurpateurs de l'Olympe en délire
Éclatèrent alors d'un effroyable rire
Qui mourut sans échos dans le ciel attristé.

III.

Ces deux voix proclamaient la double éternité!
Mais tout se confondait dans une erreur profonde :
Ceux qui riaient, voués au supplice du feu,
Perdaient en ce moment la royauté du monde....
Celui qui pleurait, c'était Dieu!

C'était Dieu torturé dans les douleurs humaines,
Et son verbe éternel mis à mort par nos lois,
Qui léguait tout son sang aux vengeances prochaines
Et son dernier mot à la croix !

Alors, dans leur enfer céleste,
Les imposteurs des nations
Buvaient une torpeur funeste
Dans l'or impur des fictions.
Soudain leur table étincelante
Devant eux tournoya sanglante,
Les fleurs séchèrent sur leur front;
Touchés des ailes de la foudre,
Leurs sceptres tombèrent en poudre;
L'écho sembla dire : ils mourront !
Dans leur coupe, soudain ternie,
Le vin, mélangeant ses couleurs,
Prit le sel douloureux des pleurs;
Leur chant fut un cri d'agonie...
En vain, sur son front insolent,
De Jupiter la fausse image
Retenait le lâche courage
De son diadème tremblant;

En vain le spectre d'un satyre
Tourmentait une infâme lyre,
Qu'il nommait celle d'Apollon ;
En vain les trois parques hideuses,
Sous les figures gracieuses
Des jeunes sœurs de Cupidon,
Essayaient encor de sourire ;
En vain l'espoir du sombre empire,
Le vice infâme, au teint plombé,
Polluait un chant doux et tendre ;
Un second cri se fit entendre,
Qui disait : l'Olympe est tombé !

IV.

Comme un pilote, dont l'ivresse
Ne sent pas le vaisseau boire l'onde et sombrer,
Tels, abrutis d'orgueil et blasés de mollesse,
Ces Dieux ne sentaient pas l'enfer les dévorer.
Cependant, épuré par le feu des tempêtes,
Le ciel déjà plus calme engloutissait leurs têtes

Et les laissait tomber dans le chaos profond,
Comme la vase immonde,
Quand se repose l'onde,
Lentement coule au fond.

V.

Mais quel bruit affreux les réveille
Et leur fait du cachot apercevoir la nuit?
Quel cri victorieux leur a blessé l'oreille?
C'est un vaincu qui les poursuit!
C'est le grand trompeur de la tombe,
C'est le peuple foulé par leur pouvoir qui tombe,
Relevé triomphant par la divinité;
C'est l'homme, vainqueur du mensonge,
Et qui du despotisme a chassé le vain songe,
Avec les rayons purs de l'humble vérité.
De l'enfer les portes se brisent,
Et ces dieux que déjà leurs sectaires méprisent,
Penchent leur front pâli sous l'arrêt de leur mort.
Voici la victime de Rome,
Voici le rédempteur de l'homme,
Voici le Dieu paisible et fort!

VI.

Il vient comme un guerrier paré de ses trophées :
D'Hercule sous ses pieds les Hydres étouffées
Marquent d'un sang impur la trace de ses pas ;
Sa main sanglante encore enchaîne le trépas.
De Phœbus sur son front la majesté rayonne,
La foudre est dans ses yeux, la gloire le couronne.
C'est Jupiter encor, mais sous un nouveau nom ;
Les cornes de Bacchus, de Moïse et d'Ammon,
Arment du saint agneau la douceur vengeresse,
Et sa voix a d'Hermès la force enchanteresse.
C'est dans un homme-Dieu l'Olympe réuni,
C'est le verbe donnant sa forme à l'infini,
C'est le regard de Dieu, devenu plus sévère,
Mais d'un éclat plus proche illuminant la terre,
Envoyé pour venger des pleurs qu'il vient tarir.
Il sait plus qu'être Dieu, car il a su mourir !
Sa vie a fatigué nos entraves qu'il brise,
Sa mort nous fait aimer la mort qu'il divinise :
Jupiter n'a connu que nos vagissements ;
Le Christ vient d'épuiser tous nos gémissements.

Il trompe nos douleurs en leur prêtant des charmes,
Et change en miel d'amour l'amertume des larmes.
C'est Pan, ce Dieu si doux, vainement redouté,
C'est le bel Adonis deux fois ressuscité,
C'est Apollon fondant l'universel empire;
Mais au fond de nos cœurs il a caché sa lyre,
Et lorsqu'il veut du ciel éveiller les échos,
Il fait chanter des pleurs et vibrer des sanglots.
Car sa parole sainte est la grande harmonie
Qui devra désormais inspirer tout génie,
L'immense poésie au charme triomphant,
Qui fait tenir le ciel dans les yeux d'un enfant,
Et qui fait répéter à la nature entière
L'hymne toujours nouveau qu'il nomme la prière;
C'est l'amour à ses feux rendant l'éternité,
Réjouissant le ciel du nom de charité,
Et retrempant les fleurs de sa couronne blanche
Dans les pleurs et le sang qu'avec joie il épanche.
Ombres, disparaissez! Oppresseurs, à genoux!
Mensonges de l'enfer, évanouissez-vous!

VII.

Adieu, bel enfant de Cythère...
Mais bientôt nos légendes d'or
Vont nous faire adorer encor
L'Amour sur le sein de sa mère.

Celui-là sera toujours pur,
Dormant, d'un beau sommeil céleste,
Sur le cœur aimant et modeste
De Marie au manteau d'azur.

Adieu, jeune amant de la lyre...
Mais le ciel, la terre et les eaux,
Mais les cèdres et les roseaux
Chantent le Dieu qui nous inspire.

Aimable tourment de nos cœurs,
Adieu, blonde Vénus marine...
De la mort nos désirs vainqueurs
Rêvent la chasteté divine.

Dormez, fantômes gracieux,
Dormez, amours de notre enfance;
Peut-être la douce espérance
Vous promet encor d'autres cieux.

Des humains antique nourrice,
Fable aux séduisantes leçons,
Puisse encore un soleil propice
Refleurir tes vieilles chansons!

Qu'importe la voix qui nous berce!
C'est toujours, par un même effort,
Le même fleuve qu'on traverse,
Le même Dieu qu'on trouve au port.

Vers le terme de ce voyage
Avançons sans nous alarmer:
Lorsqu'on sait souffrir on est sage,
On est bon lorsqu'on sait aimer.

Tous les dieux qui charment la vie
Sont fils d'un Dieu clément et bon,
Et je n'exile que l'envie
De mon indulgent Panthéon.

Epilogue.

Avez-vous excusé les écarts de ma lyre?
Et savez-vous pourquoi, fossoyeur studieux,
J'ai voulu, m'exposant aux affronts du sourire,
De leur noble poussière exhumer tous les Dieux?

C'est que je suis dévot aux phases du génie,
C'est que j'ai pour l'enfance un pieux souvenir,
C'est que le ciel dota le passé d'harmonie,
Comme il doit de pensée illustrer l'avenir.

C'est que je cherche Dieu sous les formes sacrées
Du Christ, de Jupiter et des dieux de Platon;
Formes qu'un jour doit voir, énigmes révérées,
Expliquer l'unité dans un seul Panthéon.

Car l'homme, tour à tour accomplissant ses âges,
Doit vivre par les sens, la pensée et l'amour;
L'amour est le dernier, mais c'est l'amour des sages:
Celui des passions est la fièvre d'un jour.

C'est l'amour éternel de la Trinité sainte,
Qui seul, amenant l'homme à la virilité,
Affranchira les lois d'erreur et de contrainte,
Et réalisera le nom de liberté.

La forme sert de règle aux sens qu'elle électrise,
Mais de Dieu l'hellénisme égara la beauté;
Puis vint l'abstraction par qui l'orgueil se brise,
Et qui par la synthèse arrive à l'unité.

Sous le chaste manteau de l'antique harmonie
Si j'ai des sens grossiers fait saillir les élans,
C'est qu'en berçant l'esprit les sens ont leur génie,
C'est que l'âme s'épure à leurs creusets brûlants.

Je n'ai point dans mes vers cherché d'accents bizarres;
Le monde a bien assez de ces rauques chanteurs,
D'un corrupteur sublime imitateurs barbares,
Et de leur vaine enflure imprudents délateurs.

Sachant que des soupirs ne comblent pas le vide,
Je n'ai point, grimaçant sous un masque emprunté,
D'une avare pitié, mendiant insipide,
Voulu par le malheur grandir ma nullité.

Le siècle est affadi de tant de larmes vaines,
Que je renonce au droit de me plaindre à mon tour.
Comme un pain de labeur je dévore mes peines,
Et je ne sais pleurer que de joie et d'amour.

LES TROIS HARMONIES.

TROISIÈME PARTIE.

HYMNES.

La Gnose.

Lorsque la flèche, oiseau docile,
Fend l'air de son bec acéré,
Et loin de la corde mobile
Dévore l'abîme azuré ;
Elle fouille au flanc des nuages,
Phoques de ces mers sans rivages,
Sillonne les plaines du jour,
Et va frapper, inattendue,
L'aigle à ses rayons suspendue,
Qui le contemple avec amour.

Ainsi ma rapide pensée,
Quand sa pointe a cherché les cieux,
Fuit, loin de la terre élancée,
Comme d'un arc ambitieux;
Elle monte et monte sans cesse,
Sa vitesse accroît sa vitesse,
Son vol par son vol est porté;
Et, déchirant tous les nuages,
Elle va, d'orage en orages,
Mordre son but épouvanté.

Mais laissant les aigles timides
Sous leur soleil pâle et glacé,
Plus haut que ses rayons humides,
Plus haut que son orbe éclipsé,
L'oiseau que suit ma flèche agile
Est cet aigle de l'Évangile
Dont les cris, aux foudres pareils,
Forcent la nature à se taire.
Proclament le verbe à la terre,
Et font tressaillir les soleils.

Car cet aigle aux serres de flamme
M'a pris mon enfant bien-aimé :

Le rêve adoré de mon âme,
L'amour que je m'étais formé.
Quand sous un poétique ombrage,
Laissant s'enivrer mon jeune âge
Avec le plaisir triomphant,
Au sein d'une rose choisie,
Sous un souffle de poésie
J'avais vu naître un bel enfant.

Sous les doigts des grâces antiques
Semblaient se jouer ses cheveux,
Et les ris anacréontiques
Sur sa bouche exprimaient mes vœux.
Ses lèvres, brillantes jumelles,
Pressaient la grappe pour mamelles;
Et de ce jus doux et sacré
Sa langue à loisir arrosée
Laissait retomber en rosée
Un chant par le monde adoré.

Tel était l'amour de mes songes;
Je le berçais parmi des fleurs,
Et je lui chantais les mensonges
Ou de ma joie ou de mes pleurs.

Quand l'aigle aux ailes de tonnerre
Le prit dans sa terrible serre,
Malgré mon courroux insensé,
Et me laissa, seul et sans armes,
Lever au ciel mes yeux en larmes,
Près de son berceau renversé.

Mais une fureur inconnue
Prête son aile à mes efforts,
Et me chasse, à travers la nue,
Loin des nerfs tremblants de mon corps.
Mon âme est la flèche qui vole :
Après l'oiseau de la parole
Je me précipite, altéré,
Jusqu'au ciel sûr de le surprendre ;
Dans son cœur je cherche à reprendre
Mon amour qu'il a dévoré.

J'ai traversé la nuit immense
Où nagent nos astres mourants,
Et je vois le jour qui commence
A blanchir les quatre torrents.
Sous moi plongent les cieux nocturnes,
Qui, par sept degrés taciturnes,

Font monter le sommeil d'Hyla
Jusqu'à cette porte adorée
Où s'étend la gloire dorée
Dont la parole se voila.

Puis, par sept degrés de lumière,
S'élève encore vers le jour
L'âme, angélique aventurière,
Jusqu'aux sept degrés de l'amour.
Ainsi l'échelle prophétique
Perce le triple ciel mystique,
Et Dieu sur elle est appuyé :
L'échelle est rouge, blanche et noire;
Son sommet plonge dans la gloire,
Et son pied dans l'ombre est noyé.

L'enfer est l'ombre que Dieu même
Projette en se voilant d'un corps;
Et l'hymne répond au blasphème
Par d'inséparables accords.
Pour l'emplir Dieu creusa le vide;
La soif de notre cœur avide
Est un mal qu'il aime à guérir.
L'ennui d'un jour rêve nos vices;

Mais l'amour transforme en délices
Les maux qu'ils nous ont fait souffrir.

Aussi l'amour cherche la haine;
Le bien du mal est amoureux;
Christ épouse la faute humaine
Dans le sang d'un lit douloureux;
De David, l'incestueux père,
Sa naissance absout l'adultère,
Et les crimes de Salomon;
Et, pour racheter leurs victimes,
Sa mort d'abîmes en abîmes
Poursuit la chute du démon.

Sa croix brise les sombres portes
Des citadelles de l'orgueil,
Et sur leurs obscures cohortes
L'amour fait rayonner son œil.
Les quatre fleuves symboliques
De ses blessures pacifiques
Coulent jusqu'au fond des enfers :
L'abîme frémit et s'étonne,
Et de sa flamme qui bouillonne
Jaillit un nouvel univers.

Que tout chante et se réjouisse !
Dieu seul vit; Dieu seul remplit tout :
Le triomphe naît du supplice,
Et le bien du mal qu'il absout.
Les larmes de la Madeleine,
Comme une céleste fontaine,
Font refleurir la chasteté.
Le réveil explique nos songes,
Et dans les langes des mensonges
Grandit la simple vérité.

Mais silence, silence encore !
Car le monde, altéré d'amour,
Garde pour la nouvelle aurore
Ses secrets de la fin du jour.
Dans son mystérieux symbole,
Réchauffons l'antique parole
Sur notre cœur obéissant :
Le jour où notre espoir se fonde
Doit s'annoncer lui-même au monde
Par un sourire éblouissant.

Retournons dans ces sanctuaires
Depuis trop longtemps délaissés,

Et suivons la foi de nos pères,
Le cœur simple et les yeux baissés.
Quand Dieu, brisant sa sépulture,
Mit un terme pour la nature
Aux jours d'épreuve et de douleurs,
Il consola d'abord les âmes
De ceux qui, près des saintes femmes,
Apportaient du baume et des pleurs.

Les Correspondances.

Le sentiment des harmonies extérieures fait les poètes.

L'intelligence des harmonies intérieures fait les prophètes.

Quand succombent nos sens débiles
Aux enchantements du sommeil,
Le pinceau des songes mobiles
Présente à l'âme un faux réveil.
Alors nos vagues fantaisies
De formes au hasard choisies
Colorent leur égarement :
Toute idée enfante une image,
Et les formes sont un langage
Que nous nous parlons en dormant.

Le rêve est le miroir de l'âme;
Ses élans planent sur les airs,
Ses désirs s'allument en flamme,
Ses chagrins la chargent de fers;

La terreur dont elle est la proie
Se change en monstre qui la broie
De ses hideux embrassements ;
Et ses espérances chéries
S'étendent en ombres fleuries
Sur des paysages charmants.

Par une secrète harmonie,
La terre ainsi répond aux cieux,
Et l'instinct sacré du génie
Voit leur lien mystérieux.
Notre vie est un plus long rêve,
Et ce que la mort nous enlève
Trouve au ciel sa réalité.
En dormant nous rêvons la vie,
Mais la veille, au temps asservie,
N'est qu'un rêve d'éternité.

Formé de visibles paroles,
Ce monde est le songe de Dieu ;
Son verbe en choisit les symboles,
L'esprit les remplit de son feu.
C'est cette écriture vivante,
D'amour, de gloire et d'épouvante,

Que pour nous Jésus retrouva ;
Car toute science cachée
N'est qu'une lettre détachée
Du nom sacré de Jéhova.

C'est là que lisent les prophètes ;
Et ceux dont les yeux sont ouverts
Sont d'eux-mêmes les interprètes
De l'énigme de l'univers :
Les astres, serviteurs mystiques,
Tracent en signes elliptiques
Le mot que le Seigneur écrit ;
Et la terre, à sa voix naissante,
N'est qu'une cire obéissante
Sous le cachet de son esprit.

Tout signe exprime une pensée,
Et toute forme dans les cieux
Est une figure tracée
Par le penseur mystérieux,
Depuis l'herbe de la campagne
Jusqu'au cèdre de la montagne,
De l'aigle jusqu'au moucheron,
Depuis l'éléphant, masse informe,

Et la baleine, plus énorme,
Jusqu'à l'invisible ciron.

Comme les soleils dans l'espace
Indiquent leur route aux soleils,
Comme le jour qui brille et passe
Promet aux cieux des jours pareils;
Ainsi, par un calcul possible,
L'invisible est dans le visible,
Le passé prédit l'avenir;
Et, dans Ninive confondue,
La prophétie inattendue
N'est que la voix d'un souvenir.

Rien n'est muet dans la nature
Pour qui sait en suivre les lois :
Les astres ont une écriture,
Les fleurs des champs ont une voix,
Verbe éclatant dans les nuits sombres,
Mots rigoureux comme des nombres,
Voix dont tout bruit n'est qu'un écho,
Et qui fait mouvoir tous les êtres,
Comme jadis le cri des prêtres
Faisait tressaillir Jéricho.

Passez, passez, sans rien comprendre,
Vain troupeau d'aveugles penseurs!
Le néant dort pour vous attendre
Auprès des chimères ses sœurs.
Mais, dans l'éternelle pensée,
Votre route est déjà tracée,
Et tous vos systèmes obscurs
Rehaussent d'une ombre effrayante
Cette inscription flamboyante
Que les rois lisent sur les murs.

Mais que l'âme simple et fidèle,
En attendant l'agneau vainqueur,
Ecoute, active sentinelle,
Le verbe de Dieu dans son cœur:
Car toute pensée extatique
Est comme une onde sympathique,
Où se reflète l'univers;
Et l'âme, à soi-même attentive,
Comme le pêcheur sur la rive
Peut contempler les cieux ouverts.

Les Anges.

Lorsqu'un rayon du verbe a fait éclore un monde,
Sa chaleur amoureuse avec soin le féconde
Comme un germe béni,
L'épanouit en fleur, le couronne de charmes,
Afin qu'en miel de grâce il garde quelques larmes
De l'amour infini.
Cet amour qui descend, éternelle rosée,
Pour tout espoir naissant sous les printemps du ciel,
Et qui doit rendre à Dieu dans un céleste miel,
Tout l'arome des fleurs dont l'urne est épuisée :
C'est le souffle créateur
Qui fait sentir Dieu même à la terre ravie,
Et qui fait circuler et remonter la vie
Du sein de la nature au sein de son auteur.

Où le rayon s'arrête il se condense en flamme;
Sa lumière est le corps dont sa chaleur est l'âme;

Il tourne autour d'un point;
Puis la flamme en croissant se couvre de fumée,
Et rejette au dehors une lave enflammée
Qu'elle ne perce point.
Le globe alors durcit son écorce brûlante,
Et couve dans son sein le feu générateur
Qui le fait comme un fruit grossir avec lenteur,
Et va le colorer d'une sève brillante.
Car il contient la beauté,
La force, la grandeur, la grâce, l'harmonie,
Qui par l'instinct, les sens, l'esprit et le génie,
Font arriver le monde à sa maturité.

D'abord la grâce éclot en plantes embaumées,
Puis les fleurs dans les airs s'élancent emplumées,
Et ce sont des oiseaux.
La force pour régner se fait lion superbe,
L'esprit insidieux tend ses piéges sous l'herbe
Ou fuit dans les roseaux.
Tous les instincts du cœur, tous les rêves de l'âme,
Revêtent une forme et cherchent à s'unir,
Et tous marchant, volant, rampant vers l'avenir,
Semblent pressentir l'homme et désirer la femme.

Un harmonieux accord
Vient enfin compléter leur vie élémentaire,
Car tout ce que le feu fait sortir de la terre
Monte dans le progrès en passant par la mort.

Mais par combien d'essais et combien de traverses,
De transmigrations et de formes diverses,
L'esprit prend-il un corps?
Alliances d'un jour à jamais désunies,
Tâtonnements confus des vagues harmonies
Pour trouver leurs accords.
Comme ces animaux incomplets et difformes,
Ébauches du limon par le soleil tari,
Que d'hommes avortés dont la race a péri!
Satyres, nains chétifs, faunes, géants énormes.
Mais, à l'épreuve du feu,
Se dissout des esprits l'erreur élémentaire,
Et l'homme ne demeure immortel sur la terre
Que lorsqu'il réfléchit l'image de son Dieu.

Le verbe tout entier se résume dans l'homme;
Le monde entend la voix qui commande et qui nomme

Les éléments domptés ;
Dieu rencontre de l'œil un œil qui le regarde,
Et la terre a senti le flambeau qui la garde
Dans les obscurités.
Mais l'amour créateur à l'homme se révèle,
Il se plaint à son cœur d'un douloureux ennui,
Et quand tout semble rire et rayonner pour lui,
Il rêve une existence et plus douce et plus belle ;
Enfin son désir vainqueur
S'unit au sein du verbe à la force divine ;
Dieu montre à son amour la forme qu'il devine,
Et fait naître la femme au berceau de son cœur.

Quand la femme est créée, un intime mélange
La confond avec l'homme et des deux fait un ange.
Puis tout est consommé ;
Et lorsqu'un heureux monde a vu toute son âme
Résumée en amour dans l'homme et dans la femme,
Heureux d'avoir aimé,
Il meurt en souriant, puis Dieu le transfigure ;
Il monte, blanche étoile, embellir d'autres cieux,
Et s'allume le soir, flambeau mystérieux,
Pour éclairer la voie où marche l'âme pure.

Reine ainsi dans ses douleurs,
Les mondes sont les fleurs que la nature donne,
Les anges sont les fruits que le seigneur moissonne,
Et l'amour est le miel qui féconde les fleurs.

La Liberté.

Pour être libre il faut vouloir,
Et pour vouloir il faut être hommes.
Pourquoi regimbons-nous, vil bétail que nous sommes,
Contre l'aiguillon du pouvoir?
La brute, obéissant à son instinct sauvage,
Du chasseur plus rusé doit subir l'esclavage;
La matière cède à l'esprit,
Comme le bois aride aux flammes;
L'appétit doit servir la main qui le nourrit:
Mais le pain de la chair n'allèche pas les âmes,
N'écume pas contre le frein,
Vieil étalon bridé par une loi fatale!
Mais toi qui veux être homme et marcher souverain,
En refrénant tes sens sous un sceptre d'airain,
Prouve ta naissance royale!

Le peuple est un robuste enfant,
Pleurant sous la verge du maître :
Souvent au lieu des droits qu'il ne sait pas connaître,
C'est sa bassesse qu'il défend.
Insultant aux grandeurs qu'il suit d'un œil d'envie,
Il aspire à traîner la fortune asservie
Dans la fange de son orgueil ;
Tyran de sa propre famille,
Il ose des tyrans mesurer le cercueil
Devant sa triste épouse et les pleurs de sa fille.
Qui dit peuple dit serviteur.
L'enfant en grandissant s'affranchit des lisières,
Et par l'intelligence, actif dominateur,
L'homme peut regarder, d'une égale hauteur,
Les couronnes les plus altières.

La liberté, c'est la vertu,
C'est l'image de Dieu dans l'âme,
C'est un droit par l'orgueil vainement combattu,
Égal pour l'homme et pour la femme.
Dieu même, la foudre à la main,
Respecte le vouloir humain :
L'amour seul lui donne une chaîne.
Toujours la liberté doit céder à l'amour,

Parce qu'elle résiste à la force hautaine,
Mais du ciel éclairé ou dupe d'un faux jour,
Et dirigée ou confondue,
Par le choix de nos cœurs soumise sans retour,
Elle est, nous a-t-on dit, couronnée ou perdue!

Est-ce donc le pouvoir du mal
Qui rend l'âme libre et puissante?
Mais quoi! pouvoir tomber sur la route glissante
Et servir de pâture à l'abîme infernal,
Pouvoir prendre un serpent en tâtonnant dans l'ombre,
Et défaillir épouvanté,
Pouvoir se perdre enfin sous un jour triste et sombre,
Est-ce là notre liberté?
Et le ciel punirait ceux qu'une erreur égare,
Tout en se prodiguant, capricieux, avare,
A ceux qu'il a créés plus forts!

Quoi! punir l'enfant qui chancelle!
Inventer pour le faible une mort éternelle,
Et des maux infinis pour tourmenter les morts!

Au pauvre aveugle dire: écoute,
C'est à toi de choisir ta route;

L'une conduit au ciel, l'autre mène à l'enfer;
N'hésite pas, mon cœur et ma loi sont de fer.

— Maître, ouvrez-moi les yeux ou servez-moi de guide,
Éclairez, appuyez ma volonté timide.
Je veux chercher les biens que je crois les plus doux;
Mais de mes pieds tremblants assurez l'équilibre,
Et quand je serai vraiment libre,
Je ne pourrai vouloir que vous!
Connaître les vrais biens et les chercher sans crainte,
Unir notre vouloir à votre volonté,
Et l'accomplir toujours sans gêne et sans contrainte,
Voilà, Seigneur, la liberté!

Mais tous doivent passer par le feu de l'épreuve,
Tous doivent succomber, puis vaincre par la croix;
Car il faut de tout mal que notre âme soit veuve,
Pour se présenter vierge au lit du roi des rois.
Ne méprisons pas ceux qui tombent,
Pleurons les vertus qui succombent,
Comme on pleura le Christ mourant pour notre amour;
Mais que nos pleurs soient doux et brillants d'espérance,
Et pour juger le mal, la mort et la souffrance,
Attendons le troisième jour!

Vision.

Les sept chandeliers d'or m'apparurent dans l'ombre;
L'agonie agitait leur feu débile et sombre,
Dont les pâles éclairs dessinaient une croix,
Où Dieu semblait mourir pour la seconde fois;
Le visage du Christ, caché sous un suaire,
Y paraissait pleurer des larmes de lumière;
Car, voilant sa clarté du linceul de l'oubli,
Les hommes sur sa croix l'avaient enseveli.
Mais de ces pleurs de feu qui glissaient vers sa tombe,
Je voyais s'abreuver une jeune colombe,
Qui, déployant enfin son vol glorifié,
Se posa sur le cœur du Dieu crucifié.
La gloire qui sortait de son aile enflammée,
Dissipa le linceul en un peu de fumée,
Et l'homme et la colombe, en leur éclat pareil,
Éclairèrent la nuit comme un double soleil.

Les sept chandeliers d'or à ce feu s'amollirent,
S'approchèrent ensemble, ensemble se tordirent
En un seul chandelier que Dieu prit dans sa main,
Et sur lequel brilla l'étoile du matin.
L'astre pur décrivit un cercle de lumière,
Qui s'appuya trois fois au triangle du père.
Alors du sein du Christ la colombe parla,
Et le ciel à mes yeux soudain se révéla.
La croix, en s'effaçant dans la clarté plus pure,
Laissa le fils de Dieu, vivant et sans blessure:
Jésus redevint jeune et beau comme un enfant.
Alors, prenant un vol joyeux et triomphant,
Et croisant sur le Christ ses deux ailes de flamme,
La colombe grandit et devint une femme,
Qui tenait sur son cœur, sans tache et fortuné,
Pour la seconde fois son Jésus nouveau-né.
Et je vis sous le pied de la vierge féconde
Le serpent infernal écrasé sur le monde;
Et le mal expirant, que le ciel oublia,
Murmura ces deux mots : amen! alleluia!

FIN DES TROIS HARMONIES.

Table des Matières.

PREMIÈRE PARTIE.

CHANSONS.

	Page.
La Chanson	1
L'orgie des Dieux	6
Anacréon	10
Le Toucher	13
L'Oiseau captif	16
Le Tombeau de Napoléon	19
L'Embarras du Chansonnier	23
La Bonne Ame	26
La Marseillaise des bons pères	29
Dieu	33
La Mort	36
L'Hermitage poétique	39
Mon Ambition	45
Ma Noblesse	50
Ma Conspiration	53
Diogène	57
Adieux à mes jeunes élèves	62
Le Philosophe du village	66
L'Éphémère	69
Les Consolations	72
Les Déceptions politiques	75
Le Réveil de l'Italie	79

Pétition adressée aux deux chambres.......................... 82
Le Dieu du peuple.. 85
Le Paria.. 88
Encore un jour... 91
Le Curé de mon hameau.. 94
Apothéose... 97
A Adèle... 100
Au Soleil de l'an 44... 103
Les Amours et les Chansons..................................... 106
L'Ombre de César... 110
Le Bon Dieu du petit enfant.................................... 114
L'Espérance... 117
La Politique.. 120
Le Juif errant.. 123
La Polka.. 126
Le Bon Dieu à Paris... 130
La Fille sans nom.. 134
L'Enfance d'Adèle.. 137
La Liberté.. 140
La Conversion du diable.. 142
Cesser d'aimer.. 145
Les Hirondelles... 147
La Folle.. 149
La Rêveuse.. 154
Les Petits ronds.. 157
La Fin du monde... 160
La Balayeuse.. 163
Le Phalanstère.. 166
A Béranger.. 169
Le Laboureur.. 173
Le Messager... 175

DEUXIÈME PARTIE.

LE RÊVE DE PROMÉTHÉE.

LIVRE PREMIER.

Le Poète à l'Enfant 182
La Bacchante endormie 184
Le Créateur 187
Vénus 190
Chronos 192
Eros 194
Jupiter 196
Parthénie 200
Pandore 202
Apollon 205
Diane 208
Antéros 210
Hermès 212
Les Carites 214
Bacchus 216
Léda 219
Astérie 222
Le Rêve de Prométhée 226

LIVRE DEUXIÈME.

Pygmalion à Galathée 234
Les Enfants 238
L'origine des Sylphes 241
La Boîte de Pandore 244

A un Jeune imprudent 246
Les Promesses de l'Amour 250
Le Dieu des Jardins 261
Sans amour 263
L'Amour muet 266
L'amour et Pandore 267
La Mère et la Fille 269
La Mort du Passereau 270
Les Métamorphoses de l'Amour 272
Le Papillon 273
Le Lys et l'Abeille 274
La Chute des dieux 275
Épilogue 285

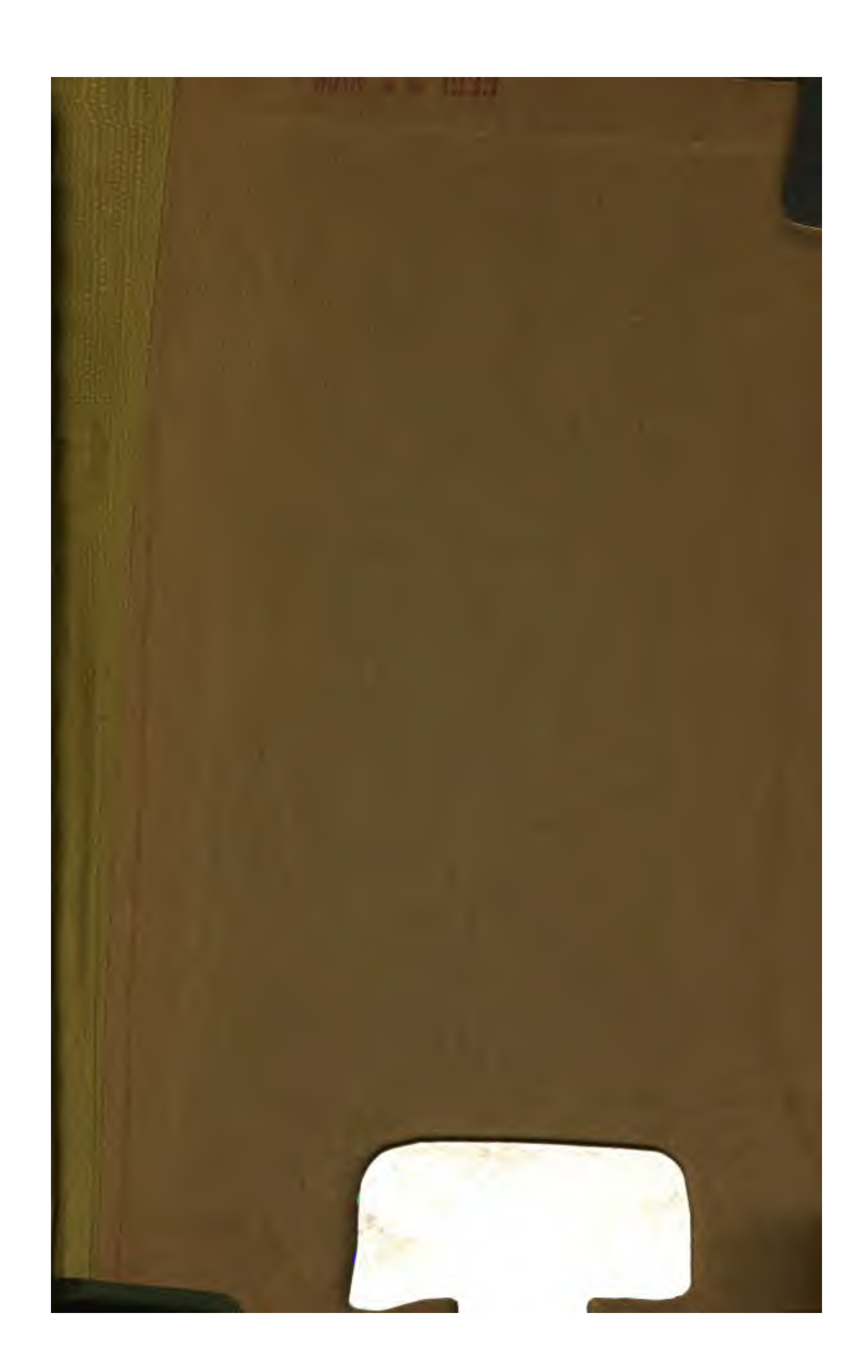
TROISIÈME PARTIE.

HYMNES.

La Gnose 289
Les Correspondances 297
Les Anges 301
La Liberté 307
Vision 311

FIN DE LA TABLE.







[illegible]

